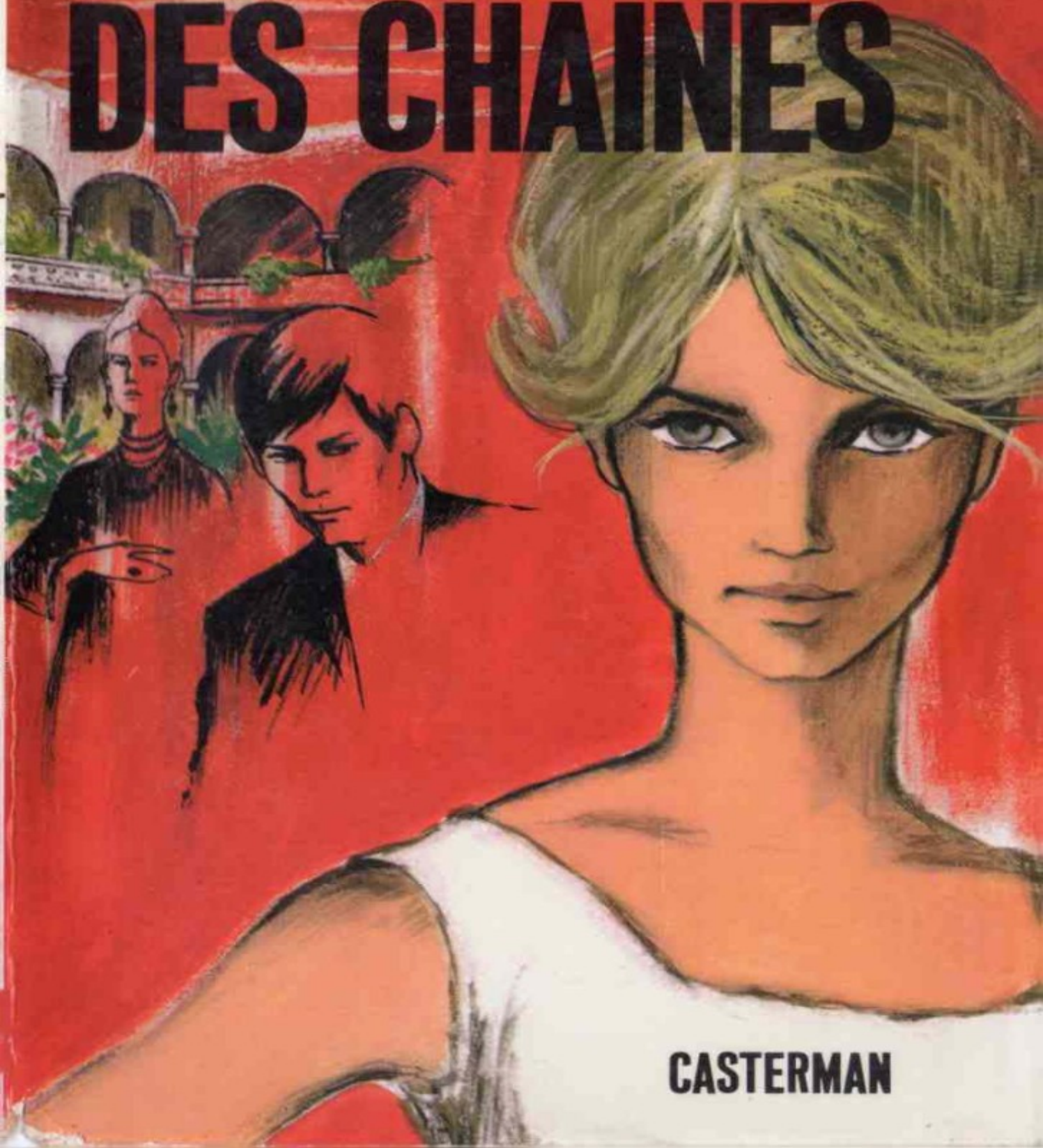


**DANIEL
GRAY**

LE POIDS DES CHAINES



CASTERMAN

LE POIDS DES CHÂÎNES

Par Daniel GRAY

OceanofPDF.com

Un changement d'horaire inattendu vient de me faire rater l'avion de Medellin. J'ai vingt-quatre heures à perdre à Cali, cette ville de Colombie où les exigences de mon métier d'ingénieur m'ont conduit. Je décide de revoir Mélusine, l'amie d'enfance, la fiancée d'autrefois qu'aucun voyage ne m'a permis d'oublier. Depuis qu'elle est devenue la femme de Santiago de Heredia y Guzman, elle n'a jamais donné de ses nouvelles. Il y a loin de la France à l'hacienda où elle habite, mais « la Linda Mora » n'est qu'à soixante kilomètres de l'aérodrome de Cali.

Quand j'y arrive, la maison est déserte. J'entre. Le murmure d'une fontaine emplit un patio. Attiré par sa fraîcheur, je m'approche et, à moitié dissimulé sous les buissons de poinsettias, je heurte du pied un cadavre.

Le lendemain, l'avion pour Medellin partira sans moi. En Colombie, où la violence est une institution, plus qu'ailleurs, le sang appelle le sang. Le poids des chaînes que Mélusine fait peser sur moi me retient prisonnier. Captif d'une captive, je lutte en vain pour la libérer, pour la défendre, pour la sauver ; je ne la comprends pas davantage, elle, une Française, que les Colombiens qui la menacent, que les Indiens qui la trahissent. Au moment de notre plus grande détresse, la Providence dénouera-t-elle les liens que nos pauvres efforts humains n'ont su que resserrer ?



Daniel Gray

Daniel Gray prétend qu'il n'y a rien à dire de sa vie ni d'elle-même. Née dans le Nord de la France, à la frontière belge, élevée dans un pensionnat, elle n'a aucun diplôme supérieur à son actif. Elle est mariée et, paraphasant un personnage célèbre, elle affirme volontiers : « J'ai rencontré mon mari et depuis, je suis heureuse. »

Très jeune, elle rêvait de partir. Elle a beaucoup voyagé ; elle a beaucoup écrit. Elle ne sait pas si elle écrit pour voyager ou si elle voyage pour écrire ; étroitement mêlées ces deux activités lui sont également nécessaires.

On a plus vite fait d'énumérer les pays où elle n'est jamais allée que ceux où elle a vécu. Peu friande de tourisme, elle s'attache à connaître les contrées étrangères, à comprendre les mœurs, les coutumes et la mentalité de leurs habitants. Elle jouit du grand privilège de partager l'existence des autres sur une terre dont ils lui ont appris à pénétrer les secrets. Elle s'enorgueillit d'avoir lié des amitiés partout dans le monde.

Ses ouvrages appartiennent à la littérature d'évasion. Leur action se situe à l'étranger, Japon ou Brésil, Malaisie ou Nouvelles-Hébrides. Daniel Gray possède le don de créer une atmosphère ; à travers ses livres, les lecteurs découvrent, mieux que dans un film, l'île Maurice ou le Népal qu'ils ne visiteront peut-être jamais ; ils ont le sentiment d'y vivre. Si l'intrigue du roman est du domaine de la fiction, les lieux, les circonstances, le climat, l'histoire locale, le comportement des héros ont une rigoureuse authenticité.

Elle réussit à nous communiquer sa joie du dépaysement.

Ailleurs, pour elle, est le plus beau mot de la langue française.

Pour Maria Theresa MARTINS DE MELLO
avec toute mon affection

I

Je serrai la main de l'agent consulaire et il me souhaita bon voyage.

— Désolé de ne pouvoir vous accompagner à l'aéroport, monsieur Malgorn.

Il parlait français avec un accent d'Europe centrale. Son nom avait une consonance slave. Nous venions de quitter l'ombre climatisée du restaurant « Don Carlos » ; l'ardeur du soleil était pénible. Derrière nous, le long des quais, les arbres lançaient contre le bleu du ciel d'éclatantes floraisons.

Mon compagnon ouvrit la porte du taxi et déposa sur la banquette la valise dont il s'était chargé.

Je regardai ma montre : l'avion pour Medellin s'envolait à 15h30. L'aéroport de Cali est situé à une bonne demi-heure de la ville.

— Vous avez tout le temps, monsieur Malgorn.

Tandis qu'il donnait un ordre au chauffeur, j'hésitai à saisir ma dernière chance, à lui parler enfin de Mélusine. Les fonctions de consul qu'il assumait l'amenaient à connaître tous les Français installés à Cali et dans le département de Valle.

Je ne parvins pas à m'y décider. Un homme de sa sorte pouvait-il comprendre Mélusine ? Lui poser des questions nous aurait diminués, elle et moi. Depuis son mariage avec un Colombien, trois ans auparavant, à aucun moment pourtant je n'avais été aussi proche d'elle.

Je m'assis et refermai la portière :

— Au revoir. Merci encore.

Si j'avais tardé, ma résolution aurait faibli. Le taxi démarra. On attendait ce samedi-là la visite du président de la République Gustavo Rojas

Pinilla. La ville était couverte de drapeaux colombiens aux bandes horizontales jaune, bleu et rouge. C'était l'heure de la sieste. Peu de passants, vêtus de blanc ou de cotonnades claires, se promenaient le long des rues ensoleillées. À Cali la Langoureuse, la Tropicale, toutes les filles sont jolies, disent les Colombiens. Plus belles peut-être que Mélusine, il leur manquait ce pouvoir d'enchantement quelle avait en partage. Moitié fée, moitié femme, les autres à ses côtés ne paraissaient que trop réelles. Je ne m'étonnais pas que Santiago de Heredia y Guzman l'eût préférée aux femmes de son pays. Ni les séparations ni les événements n'avaient pu m'arracher du cœur l'amour de jadis.

Nous longions les bâtiments et les grilles d'une caserne. Un agent de police, casqué à l'allemande, nous fit signe d'arrêter. Un camion plein de soldats entra dans la cour qu'une statue de la Vierge, pieusement fleurie, ornait en son milieu.

Nous repartîmes. Nous avons laissé derrière nous la capitale d'un département à la fécondité sans bornes, Cali, ville des spéculations heureuses et des fortunes rapides. Sous un pittoresque apparent, le faubourg noir de Juanchito cache sa misère et ses lèpres. Des rives dorées de la Cauca, des Noirs extrayaient le sable. Après le pont, la route, encombrée de camions et d'autocars surchargés, de charrettes à âne et de cavaliers aux larges sombreros, était droite. Des coups de volant brutaux m'empêchaient de rêver. Dangereusement secoué au fond de la voiture, je regardai ma montre. Risquer un accident était inutile. Au train où nous allions, j'allais arriver à l'aéroport vingt bonnes minutes avant l'heure prévue. Je tapai sur l'épaule de mon chauffeur.

— Moins vite. Ralentis. Nous ne sommes pas en retard.

Il tourna les yeux vers moi. Son regard était empli de cette tristesse indienne que rien ne peut consoler.

— Si, señor.

Aussitôt, l'aiguille du compteur marqua quarante kilomètres. Agacé, je renonçai pourtant à me faire comprendre. La chaleur devint pénible. Vitres baissées, je respirais de la poussière. Mes yeux brûlaient. En choisissant de deux maux le moindre, je refermai les vitres et m'éventai avec un journal.

À 3h20 le taxi s'arrêta devant les bâtiments de l'aéroport. Un avion décollait ; le fracas de ses moteurs m'assourdit. Je payai le chauffeur et,

d'un pas qui me mit en nage, le billet de passage à la main, je m'approchai du comptoir de la compagnie Avianca.

— Vol 47 pour Medellin. Décollage à 3h30.

L'employé avait le visage sombre, le cheveu huileux, l'air mauvais.

— Vous arrivez trop tard. L'avion vient de décoller.

Et d'un mouvement de la tête, il indiqua la piste et le ciel au-dessus de la piste.

— Impossible ! — une horloge électrique, devant mes yeux, m'offrait son témoignage — Il est à peine 3h20 et le départ est prévu pour 3h30.

Des deux mains l'homme fit un geste blasé :

— Depuis hier l'horaire est changé.

— Il y a trois jours que je suis arrivé à Bogota. Votre agence m'a vendu ce billet et m'a réservé ma place. Comment aurait-elle négligé de m'indiquer le nouvel horaire ?

Il haussa les épaules. Ma colère ne pouvait ébranler son indifférence.

— À quelle heure le prochain départ ?

— Demain. Le même vol. Celui du dimanche matin a été supprimé momentanément.

— Avianca n'assure aucun autre vol pour Medellin ?

— Aucun.

Il fallait lui arracher les mots. Des ongles qu'il avait sales, il tapotait sur le comptoir. Ma présence paraissait l'ennuyer au plus haut point. La perspective de rester vingt-quatre heures à Cali ne me souriait pas.

— Où logerai-je ? Pour la visite du Président toutes les chambres ont été retenues. La direction de l'Alferez Real m'a pratiquement mis à la porte.

Il me fit comprendre que la question ne l'intéressait pas. Ses doigts continuaient à pianoter au rythme d'une musique qu'il était seul à entendre. D'un œil vague il fixait quelque chose au loin, derrière moi. En cherchant à capter son attention blasée, je lui demandai de me retenir une place dans l'avion du lendemain.

Sans contrôler la liste des passagers ou leur nombre, il changea le chiffre 19 du billet en un 20 approximatif et écrivit une indication au dos de la couverture. Quand il me le rendit, je vérifiai ses corrections : la date — 20 septembre 1956 — était à peine lisible.

— Présentez-vous à l'aéroport à 2h45, dernière limite. À demain, señor.

Pour un tel imbécile je ne me mis pas en frais de politesses.

Ni le lendemain, ni d'ailleurs aucun autre jour, je n'allais partir pour Medellin. Rien alors ne le laissait prévoir. Au seuil des bâtiments j'hésitai. L'agent consulaire passait l'après-midi avec sa femme et ses enfants au club San Francisco. La perspective de troubler son week-end familial ne me plut pas. Les hôtels de Cali, tous pleins, refusaient des clients.

De nouveau la pensée douce et douloureuse de Mélusine me troubla. Ces vingt-quatre heures à perdre, cette journée à tuer, pourquoi ne pas les lui consacrer ?

Très vite, de crainte de revenir sur ma décision, je fis signe à un taxi. Depuis qu'elle était devenue la femme de Santiago de Heredia y Guzman, nous n'avions pas, elle et moi, échangé de correspondance. Son adresse exceptée — je l'avais apprise par cœur — j'ignorais tout d'elle et du destin nouveau qu'elle s'était choisi.

— À la Linda Mora.

Le chauffeur me regarda d'un air absent. Ses collègues de Bogota avaient un visage brutal et éveillé. Celui-ci (probablement un « zambo », un métis d'Indien et de Noir), assez beau, grand, l'air nonchalant, me plut davantage.

— Connais-tu la Linda Mora, une hacienda à vingt-cinq kilomètres à l'est de Palmira ?

— C'est loin, señor.

Indigné qu'il ignorât l'endroit où vivait Mélusine, je reconnus l'inutilité des voyages qui ne m'avaient pas permis de l'oublier. Quand la compagnie qui m'employait me plaça à la disposition du gouvernement colombien, son offre me parut providentielle. Pendant quelques mois, pour le compte de la Empresa Colombiana de Petroleos et de certaines entreprises privées, je visitai les concessions pétrolifères de Colombie. Mon travail me conduisit de Tolima à Guaguaqui-Teran, non loin des mines d'émeraude de Muzo et le long de la frontière du Venezuela. Au bord de la mer Caraïbe et des rivages de la Magdalena comme sur les hauteurs d'Antioquia, je découvris des terres et des climats nouveaux. La même hantise — l'image et les souvenirs de Mélusine — partout me poursuivait. Pourquoi ma blonde Poitevine s'était-elle égarée dans ce pays austère et écrasant ? Les sommets

prodigieux aux neiges éternelles pas plus que l'épuisante moiteur des tropiques ne pouvaient lui convenir.

À Cali, à soixante kilomètres de l'hacienda qu'elle habitait, il m'eût été facile d'aller à sa recherche. Plein de peur devant mon désir, je l'avais fuie. À présent que le sort me ramenait vers elle, je ne refusais plus cette chance qui comblait mes vœux.

Paumes appuyées sur le volant, le chauffeur n'avait pas détourné la tête. Il attendait patiemment mes explications. Le nom du mari de Mélusine était peut-être plus connu que celui de sa propriété :

— Je veux me rendre chez le señor Santiago de Heredia y Guzman.

Un éclair d'intelligence alluma le regard du zambo. Il répéta simplement :

— C'est loin, señor.

— Je te payerai bien.

— C'est cher, Votre Grâce.

Sa ruse me fit sourire. L'argent, en vérité, ne me manquait pas. Mes pérégrinations au cœur de la forêt vierge, des llanos et de la cordillère glacée, n'avaient pas épuisé la généreuse allocation que m'accordait le gouvernement colombien. Jusqu'à mon arrivée dans ce pays ma fortune avait été modeste. À huit jours de mon départ pour la France, je possédais en pesos une somme rondelette dont je n'avais pas l'usage.

— Ne te soucie pas de cela. Puisque tu connais l'hacienda, allons-y. Conduis-moi.

— Ferez-vous avec moi le chemin du retour, Votre Grâce ?

J'étais étranger : il m'en méprisait quelque peu. Cependant, pour cette raison même, il m'accordait sa confiance : je n'allais pas lui voler le prix de sa course.

— Je n'en sais fichtre rien. De toute façon, tranquillise-toi. Je te donnerai le double du prix qu'indiquera ton voyant.

— Et une petite gratification ?

D'un air gourmand, il passait le bout de la langue sur ses lèvres. Ses yeux s'étaient mis à briller.

— Va pour la gratification ! Mène-moi à la Linda Mora sans encombre et sans accident. Je ne t'en demande pas davantage.

Il sauta de son siège et m'ouvrit la portière du taxi. C'était une sorte de nain. La tête, qu'il avait fort grosse, et l'épaisseur des coussins sur lesquels

il s'asseyait m'avaient induit en erreur, Nous reprîmes la direction de Cali ; la route était dangereusement encombrée.

— Le Señor el Presidente arrivera bientôt, dit le chauffeur.

Par crainte de ses commentaires et peu enclin à ce genre de conversation, je gardai le silence. Les sujets de réflexion ne me manquaient pas. Qu'allais-je trouver à la Linda Mora ? Certes, ma visite surprendrait Mélusine ; il m'était impossible de prévoir si elle en éprouverait du regret ou de la joie. Depuis sa rencontre avec Santiago de Heredia, elle m'avait tenu à l'écart. Je travaillais en Irak pour le groupe Schlumberger à l'époque et je n'avais pu empêcher ses brusques fiançailles. Je l'aimais. Décision prise, d'elle-même elle avait rompu nos relations affectueuses dont la tendresse portait ombrage à l' élu. Entre cet étranger et un ami de longue date, le choix qu'elle avait fait m'écartait pour de bon.

— Autopista, dit fièrement le chauffeur. Je voulais vous la montrer.

Il s'arrêta et acquitta le droit de péage.

Comme toutes les autoroutes colombiennes, elle ne se prolongeait pas au-delà de trente kilomètres. Je repris ma rêverie que Mélusine occupait. En un seul moment elle s'était effacée de ma vie. Personne, en France, n'évoquait son nom et ne venait me parler d'elle. Sa mère était morte à sa naissance ; son père Jean-Guillaume Dibelin, l'illustre historien du Royaume de Jérusalem et de Chypre sous les Lusignan, descendant de Jean d'Ibelin, roi de Beyrouth, qui exerça à Chypre la régence pour le compte d'un enfant, Henri I^{er} de Lusignan, avait succombé à une affection cardiaque deux ans avant le mariage de sa fille. S'il avait vécu, j'aurais eu ma chance. L'affection qu'il me vouait le portait à encourager mes rêves. Longtemps j'avais cru que Mélusine répondait à ma tendresse, qu'elle souhaitait autant que moi notre mariage.

— La fin de l'autopista, Votre Grâce.

La route qui la continuait était excellente. À mes yeux distraits la fécondité de la large vallée que nous traversions apparut enfin. Cette course vers l'inconnu avait réveillé avec mes images les plus chères, mes plus douloureux souvenirs ; insensible à l'attrait du paysage, la chaleur même avait cessé de m'incommoder.

Une puanteur soudaine me frappa les narines. Je relevai la vitre. À la limite d'un champ, des vautours se repaissaient d'une proie, le cadavre d'un

cheval que leurs yeux avides avaient aperçu. En Amérique du Sud on ne se soucie pas d'enterrer les animaux crevés. Mon chauffeur me jeta un coup d'œil et se mit à rire. Nous roulions à bonne allure. Cinq minutes plus tard, je baissai la vitre. Dans le bleu acide du ciel tropical, des vautours planaient.

Était-elle en vie cette femme que j'aimais ? La pensée que je pourrais ne plus la revoir me fit appeler la mort. Bien qu'elle se fût effacée de mes jours, elle était et elle serait encore, jusqu'à la fin de mon temps sur la terre, ma seule raison d'exister. Le besoin que j'éprouvais de la trouver devant moi, chaude et vivante, me fit mal. Je distinguais difficilement l'appréhension du désir dans l'élan impatient qui me poussait vers elle.

D'épais massifs de flexibles bambous, l'éventail ouvert des arbres du voyageur, des allées de palmiers tranchent sur la fiche monotonie de la plaine où ondulent les cannes d'un vert presque bleu. Une barrière de montagnes la ferme à l'horizon. Cette terre à la fécondité rare vaut si cher que les cimetières des villes la refusent aux défunts. Glissés les uns au-dessus des autres, leurs cercueils n'occupent que d'étroits alvéoles.

Le taxi croisa quelques chevaux montés par des péons aux larges chapeaux. Le bout de leurs bottes s'enfonçait dans les étriers de cuivre en forme de sabot. Quand la route longea les bâtiments d'une exploitation modèle, siège d'une importante école d'agronomie, le chauffeur se tourna vers moi :

— Palmira, dit-il. Cent vingt mille habitants.

Sous l'ardent soleil, s'étendait la ville aux maisons peintes de couleurs claires, aux rues étroites coupées à angle droit. Des voitures en grand nombre, une foule de visiteurs s'y pressaient. À un tournant, le taxi dut s'arrêter devant une entreprise de pompes funèbres qui portait un nom aguichant : La Favorita. Le sang indien prédomine chez les habitants des pays de la côte Pacifique. La race influence leur comportement. Pour eux, la mort est une compagne familière. Ils en acceptent la pensée avec simplicité.

Enfin nous pûmes sortir de l'encombrement que deux autocars surchargés avaient provoqué. Les postes de radio diffusaient de la musique folklorique « *cumbias* » et « *bambucos* » au son d'un orchestre endiablé. Plus loin une voix de femme chantait un triste « *pasillo* ». Palmira attendait également la visite de Rojas Pinilla. Des drapeaux, des guirlandes, des couronnes de fleurs entouraient le portrait du Président. Des hommes vêtus

de blanc, au grand chapeau repoussé en arrière, buvaient au fond des cafés tristes. Les femmes colombiennes n'y accompagnent pas leur époux.

La hâte et le désir d'arriver auprès de Mélusine ne me laissaient pas en repos. J'imaginai la beauté du moment où elle m'apparaîtrait droite, blanche et taciturne. J'avais besoin d'elle à tout prix. Aussi longtemps qu'à l'écart j'avais pu croire à la sincérité de mon renoncement, l'oubli semblait possible. La moindre espérance, en me prouvant que ma résignation n'était qu'un mot, ranimait mes tourments.

Nous avions dépassé Palmira. La route se poursuivait, large et asphaltée, entre les champs de canne à sucre. J'admirais la grâce des massifs de bambous aux troncs dorés. Leur faîte retombait avec souplesse, semblable à des jets d'eau dont un vent secoue l'écume.

Le chauffeur fit signe qu'il allait tourner. Un écriteau rustique surmonté d'une flèche indiquait : la Linda Mora.

— Ici, Votre Grâce, ici...

Je l'encourageai d'un geste, d'un ordre : « Dépêche-toi... » À la route succédaient les chemins creux entre de hauts taillis. Devant nous, le soleil déclinant rougissait la ligne nue des montagnes. Les troupeaux qui broutaient derrière les buissons me rappelaient la campagne française. Bien vite, je dus me rendre à l'évidence : cette vallée à la fertilité sans bornes, aux dimensions démesurées, n'évoque aucun paysage européen. Si la terre y est grasse à force d'irrigation, la poussière jaunissait les sentiers ; à quatre degrés au nord de l'équateur, une altitude de mille mètres ne lui donne pas l'aspect et les couleurs des zones tempérées. Grandiose, surabondant, ce pays trop riche manquait de douceur. Ici, pourtant, je respirais le même air que Mélusine ; mes yeux admiraient la splendeur de la vallée, ma peau comme la sienne souffrait de la sécheresse et réclamait l'ombre.

Nous roulions depuis une demi-heure au creux du chemin entre les halliers quand le conducteur ralentit. Je crus que nous étions arrivés. Aucune hacienda ne se cachait derrière les arbres. Alors je vis un groupe d'hommes à cheval.

— Señor, señor, les *bandoleros* !

L'émotion de mon chauffeur était compréhensible. Des bandits armés, organisés en troupes, ravagent la campagne colombienne ; les paysans sans défense sont pour les *bandoleros* des victimes de choix. En dix années ils ont tué trois cent mille d'entre eux.

— Ne t'arrête pas. Appuie sur l'accélérateur !

Nous nous étions trompés. L'un des hommes était gravement blessé. Soutenu par un compagnon plus jeune, il semblait en mauvais état ; le front était ouvert, le visage et les mains couverts de sang. Au milieu du groupe, son adversaire tenait encore une machette ; ensanglanté, lui aussi, il ne faisait pas meilleure figure.

Le zambo qui me conduisait, toute peur disparue, se mit à rire :

— Un combat au couteau. Une dispute après boire. Ils ont abusé de l'arguandiente. À cause de la visite du Président, c'est partout la fête, Votre Grâce.

Arriverions-nous jamais à la Linda Mora ? La vallée rougeoyait sous les rayons du soleil. Deux vautours tournoyaient à la recherche d'une charogne. Devant nous, la montagne qu'éclairait le couchant semblait proche.

— N'ayez crainte, señor. Nous y voici.

Un bois d'eucalyptus, planté au pied d'un versant assombri par la lumière déclinante, formait tache contre le fauve et le rouge des pentes érodées. Santiago de Heredia y Guzman avait bien caché sa propriété. Sans l'avoir aperçue, nous débouchâmes devant elle. Sur un côté elle s'adossait aux eucalyptus, un autre regardait la chaîne des monts, les deux derniers étaient tournés vers la vallée. Construite autour d'un ou plusieurs patios, semblable aux maisons de style andalou, la Linda Mora — la Jolie Mauresque — n'offrait aucune prise aux regards. De rares fenêtres aux balcons défendus par des grilles de bois tourné perçaient ses longs murs blanchis à la chaux ; des armes surmontaient une porte cloutée.

Au-dessus d'une statuette de saint Jacques de Compostelle, un bandeau portait le nom de l'hacienda.

Le taxi s'arrêta. Un rayon de soleil éclaira une fenêtre à droite de la porte aux lourds battants. Je descendis de voiture. Tout était calme. Le couchant apportait une bienfaisante fraîcheur. Les eucalyptus répandaient leur odeur entêtante. Deux oiseaux qui se poursuivaient avec des cris aigus me frôlèrent dans leur vol.

— Dois-je vous attendre, señor ?

Ces murs clos retenaient les bruits, les voix, les signes d'animation. Sans répondre, je m'approchai de la porte ; elle était entrebâillée. La fenêtre qui reflétait le couchant restait éclairée après la chute brutale du soleil. Enveloppée de silence, l'hacienda était cependant habitée.

— Votre Grâce repartira-t-elle pour Cali ?

Le zambo avait répété la question sous une forme plus déférente et d'une voix plaintive.

— Un instant...

Je poussai le battant. Le vestibule était plongé dans la pénombre. La lampe qui brûlait auprès d'une image pieuse l'éclairait à peine. Je m'avançai. Devant moi, une arcade s'ouvrait sur une allée de jardin. La nuit n'était pas encore tombée. En m'avançant, je remarquai un garage : les portes en étaient ouvertes. Je m'approchai. Deux voitures l'occupaient. Les maîtres de maison étaient donc au logis. Le cœur serré, en proie à une émotion que je dominais mal, je revins sur mes pas. Le chauffeur n'avait pas quitté le volant de son taxi. Il avait allumé un cigarillo. Comme s'il eût craint quelque danger, il restait aux aguets, prêt à enfoncer l'accélérateur et à quitter au plus vite cet endroit désert.

Quand il me vit, il tourna la clef de contact.

— Nous partons tout de suite, señor ?

— Je reste.

D'un air inquiet, il regarda les murs blancs de la Linda Mora.

— Il n'y a personne.

— S'il n'y avait personne, la porte serait fermée et le garage vide. Combien te dois-je ?

J'avais promis de le rétribuer largement. Ma générosité parut le satisfaire. En rangeant les pesos dans un portefeuille de carton que serrait un élastique, il dit :

— N'aurez-vous plus besoin de mes services ? Je viendrais vous chercher.

— Le chauffeur de l'hacienda me conduira à l'aéroport.

— Comme il vous plaira. Je m'appelle Deogracias Lopez pour vous servir, Votre Grâce.

Je ne savais pas (Dieu excepté, qui donc aurait pu le prévoir ?) que le témoignage de cet homme allait confondre Mélusine et me placer, au regard des autorités colombiennes, dans une situation fâcheuse.

— Adios, señor. Mille fois merci.

— Adios.

La valise au bout du bras j'attendis encore. Le bruit du moteur décroût, s'éloigna. Le taxi disparut. Je cessai de distinguer le reflet de ses phares.

Alors seulement je franchis le seuil de la Linda Mora. Souvent ma mémoire s'est efforcée, en revivant ce moment, de réveiller les souvenirs. Vaines tentatives : aucun pressentiment, je pourrais le jurer, ne m'avait mis en garde. Le besoin de revoir Mélusine aurait suffi à m'aveugler. Mon imagination, qui l'évoquait avec moins de précision à mesure que l'instant de notre rencontre se faisait plus proche, n'avait pas d'autre jeu, pas d'autre tourment. En vérité, rien ne me préparait aux aventures que j'allais vivre.

Le crépuscule, si court sous les tropiques, s'achevait. Je laissai ma valise à l'entrée du vestibule. Le murmure monotone d'une fontaine pénétrait le silence. Personne n'était venu à ma rencontre. Sonner m'avait paru inutile. La venue d'un taxi aurait dû alerter le majordome et l'amener au-devant du visiteur. Son absence ne me surprenait qu'à moitié. Certes, en Colombie, les domestiques jouissent de libertés rates et de maigres avantages, mais le voyage du président Rojas Pinilla leur avait peut-être valu un congé imprévu.

Mes yeux s'habituèrent à l'obscurité. Je m'avançai jusqu'à l'arcade. La nuit avait envahi le jardin. L'allée entre ses mimosas se perdait dans l'obscurité. Les fenêtres de la maison n'étaient pas éclairées. Je ne pouvais mesurer la profondeur du parc. Les deux voitures étaient rangées côte à côte. Je rebroussai chemin.

La lampe brûlait encore auprès de l'image pieuse. Trois marches descendaient ; la belle envolée d'un escalier ancien au bois d'acajou luisant menait à l'étage. J'hésitai. Devais-je frapper plusieurs fois dans mes mains et signaler ma présence en appelant ?

Distraitement, je descendis les trois marches. Une lumière incertaine éclairait un patio dallé de pierre ; sur trois côtés, des arcades que surmontait une galerie ouverte le bornaient. Le dernier côté menait au jardin surélevé. Ses terrasses escaladaient le flanc de la montagne. Au milieu du patio qu'envahissait une végétation exubérante, un jet d'eau retombait dans une vasque.

Était-ce l'heure vespérale ou le calme du lieu ? Il y faisait bon. Depuis le matin, la chaleur et la soif m'avaient tourmenté. Au cœur du silence et de l'ombre, j'éprouvai un sentiment de détente. Mon être tout entier était en repos. Il me plaisait d'imaginer Mélusine trouvant ici la paix dont je la savais avide. Je voulus m'approcher de la fontaine. Fleurs, feuilles et plantes noyaient les dalles de pierre. Tout à coup, je butai contre un obstacle

et je luttais pour ne pas tomber. Une chauve-souris y passa à me frôler. Je sentis près de mon front son vol aveugle. Un absurde frisson me prit aux épaules.

Avais-je bien distingué l'obstacle écrasé dans un buisson de poinsettias et qui m'avait fait trébucher ? Je me penchai. C'était un corps que j'avais heurté, celui d'un homme inanimé dont le visage était caché entre les feuilles et les branches. Un domestique pris de boisson peut-être ?

Mais l'homme qui gisait à mes pieds n'avait pas le sommeil des ivrognes. Le coup que je lui avais porté l'aurait réveillé. Il aurait poussé un grognement, il aurait eu un soubresaut. Agenouillé près du corps, j'hésitai à le toucher. J'avais conscience de m'engager, les yeux bandés, sur un chemin plein d'embûches. Je me donnai quelque raison d'espérer. Un malaise subit avait sans doute terrassé l'inconnu, alors qu'à l'insu des habitants de l'hacienda il traversait le patio. S'il était âgé ou cardiaque, un élémentaire devoir de charité m'obligeait à lui venir en aide.

Réconforté par cette pensée, je posai les mains sur ses épaules et le retournai, visage vers le ciel. L'obscurité était profonde. Je ne distinguai pas ses traits. Il était assez grand ; il pesait lourd. Il me parut jeune. De sa bouche aucun souffle ne sortait. Je cherchai le poignet de l'homme sans parvenir à surprendre le battement du poulx.

Je sus qu'il était mort. Il portait une veste blanche qui mettait une tache claire, la seule, au milieu du patio obscur. Je l'écartai pour chercher le mouvement du cœur. C'était un geste désespéré. Je retirai ma main humide. Humide de sang. La tache couvrait la poitrine du mort. Machette ou coup de feu ?

Je cessai aussitôt de me poser la question. Ma curiosité, très relative, ne demandait pas à être satisfaite.

Je me redressai. Les murs qui m'entouraient abritaient Mélusine. Elle menait ici une existence secrète à plusieurs kilomètres d'une autre habitation. Au bord de la fontaine, je plongeai les mains dans la vasque. La nuit et le silence m'opprimaient. Les oiseaux nocturnes ne lançaient pas leurs appels. Il me semblait que j'avais atteint le bout de la terre et dépassé les dernières traces de vie ; devant moi, autour de moi, béait un gouffre où, au moindre écart, je ne pouvais manquer de disparaître. Si mes vêtements gardaient des marques de sang, mes mains paraissaient nettes. L'eau était glacée. J'eus froid. Et tandis que je me retournais, en m'essuyant les doigts

avec mon mouchoir, un rayon de lumière éclaira le jardin. Une porte qui donnait sur la galerie du premier étage s'était ouverte. Le trait de lumière laissait dans l'ombre le visage du mort. Regard levé, j'attendis. Mélusine allait-elle traverser la galerie et se pencher au-dessus du patio ? Un homme avait été tué dans sa maison, sous sa fenêtre. Mon attente fut déçue. Au premier étage la porte se referma.

De nouveau, l'obscurité était complète. Quand j'avais touché le cadavre, il gardait une certaine chaleur. La rigidité de la mort ne l'avait pas encore raidi. On l'avait abattu peu de temps auparavant. Personne ne semblait avoir fui. Les voitures étaient rangées au garage. Le crime pouvait être l'œuvre des maîtres ou des domestiques. En Colombie, au pays de la violence, tout était possible.

Las de veiller un mort inconnu, je décidai d'aller sur-le-champ poser les questions qui me tourmentaient. En évitant le corps couché sous les grandes étoiles des poinsettias, je me dirigeai vers l'escalier en bois précieux qui menait à la galerie du premier étage.

Sur la dernière marche, je m'arrêtai. L'hacienda était une propriété ancienne, construite un siècle auparavant dans le style colonial espagnol. Au grand jour, si les circonstances avaient été autres, je lui aurais trouvé beaucoup de charme. L'odeur des eucalyptus dominait le parfum des fleurs nocturnes et la senteur puissante de la terre tropicale que le soleil ne brûle plus. La plainte de la fontaine couvrait mes pas. Jusqu'au cœur de l'obscurité, le beau bois des portes-fenêtres tranchait contre la blancheur des murs. Sous la dernière, avant l'angle de la galerie, filtrait un rai de lumière.

Sans hésiter, j'allai y frapper. D'abord, on ne me répondit pas. À l'affût des moindres signes, j'attendis. De l'autre côté, on discutait à voix basse. Un pas s'éloigna. Trop vite. Je frappai à nouveau, avec plus d'autorité cette fois.

La porte s'ouvrit. Mélusine se tenait devant moi. Un sourire las entrouvrait ses lèvres. Alors, comme autrefois, je subis son charme ; ainsi qu'au premier instant de notre première rencontre, je me troublai devant sa beauté de cygne.

II

Elle dit :

— J’espérais vous voir, Gauthier.

On eût juré que nous nous étions quittés la veille. Au premier regard, je me rappelais combien elle était différente des autres femmes. Elle n’entrait dans aucun moule : les mots qui auraient dû la décrire n’en avaient pas le pouvoir. Sous une apparence calme, indifférente, sa vitalité éclatait. Une sorte de magie émanait de son silence, de sa présence tranquille, de ses gestes rares.

— Comment saviez-vous que j’étais ici ?

— Les journaux colombiens citent les noms des visiteurs distingués. J’ai lu le vôtre sur la liste des clients de l’hôtel Alferez Real.

L’indifférence de ses paroles aurait dû me blesser. Mais quand elle parlait, j’étais suspendu à sa voix chaude et paisible, semblable au bruit d’un ruisseau, moitié musique et moitié silence.

— Vous ne m’avez pas fait signe, Mélusine. Je serais certainement venu jusqu’à vous.

— Je le craignais peut-être.

Déconcerté, je ne répondis pas. Nous nous étions connus au temps d’une adolescence passionnée. Après plus de trois années de séparation, à dix mille kilomètres de la France, nous n’avions pas eu l’un vers l’autre d’élan d’affection ou de geste amical.

C’était mieux ainsi. Je l’aimais. Le témoignage d’une banale amitié ne m’aurait pas contenté.

— Que voulez-vous dire ? Tantôt vous m’avez accueilli par cette phrase : « J’espérais vous voir. »

Sa réserve me touchait. Sa simplicité était irrésistible. Elle ne sourit pas. Ses yeux gris cherchèrent mon regard.

— Je ne vous ai pas menti, Gauthier. Il était préférable que notre revoir n’eût pas lieu. Aujourd’hui, certains événements m’ont fait souhaiter votre aide et le secours de votre amitié.

Ce qu'il y avait en elle de désespéré et d'étrange me mettait à sa merci. De mes propres mains je ramassai les chaînes qui allaient me lier à Mélusine.

— Certains événements ? Vous voulez parler du crime qui a été commis il y a une heure à peine ?

— Un crime ?

Mais je ne l'écoutais pas. Tout à coup, je craignis de la surprendre, elle, si franche, en flagrant délit de mensonge. Je traversai la galerie et me penchai au-dessus de la balustrade. La porte était grande ouverte. La lumière de la chambre éclairait dans le patio la tache blanche d'un veston et un visage exsangue. Le mort avait la couleur livide des poinsettias que sa chute écrasait.

— Venez donc, Mélusine. Venez !

Elle n'avait pas attendu mon appel pour me rejoindre.

— L'avez-vous vu ?

Paumes appuyées contre la balustrade, elle se pencha au-dessus du patio et aussitôt recula. Son regard chercha le mien.

— Vous n'avez pas été long à le découvrir, n'est-ce pas ?

— Je m'en serais bien passé.

Elle se tourna vers moi. Des mèches blondes s'échappaient de ses cheveux noués haut sur la nuque. Son extérieur était celui d'une femme qui s'occupe peu de sa parure. L'eût-elle fait qu'elle n'aurait pas mieux réussi à être belle et attirante. Jusqu'à ce jour, cependant, je ne puis me rappeler la couleur de la robe qu'elle portait ce soir-là.

Elle appuya ses deux mains sur mes avant-bras :

— C'est Dieu qui vous envoie, Gauthier. Vous seul pouvez m'aider à emporter Hernan loin d'ici.

— Hernan ?

D'un geste du menton elle désigna le cadavre.

— Qui était-il ? Pourquoi l'a-t-on abattu ?

— Je vous répondrai plus tard. Il n'y a pas un instant à perdre.

Elle voulut retirer ses mains. Je les pris dans les miennes. Je l'obligeai à me regarder. Elle eut un mouvement de défense :

— Eh bien ?

— Répondez-moi, Mélusine. (Et j'éprouvais à prononcer son nom un plaisir triste.) Qui a tué ce jeune homme ?

Elle lutta comme un oiseau blessé qui veut battre des ailes et s'enfuir.

— Personne.

— Personne ? Que voulez-vous dire ?

Elle cherchait à gagner du temps. Je la connaissais depuis quinze ans. Pas une fois elle ne m'avait menti. Son beau regard tranquille soutint le mien.

— Hernan est responsable de sa mort.

— Vous prétendez qu'il s'est tué ?

En s'efforçant de se libérer, elle recula devant moi. Elle avait baissé les paupières. Je la rattrapai par les poignets ; sous la contrainte elle me fit face.

— Si Hernan s'était suicidé, pourquoi chercheriez-vous à vous débarrasser de son cadavre ?

Une peur humiliée se cachait dans ses yeux. Je savais qu'elle était brave. Son attitude me surprit. Me redoutait-elle, moi qui l'obligeais à sortir de son cher silence, ou craignait-elle la révélation du drame qui s'était passé si peu d'instantes auparavant à la Linda Mora ?

— Il ne s'agit pas de moi. Je crains pour Santiago.

— Santiago, votre mari ?

Il fallait lui arracher les mots. Elle fit oui d'un mouvement de la tête.

— Il lui appartient de faire disparaître ce mort, j'imagine. Vous n'allez pas assumer une responsabilité semblable.

Son regard s'était détourné. Elle prépara trop longtemps sa réponse.

— Santiago n'est pas à la Linda Mora. J'y suis demeurée seule avec sa nourrice, une Indienne qui lui est entièrement dévouée. Il ne faut pas qu'il sache, qu'il puisse soupçonner... Enfin, vous devez me comprendre...

De toute évidence je ne la comprenais pas. Elle s'interrompit. J'avais souvent admiré la clarté de ses idées et la précision de son verbe. Troublée, elle prononçait d'une voix indistincte des phrases dépourvues de signification. Ce fut à mon tour de garder le silence. Je ne connaissais pas le rôle difficile et périlleux qu'avait joué son mari ; elle me demandait cependant de prendre sa place.

— Vous vous taisez. Comment vous convaincre que la Providence vous envoie vers moi ? Vous n'avez pas vécu trois ans en Colombie. Vous ne savez pas que ce pays est celui de la violence. Un différend politique suffit à provoquer de nombreuses morts. Un rien amène les gens à s'entretuer.

Pour la première fois depuis que nous nous connaissons, depuis que j'aimais Mélusine, c'était moi le plus calme des deux.

— Qu'appellez-vous un rien ?

Elle haussa les épaules. Je tenais toujours ses poignets.

— Un point d'honneur. Une divergence d'opinions.

— Se suicident-ils également sans raison ?

Le coin de sa bouche trembla. Son rouge à lèvres s'était effacé. Un léger trait en soulignant encore les courbes.

— Sans raison, pour la beauté du geste.

J'avais vu auprès de Bogota le Salto de Tequendama, théâtre d'innombrables suicides inexplicables et inexplicables ; les amoureux s'y jettent en voiture d'une hauteur de cent cinquante mètres sur la chute du Rio Bogota, à la fin d'une soirée heureuse. On m'avait cité d'autres exemples. Cette manie de se détruire paraissait en effet assez répandue. Alors que je l'aurais crue sans peine, Mélusine craignait d'être convaincue de mensonge.

— Et cet Hernan s'est suicidé ?

— C'est cela. C'est cela même.

Je dis à regret :

— Je ne suis plus un enfant, Mélusine. Comment ajouterais-je foi à votre histoire ?

Quand elle parla, je subis à nouveau le charme de sa voix. Ceux qui l'avaient entendue pouvaient-ils l'oublier ? Elle semblait m'avoir choisi pour me confier un message secret et lourd de signification.

— J'étais heureuse de vous revoir ; au lieu de m'accueillir, vous me rejetez parmi ceux qui me repoussent. Différente, je leur suis étrangère. Il n'est pas jusqu'à mon nom qui ne leur soit un défi...

Ses beaux yeux brillaient de larmes qui ne couleraient pas. Jamais encore je ne l'avais vue pleurer. Elle dit très bas :

— J'avais cru que vous m'aideriez.

Il me parut que les fleurs du patio, si semblables à des feuilles, avaient remué et qu'une ombre noire masquait le cadavre d'Hernan. Les vautours n'allaient pas tarder à découvrir cette proie et à foncer sur elle. Ils seraient nombreux au festin. Je connaissais leur ignoble façon de procéder. Ils s'attaquent d'abord aux yeux.

— Aidez-moi, Gauthier. Vous le pouvez sans scrupule et sans mauvaise conscience. Je n'ai pas tué Hernan de Angulo Serrano. En

m'aidant, vous sauverez ce qui peut encore être sauvé.

— Vous ?

— Oui, dit-elle. Moi.

Je n'avais pas fini de lui poser des questions ; plusieurs d'entre elles exigeaient une réponse. Je lâchai ses poignets. Elle les massa d'un geste distrait.

— Vous m'interrogerez plus tard. J'essaierai de satisfaire votre légitime curiosité.

Elle s'éloigna le long de la galerie. Je la suivis. Ses mouvements harmonieux et doux s'accordaient à sa taille, à son silence. Elle n'avait pas changé ; je l'avais toujours crue capable de révoltes insolites. Au temps de notre adolescence, elle n'acceptait ni le mal ni la laideur et se dressait contre le mensonge. Plus que sa beauté — à certains yeux, discutable — la droiture de son caractère et l'originalité de son esprit lui assuraient du pouvoir. Certes, il ne me plaisait pas d'être mêlé à une histoire de meurtre, mais je faisais confiance à Mélusine. Comme elle l'avait souhaité, je la suivais aveuglément. Il lui avait suffi de dire : « Aidez-moi, Gauthier. »

Derrière elle, je descendis l'escalier aux marches lisses. Elle me précédait et ne se retourna pas. Elle toucha un interrupteur électrique. Le patio s'éclaira. Sans un mouvement d'hésitation, elle me conduisit auprès du cadavre.

— Pouvez-vous le porter jusqu'à la voiture ? Le fardeau est lourd.
Sa voix au timbre sourd ne tremblait pas.

— Je suis vigoureux.

Au moment où j'allais saisir le corps, elle posa la main sur mon bras.

— Attendez. Il faut l'envelopper. Le sang va se répandre. On pourrait nous suivre à la trace.

— Et vous craignez d'être accusée ?

Un instant, indécis, je pensai à lui faire refuser mon aide. Sa simplicité me désarma.

— Je vous rends complice d'une aventure lamentable. Ensemble nous prenons de gros risques. À quoi bon, si nous négligeons d'élémentaires précautions ? Il vaudrait mieux appeler la police et me dénoncer sur-le-champ.

— Vous avez réponse à tout, n'est-ce pas ?

Elle eut un sourire triste :

— À tout, Gauthier ? Hélas, non. Si vous choisissez de me mépriser et de me refuser votre confiance, je serai sans réponse.

Elle parut attendre un encouragement ; je restai silencieux. Elle étouffa un soupir et remonta les marches qui menaient au seuil du vestibule.

À la lumière je regardai Hernan de Angulo Serrano. Il était de belle taille, brun, les traits réguliers et mous. Dans sa main il serrait quelque chose de noir. Je me penchai. En tombant, il avait dû saisir la corolle d'un anthurium. Poinsettias écarlates et verts entouraient la jeune tête d'une étrange couronne.

Mélusine ne fut pas longue à revenir. Elle portait sur le bras une étoffe. Quand elle la déplia, je reconnus une ruana de coton aux vives couleurs, le vêtement que portent les Indiens dans les provinces chaudes de la Colombie.

— Une ruana ?

— Un bayetôn, une sorte de ruana mais qui couvre entièrement le corps.

Elle me le tendit. Un serpent s'enfuit près de moi. Ma compagne s'était approchée et se tenait à mes côtés.

— Que faites-vous ici ? Ce n'est pas votre place.

— C'est encore moins la vôtre.

La vue du cadavre ne l'émouvait pas. Elle m'aida à l'envelopper et prit sa part de fardeau. Ses gestes étaient adroits. De toute sa vigueur, de tout son silence, elle m'apportait un appui nécessaire.

— Le patio sera couvert de sang. Ne craignez-vous pas les remarques de votre jardinier ?

Un sourire lui échappa :

— Joaquin est sourd-muet. Je veillerai à ne pas attirer l'attention des domestiques.

Elle tint la porte du vestibule pendant que je la franchissais. Elle me précéda et alluma la lampe à l'intérieur du garage. Le corps d'Hernan de Angulo Serrano, que je n'avais pas connu vivant, pesait sur mon épaule. Ma conscience me tourmentait quelque peu. Mélusine ouvrit la porte d'une voiture, une Chevrolet d'un modèle déjà ancien. Je couchai le corps sur la banquette arrière. Libéré de ce poids, je respirai plus à mon aise.

— C'est la voiture d'Hernan. Voulez-vous la conduire ? Je prends les devants avec la nôtre.

— Pourquoi ne m’accompagnez-vous pas ?

Entraîné dans cette douteuse aventure, je sentais par moments défaillir ma confiance.

— Il nous serait impossible de revenir à pied.

Elle ouvrit la portière de la Cadillac et s’assit au volant. Force me fut de suivre ses suggestions qui ressemblaient à des ordres. Je tournai la clef de contact de la Chevrolet. J’embrayai. Feu Hernan entretenait bien son moteur. Je démarrai sans difficulté. Je laissai l’autre voiture partir la première. Derrière elle, je remontai l’allée entre les mimosas. Au bout, les battants d’une grille étaient ouverts. Nous les franchîmes. Mélusine prit la direction de l’ouest. Piquant tout droit vers la montagne, elle me conduisit pendant dix kilomètres par des chemins étroits aux multiples et dangereux tournants.

En roulant aussi vite que nous le permettait le précaire état de la piste, nous longions des précipices. La lumière des phares ne les éclairait pas. Il était bien que ma compagne m’eût devancé pour me servir de guide. Elle semblait connaître parfaitement ce désert ; elle s’y était engagée avec une aisance qu’un périlleux trajet de virages, d’obstacles et d’éboulements n’avait pas démentie.

Les excellentes reprises de la Cadillac lui auraient permis de me distancer. Volontairement elle limitait sa vitesse. Je suivais les deux feux rouges que le frein allumait à chaque tournant. Nous nous étions élevés assez haut au flanc de la montagne quand la Cadillac ralentit et stoppa. Je m’arrêtai à mon tour. Nous n’avions pas croisé de véhicule ou rencontré âme qui vive. Le chemin que nous avions pris, piste mal tracée, ne desservait ni village ni hameau. Les lumignons qui éclairaient les cabanes indiennes ne piquetaient pas la nuit de leur maigre lueur.

Ma vitre était baissée ; j’entendis claquer la portière de l’autre voiture et le bruit des cailloux qui roulaient sous les pas de Mélusine. Elle s’approchait de la Chevrolet. La clarté des phares l’enveloppa.

— Personne ne nous a vus, Dieu merci !

Je ne répondis pas.

— Le plus dur est fait.

On eût dit qu’elle voulait m’encourager. Son expression avait changé. La résolution à laquelle elle avait décidé de se tenir la libérait de ses

angoisses. Elle appuya un coude contre la portière ; les doigts de sa main droite jouèrent avec son alliance.

— Comment comptez-vous disposer du cadavre ?

Elle tourna vers moi son regard. Elle souriait.

— Le plus simplement du monde.

Son aisance et son sang-froid me déplurent. La fin tragique de cet homme ne l'émouvait pas davantage que la mort d'un insecte.

— Mais encore ?

— En jetant le corps dans un ravin.

Elle ouvrit la portière arrière de la voiture. Je ne surmontais plus ma gêne. Les traits de la victime étaient curieusement paisibles. Sa jeunesse m'émut. Oui, il avait été beau. Cette beauté molle et vaine, apanage des vedettes de l'écran, attire certaines femmes. Si trois années de séjour en Colombie ne l'avaient pas transformée, Mélusine n'était pas de leur nombre.

— Qu'attendez-vous ?

L'obscurité l'empêchait de me voir. À regret je quittai le volant. Des deux mains elle tirait à elle le cadavre que le bayetôn enveloppait. Seul le visage était découvert.

— Vous n'allez même pas l'enterrer ?

— Le temps nous manque. Les vautours s'en chargeront.

C'était bien là ma crainte.

— Votre dureté de cœur me surprend.

Elle eut un rire sans joie :

— Ce pays est impitoyable. Mes actes et ma façon de penser n'ont pas manqué d'en subir l'influence.

Il y avait dans le défi de sa réponse une note de désespoir. J'étais sensible à sa détresse. Elle aurait pu convaincre d'autres témoins du bien-fondé de ses actions et de sa bonne conscience ; à moi elle communiquait sa peur, celle d'un être aux abois.

— Assez d'hésitations, dit-elle sèchement.

Il y avait une singulière contradiction entre la blanche tranquillité de Mélusine et la cruauté de ses actes. En France, autrefois, elle s'inclinait devant mes caprices. J'aimais son indulgence et sa sagesse qui la poussaient à accepter sans révolte, avec amusement, des impulsions déraisonnables. Mon tour était venu de lui céder.

Elle tirait le cadavre par les pieds ; arc-boutée, elle s'efforçait de l'entraîner. Elle se tenait au bord du précipice et je craignis qu'un mouvement trop brutal ne la fît tomber et rouler au fond de l'abîme. Je la poussai de côté.

— Laissez-moi cela. Ce fardeau est trop lourd pour vous.

— Oui, dit-elle, en reprenant son souffle. Trop lourd, en effet. D'autres auraient dû s'en charger...

Je soulevai le cadavre et le plaçai sur mon épaule. Mélusine le débarrassa du vêtement de cotonnade.

— On le lavera à l'hacienda. Le bayetôn pourrait devenir un instrument de chantage entre les mains de ceux qui le trouveraient. Indice en mains, la police découvrirait nos traces. Qu'attendez-vous pour balancer le mort ?

À cette heure-ci, j'aurais dû me trouver à Medellin, au club Campestre, attablé devant un whisky. Je maudis le sort qui m'avait retenu à Cali.

En roulant le long du versant à pic, le cadavre entraîna des pierres ; un arbre ou un buisson les arrêterent dans leur chute. L'écho répéta plusieurs fois le bruit de l'éboulement. Le silence retomba.

— Voilà qui est fait. À la voiture maintenant.

— La voiture ?

Mélusine montra quelque impatience :

— La Chevrolet d'Hernan. Il faut que nous nous en débarrassions. Les bandoleros s'attaquent assez volontiers aux autocars et aux voitures. Il est rare qu'ils s'en emparent. Gens simples, ils n'ont pas encore appris à conduire et à maquiller leur butin.

Mon rôle était terminé ; son attitude me le signifiait clairement. Au contact d'un pays inclément et d'hommes rudes, Mélusine avait changé. Engagée dans un combat sans grandeur, ses pensées étaient claires et ses gestes précis. Les moments que nous venions de vivre ne l'avaient pas troublée.

Elle retourna à la voiture, prit une lampe de poche dans le compartiment à gants et revint vers la Chevrolet. Les portières étaient restées ouvertes. Elle examina soigneusement les coussins de la banquette arrière et les cailloux au bord du ravin.

— Il a très peu saigné.

Elle dirigea vers moi le faisceau de sa lampe :

— Si ce n'est sur vous. Araminta est bonne lavandière. Vos vêtements ne garderont aucune tache suspecte.

Après avoir remis en marche le moteur de la Chevrolet et fermé les portières, elle revint à sa propre voiture et s'assit au volant :

— Montez, dit-elle.

Sans comprendre ses intentions, en toute chose, depuis notre revoir, je lui obéissais. Avec adresse, sur la piste étroite et dangereuse, elle fit demi-tour. Nous frôlâmes l'automobile arrêtée. Deux voitures, je l'aurais juré, ne pouvaient se croiser sur cet espace étroit. La Chevrolet dépassée de trente mètres, ma compagne serra le frein.

— Restez là, Gauthier.

Elle sauta de son siège et s'écarta de quelques pas. J'entendis les coups de feu. Déjà elle avait repris sa place au volant, jeté le revolver dans le compartiment à gants et claqué la portière. La Cadillac démarra. Le fracas d'une détonation me fit tourner la tête. La voiture d'Hernan venait d'exploser. Une gerbe de flammes éclairait la montagne et le précipice. Mélusine conduisait vite. Elle avait hâte de s'éloigner du mort qu'elle laissait derrière elle et du brasier qu'elle avait allumé.

— Pourquoi avoir exposé le cadavre, alors que vous auriez pu le consumer en incendiant la voiture ?

— Erreur évidemment. Pressé par le temps, on ne pense pas à tout. J'ai visé le réservoir d'essence. J'aurais pu manquer mon but.

— Vous tirez bien ; je ne vous connaissais pas ce talent.

— Santiago m'a appris à me servir d'un fusil. J'ai fait mes premiers cartons dans la propriété que mon mari possède aux confins du département de Narino et de la frontière équatorienne. Mes cibles furent d'abord les crocodiles du Rio Mataje. Depuis, j'ai progressé.

Sa voix paisible m'émouvait. À un tournant de la piste, j'aperçus encore le flamboiement de l'incendie.

— Vous n'étiez pas destinée à mener une vie aussi sauvage.

— En épousant Santiago, j'y ai consenti.

— Est-ce donc lui qui vous a entraînée dans ces chemins sans merci ?

Austère et poignante, la nuit de la cordillère nous entourait. Nous étions seuls de notre espèce, un homme et une femme que menaçaient les maléfices d'une terre étrangère.

Ma compagne eut ce petit rire distrait qui me semblait plus triste que des larmes.

— Lui, bien sûr, mais j'ai désiré un destin semblable. J'aurais mal supporté de mener en France une existence provinciale que mille petites gens occupent.

Je ne pus m'empêcher de relever l'allusion :

— Ma femme aurait connu une vie très différente. Je n'en ai pas fini avec les voyages. Près de moi elle aurait découvert le monde.

Elle dit très bas en appuyant sur le frein :

— C'est vrai, vous m'aimiez...

Je résistai à l'envie d'avouer : « Je vous aime encore. Je ne reprends pas mes dons. » À la passion que sa présence éveillait en moi se mêlaient la colère et la rage. En tirant sur la chaîne qui me riva à elle, je n'en sentais que davantage la contrainte.

Nous avions parcouru la moitié de la distance qui nous séparait de la Linda Mora quand elle me demanda :

— Combien de temps restez-vous à Cali ?

— J'ai raté l'avion pour Medellin. L'horaire des départs a été changé. On m'attend là-bas. Je compte bien y arriver demain.

— Est-ce la fin de votre séjour en Colombie ?

Elle posait rarement des questions. Devant elle, certain d'être écouté, on pouvait s'épancher en confidences qu'elle était incapable de provoquer ou de trahir. Jadis, j'oubliais en sa présence mes longs mois de prospection solitaire au cœur de paysages hostiles.

— La fin de ma mission. Il était entendu que je me rendais à Talara, au Pérou. Un télégramme reçu hier me rappelle à Paris. Je quitterai Bogota samedi prochain.

Elle parut réfléchir :

— Vous restez trop peu de temps à la Linda Mora. Vous passerez la nuit sous notre toit. Le président Rojas Pinilla visite le département de Valle. En son honneur les domestiques ont congé aujourd'hui. Ils ont pris prétexte de la visite présidentielle pour se rendre à Palmira. En fait, ils vont assister à des combats de coqs et parier tout ce qu'ils ont sur les chances de leur champion favori. La nourrice de Santiago, une Indienne, a préparé le dîner. Ne me reprochez pas la médiocrité du festin.

Je lui répondis que j'étais insensible aux charmes de la cuisine colombienne. Après cela nous ne parlâmes plus. En vérité, rien dans ce revoir ne témoignait d'une amitié ancienne.

Notre tête-à-tête trahissait plus de gêne que d'affectueux abandon.

— Vous m'aviez promis quelques explications, dis-je enfin. Ne serait-il pas temps de me les donner ?

Sans débrayer, elle ralentit. Je ne voyais pas son profil, mais je remarquai le geste blanc de ses mains. Peut-être portait-elle des gants ? Semblable à la jeune princesse de Monaco qui revint sur ses pas pour se mettre du rouge, avant de monter dans la charrette qui allait la conduire à l'échafaud « afin que le bourreau ne la vît pas pâlir », Mélusine se serait rendue au supplice en s'interdisant la moindre négligence.

— Quelles explications réclamez-vous de moi ?

— Pourquoi Hernan de Angulo Serrano a-t-il été exécuté, et par qui ?

— Il s'est suicidé.

— Chez vous ? Et s'il en est ainsi, quel intérêt aviez-vous à vous débarrasser du cadavre ?

— Il m'aimait, paraît-il. Telle devait être la raison de son suicide. À son retour, en découvrant le cadavre de son meilleur ami, Santiago n'aurait pas cru à mes protestations d'innocence. Il m'aurait aussitôt abattue pour venger son honneur.

Je connaissais la Colombie. L'explication de Mélusine était plausible. Pourtant, je ne lui trouvais pas un accent de vérité.

— Hernan de Angulo Serrano aurait donc été votre amant ?

Elle ne répondit pas. Son silence me persuada que je l'accusais en vain. La femme, trop différente de la jeune fille dont j'aimais le souvenir, m'intriguait. J'avais le sentiment qu'elle était ou très heureuse ou très malheureuse, mais à cette incertitude se bornait mon intuition.

La lumière des phares éclairait déjà les murs blancs de la Linda Mora. Je demandai à ma compagne de me tirer du doute :

— Êtes-vous heureuse ?

Elle tarda à répondre.

— Heureuse, malheureuse. Des mots.

L'amertume que son mariage m'avait mise au cœur n'était pas guérie. À ma pauvreté j'opposais la fortune du Colombien inconnu qu'elle m'avait

préfééré.

— N'avez-vous pas tout ce que vous pouvez désirer ? Une Cadillac, une propriété à la frontière de l'Équateur, de nombreux domestiques, l'hacienda. Santiago de Heredia y Guzman est un homme très riche.

Et d'avoir eu la méchante audace de prononcer ces mots, je me sentis ravalé au rang des plus misérables. Mélusine se contenta de rire. La tristesse de son rire me parut une insulte.

La grille était restée ouverte. La Cadillac roula le long de l'allée et ma compagne la rentra au garage. Avant de quitter la voiture, elle enveloppa le revolver dans le bayetôn taché de sang.

— L'arme du crime ?

Sous mon regard surpris, Mélusine frissonna. Elle changea de décision et remit le revolver où elle l'avait pris.

— La visite de votre victime a-t-elle eu des témoins ?

— Hernan est venu au milieu de l'après-midi. Les domestiques étaient partis.

Elle descendit de voiture et ferma la portière. La lampe du garage était restée allumée. Quand elle se retourna vers moi sous l'arcade qui menait au vestibule, je m'effrayai de sa pâleur. D'une main sans force elle essaya de ramener les cheveux fous qui échappaient à la stricte torsade. Déjà, épaules effacées, elle retrouvait un maintien distant.

— Je n'ai pas tué cet homme, Gauthier. Je ne suis pas responsable de sa mort. Laissez-moi vous remercier de votre aide généreuse. Un jour peut-être vous comprendrez la signification du drame auquel je vous ai mêlé.

Elle se dirigea vers l'image de la Vierge. Il me parut quelle priait. Au seuil de l'escalier, elle chercha mon regard. Un mélancolique sourire tremblait au coin de sa bouche. Sa voix couvrit l'écho de la fontaine :

— Vous m'avez dit : « Êtes-vous heureuse ? ». Vous avez fait le compte des richesses que le mariage m'aurait apportées. Vous avez oublié de me demander si j'aimais mon mari. N'était-ce pas la seule question de quelque importance ?

III

À mon tour je restai sans réponse. Derrière elle, je montai les marches d'acajou. Une lampe allumée à l'angle de la galerie les éclairait à peine. Qu'avait voulu dire Mélusine ? Qu'elle aimait son mari ou qu'elle ne l'aimait pas ?

Ombre un peu plus dense, elle glissait sur le bois luisant. Ses pas comme sa voix jouaient avec le silence que traversait le murmure de la fontaine. Ma présence ne la touchait pas. Elle ne me rendait pas le déchirant amour qui faisait de moi un instrument docile entre ses mains. C'était à peine si je pouvais supporter qu'elle fût proche. Qu'avait-elle d'extraordinaire en dehors de sa simplicité ? Si elle portait un parfum, je ne puis m'en souvenir. Je ne me rappelle pas sa toilette. Depuis le jour où elle avait relevé ses cheveux, sa coiffure n'avait pas changé. L'amour aurait dû être une émotion heureuse et non pas cette déchirure. L'intensité de mon désir en avivait la douleur.

Sur le palier, Mélusine fit une pause :

— Je vais vous montrer votre chambre. N'avez-vous pas de bagages ?

— J'ai laissé ma valise à l'entrée du vestibule.

La lumière, un instant, éclaira son pâle visage et la blondeur de ses cheveux. Elle m'attendit, puis elle reprit son avance à un pas devant moi. À l'extrémité de la galerie, elle s'arrêta devant la dernière porte-fenêtre aux battants de bois ajouré. Sans entrer, elle s'approcha de la balustrade et, mains appuyées contre le rebord de bois, se pencha au-dessus du patio. De là on dominait également le jardin obscur, bâti en terrasses au flanc de la montagne.

— Quelle agréable fraîcheur...

Elle s'arracha à sa contemplation distraite, pénétra dans la chambre et, de la main gauche, chercha l'interrupteur. La lumière éclaira une vaste pièce encombrée de meubles. Dès le premier abord, j'y éprouvai une impression de malaise. Les soies des fauteuils Louis xv étaient passées et déchirées. On

ne pouvait manquer de se cogner aux sellettes et aux étagères chargées de bibelots. L'encadrement doré des miroirs défiait le temps et sa patine. Une poupée moderne aux raides cheveux de paille violette traînait sur un pouf à jupon devant une coiffeuse enrubannée. Le mauvais goût du décor féminin m'irrita. Il ne convenait ni à la noble hacienda ni à Mélusine qui était maîtresse en ces lieux. Une cellule de moniale, un abri de bûcheron au cœur de forêt ou la majesté d'un palais lui auraient également convenu, mais non pas la vulgarité prétentieuse d'un faux luxe. Elle parut deviner ma surprise.

— Nous logeons ici nos hôtes de passage. Le lit est bon. La salle de bains est attenante. Ce confort, je le sais, n'excuse pas la laideur de la chambre.

— Pour une nuit...

Endormi sous la tente ou en plein air dans un hamac tendu entre deux arbres, j'avais pu oublier vampire et serpents. Couché au fond des cales infestées de rats de vieux vapeurs, la fatigue avait eu raison de mes répugnances. L'impression que je ressentais ici était plus pénible. Au-dessus de la coiffeuse, un portrait était accroché, celui d'une très jeune femme brune aux yeux hagards et au sourire traqué. Je m'en approchai. L'inconnue du portrait aurait pu être jolie mais son expression effaçait la jeunesse et l'harmonie des traits. Le regard, le pli de la bouche criaient l'incompréhension et la peur.

Mélusine entra dans la salle de bains et laissa la porte ouverte. Je l'entendis ouvrir un robinet. Elle dit en revenant vers moi :

— L'hacienda produit sa propre électricité. Je voulais m'assurer que vous ne manqueriez pas d'eau. Les pompes n'ont peut-être pas fonctionné aujourd'hui.

Sa maîtrise m'étonna. Avait-elle oublié le cadavre d'Hernan et la sinistre promenade que nous venions de faire ?

— Araminta va vous porter votre valise. Donnez-lui vos vêtements. Elle les détachera.

En pleine lumière, les taches de sang se distinguaient nettement sur le tissu tropical de mon veston gris clair.

— Pour trois jours d'absence, je n'ai pas emporté d'autre complet. Mes bagages sont restés à Bogota.

— Vous avez la taille de Santiago ; ses complets doivent vous aller. Si vous avez chaud, dispensez-vous de porter la veste. Nous dînerons en

tête à tête.

La chambre n'avait pas été meublée par Mélusine, ni pour elle. Malgré moi, je donnai mon attention à l'inconnue du portrait qui, sans doute, avait choisi ce décor. Au milieu de fanfreluches, dans un confort efféminé, elle s'était crue à l'abri du monde hostile et masculin qui la menaçait.

— La trouvez-vous belle ?

Comme à l'accoutumée, la voix de ma compagne était tranquille. De son pas silencieux elle s'était approchée de moi. Sa présence me troublait.

— Belle ? Comment le savoir ? La contradiction est flagrante entre les traits du modèle et leur expression. Le déséquilibre et l'angoisse marquent ce visage de petite fille. Était-elle folle ?

— Pas que je sache. Malheureuse, tout simplement.

Elle s'était éloignée. Au fond du miroir de la coiffeuse, je guettai son visage serein et froid.

— Pourquoi avez-vous parlé d'elle au passé, Gauthier ?

— Vous me donnez sa chambre ; c'est donc qu'elle ne l'habite plus.

Mélusine ôta le couvre-pied de soie pompadour :

— Elle avait choisi ce décor de mauvais goût. Pauvre enfant trop tôt mariée ! J'espère qu'il vous sera possible de dormir ici sans cauchemar.

Elle plia le couvre-pied quelle rangea dans une armoire à glace peinte en gris trianon. Le lit était fait. La chambre des hôtes recevait souvent des visiteurs inattendus.

— Araminta installera la moustiquaire.

— Est-ce bien nécessaire ?

Pour avoir souffert de nombreuses crises de paludisme, je ne croyais plus à cette protection.

— Les jevenes ne vous laisseraient pas en paix.

Elle s'avança vers la porte-fenêtre entrouverte. La main sur la poignée, elle se retourna :

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

La plus courte séparation me coûtait. Je me reprochai d'être venu à la Linda Mora. Chaque geste ranimait de chers souvenirs ; chaque instant renforçait les chaînes qui me liaient à Mélusine. Voyages, aventures, dangers ne m'avaient pas guéri. Captif de celle que j'aimais, je consentais à mes liens. Elle n'en était pas responsable. Son indifférence l'empêchait de me retenir prisonnier.

— Une question encore. La femme qui demeurait ici, qui est-elle ?

— Cecilia Beatriz Morales de Heredia, la première épouse de Santiago.

Son regard gris répondait franchement au mien.

— Le modèle du portrait ?

— Oui.

— Qu'est-elle devenue ?

Je ne compris pas la signification de son sourire :

— Le divorce n'existe pas en Colombie. La première épouse de mon mari ne peut qu'être morte.

Elle me quitta. Je fis couler un bain. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'on frappait à la porte. Une Indienne aux pieds nus, aux cheveux noirs tressés en une natte huileuse, une ruana de coton sur les épaules, m'apportait ma valise. Son visage était ridé ; elle était maigre, desséchée et noire comme du bois mort.

— Araminta ?

— Si, señor.

Elle me tendit le complet en shark-skin blanc quelle portait bien plié au creux du bras.

— La señora Mélusine vous envoie ceci.

Je pris les vêtements. La servante traversa la chambre et entra dans la salle de bains. Les dimensions de la baignoire m'avaient rassuré. Araminta revint en frottant ses paumes sur sa large jupe.

— Il était temps. Le bain est prêt.

Sous mes yeux, elle vida les poches de mon complet. Elle n'avait pas le regard triste des gens de sa race ; elle paraissait plus robuste et plus saine que ne le sont habituellement les Indiens. Elle sortit en emportant mon veston.

Dans la fraîcheur de l'eau, je me détendis. La séparation s'était achevée. J'avais retrouvé Mélusine. Que ne pouvais-je savourer ces précieuses délices ? L'impatience de la revoir me saisit. Je sortis de la baignoire, je m'épongeai, je revêtis du linge propre. Le veston en shark-skin légèrement trop court semblait un peu trop large. Je pensais sans plaisir au propriétaire de ce complet, l'époux de Cecilia Beatriz Morales de Heredia y Guzman. Les yeux de la jeune morte attachaient aux miens leur regard apeuré. Le

visage traqué du portrait me fit penser au destin de Hernan de Angulo Serrano. Les vautours déjà devaient se repaître de son cadavre.

Pour fuir cette image, je refermai derrière moi les battants de la porte-fenêtre et m'avançai le long de la galerie. Des chauves-souris la traversaient en un vol furtif et aveugle. Le bruit de la fontaine couvrait les cris des oiseaux nocturnes. Un datura embaumait. Sortie de l'ombre, Araminta se dressa à mes côtés.

— La señora est en bas, Votre Grâce.

— En bas ?

— La salle à manger donne sur le patio.

Je descendis le bel escalier de bois poli et les marches du seuil. Dans le renfoncement des arcades en bois qui soutenaient la galerie du premier étage s'ouvraient les pièces de réception. Trois lampes allumées attiraient phalènes et insectes.

— Je vous attendais, dit Mélusine.

Elle était debout au bord du massif de poinsettias où Hernan avait été abattu. Sa chute avait écrasé des fleurs. L'ordre avait été rétabli ; les traces du crime avaient disparu. Je revis le cadavre à mes pieds. L'impression désagréable que j'avais éprouvée en le heurtant me saisit à nouveau. Peut-être avais-je plus d'imagination que Mélusine ou plus de sensibilité. Ce jugement que je portais sur elle me fut désagréable.

Son regard parut chercher, à travers ma regrettable présence, l'absence d'un autre.

— Vous m'attendiez ?

Elle avait changé de robe. Je me souvins que la moindre tache la faisait souffrir. Autre Lady Macbeth, elle allait s'efforcer de nettoyer de ses mains les marques du crime : *My hands... My little hands... And all the perfumes of Arabia will not sweeten these little hands...*

— Jamais je ne vous ai vu aussi sombre, Gauthier. À quoi pensez-vous donc ?

La raillerie de sa voix me poussa à répondre :

— À Lady Macbeth...

Elle eut un petit rire :

— En me regardant ? En regardant mes mains ?

— C'est cela même, dis-je avec force.

Mon accusation ne la troubla pas.

— Je n'ai pas trempé dans un assassinat. Je ne suis pas coupable. Qui donc me fera confiance si vous doutez de moi ?

Comme elle était belle ! Armée de silence, sa réserve était séduction. Je luttais en vain pour ne pas l'aimer. Il suffisait quelle levât sur moi un certain regard, qu'elle rît de son petit rire triste, et je bénissais mes chaînes. J'avais besoin d'elle à tout prix. Coûte que coûte je voulais quelle m'aimât. Oui, j'aurai pu me damner pour elle. En prisant si haut le don d'un cœur orgueilleux, je ne l'estimais pas assez. Le séjour à la Linda Mora allait me l'apprendre.

— Je vous aimais, Mélusine. Votre père encourageait mes projets. Je vous avais confié mes rêves et mes espérances. Vous y aviez consenti. La longue maladie de votre père que vous refusiez de quitter, mes déplacements constants avaient retardé notre mariage. Pourquoi ferais-je confiance à qui m'a déserté ?

Elle n'essaya pas de se défendre. Elle dit simplement :

— Vous avez le droit de me juger et de me condamner.

En secret elle revivait un songe. Elle n'était plus à mes côtés et m'interdisait de la suivre. Ainsi en fut-il de Mélusine, épouse heureuse de cet heureux époux qu'était Guy de Lusignan, roi de Jérusalem. Cependant chaque samedi, à la tombée du jour, elle disparaissait. Elle avait obtenu du roi, son mari, qu'il ne chercherait pas à percer le mystère de son absence. Leur bonheur, leur amour n'existaient qu'à ce prix. Tourmenté par le doute, l'époux parvint à dominer sa jalousie et sa curiosité. Les croisés citaient en exemple la félicité du couple royal. Un samedi vint où Lusignan n'y put tenir. Il savait que Mélusine était fée et quelle protégeait sa maison. Malgré cela, il l'espionna. La reine n'avait pas quitté sa chambre au palais. Par la serrure, il découvrit que chaque nuit de samedi elle se changeait en serpent.

— À présent, je n'ose vous demander l'objet de vos méditations, Gauthier. À l'avance votre réponse m'effraie. Il est tard. Vous devez avoir faim. Venez dîner.

Elle me précéda à l'intérieur d'une grande salle austère et peu éclairée. J'admirai la beauté de l'argenterie. De grandes pièces d'orfèvrerie en argent et en vermeil ornaient le buffet, un vaisselier et le milieu de la table où notre couvert était mis.

— La Colombie, à l'origine, était le pays des Indiens Chibchas, les orfèvres les plus habiles de l'époque précolombienne. Si nous faisons

maigre chère, nous mangeons dans de la vaisselle plate.

L'indifférence de Mélusine se nuançait d'ironie. Le dîner à la Linda Mora ne corrigea pas l'impression fâcheuse que m'avait faite la cuisine colombienne.

— La cuisinière est en congé pour la journée. Aquileo, notre majordome, le mari d'Araminta, a accompagné Santiago. Vous excuserez, je l'espère, la simplicité du repas et du service.

Le menu manquait de recherche : un brouet de pommes de terre où nageaient des morceaux de poulet et une salade d'avocat. Je trouvai « l'ajiaco » plus mauvais encore que de coutume. Son aspect n'excitait pas un appétit que le souvenir des événements de la soirée avait quelque peu rebuté.

— Vous mangez peu. Nous n'avons pas de vignobles en Colombie. Qu'il vienne du Chili ou de France, le vin supporte mal le voyage. J'aurais dû songer à vous offrir un whisky.

Elle se tourna vers Araminta et lui donna un ordre.

— Pourquoi mange-t-on si mal dans un pays où la richesse de la nature ne cesse de m'émerveiller, où toutes les variétés de légumes et de fruits poussent en abondance ?

Au cours de mes randonnées, j'avais appris à bien connaître la Colombie traversée par l'équateur au sud, baignée par l'Atlantique et le Pacifique, hérissée de neiges éternelles, ceinturée de jungles inexplorées ; son sol offre à la culture une gamme infinie de climats et une extrême diversité de sols.

— On ne sait ni découper la viande ni préparer les légumes. Les bêtes couvrent à pied de longues distances pour se rendre à l'abattoir. À vivre ici, le goût se perd. J'ai voulu apprendre à mes domestiques les rudiments d'une cuisine savoureuse. Après plusieurs mois d'effort, je me suis attiré cette remarque de Santiago : « Pourquoi te donnes-tu tant de peine ? Rien ne vaut un bon « ajiaco » tel qu'on le préparait chez moi quand j'étais enfant. »

Araminta ramenait sur un plateau deux verres, de la glace, de l'eau minérale et une bouteille de Vat 69.

Je sentis dans le cou une piqure. Trop tard. On ne se défend pas contre les jejenes. Comme le vampire, ce minuscule moustique insensibilise sa victime avant de l'attaquer.

— Votre sang d'Européen fraîchement débarqué est encore riche. Si vous demeuriez plus longtemps sous les tropiques, les insectes vous épargneraient.

Alors que la banalité des paroles me décevait, j'éprouvais à entendre sa voix une émotion presque douloureuse. Pénétrer au-delà de son indifférence, parvenir à une entente véritable présentaient d'insurmontables difficultés. D'un tête-à-tête dont j'avais attendu la joie, je ne tirais qu'une désillusion amère.

Je bus le whisky. Elle but, elle aussi. Le calme de l'hacienda me rappelait la montagne désertique où j'avais abandonné le cadavre d'un homme. Le désarroi que j'éprouvais devant la beauté de Mélusine me faisait mesurer son emprise. Je me répétais en vain la question : « À quoi tient son charme ? Le silence peut-il avoir tant d'attrait ? » Il me tardait de l'interroger sur elle et sur l'existence quelle menait à la Linda Mora.

— Je regretterai de n'avoir pas rencontré votre mari. Vous a-t-il quittée depuis longtemps ?

— Il est parti ce matin.

Je tirai sur les manches du veston blanc :

— Comment est-il ? Plus petit que moi, je suppose ?

Elle eut un sourire oblique :

— Il n'est pas sans vous ressembler quelque peu.

Un souci la tourmentait quelle refusait de trahir. Quel souci pouvait-elle avoir cette femme complètement désintéressée d'elle-même ?

— Quand deviez-vous partir pour le Pérou, Gauthier ?

— Mardi prochain. Ma place était retenue sur le superconstellation d'Avianca de Bogota à Lima.

La chaleur et les insectes ne l'incommodaient pas. J'aurais voulu lui parler de son père qu'elle avait passionnément aimé, de Poitiers, de la plage de Bretagne où, à quatorze ans, je l'avais rencontrée. Nous avions perdu ces rivages. Avait-elle effacé de son souvenir le temps enfui ? Sa valeur quelle négligeait était bien ce que je possédais de plus certain et de plus actuel.

— Et vous aviez votre visa pour le Pérou ?

— Certes.

Ses questions dépourvues d'intérêt me surprenaient. Elle se tenait très droite. Son bras était appuyé contre l'accoudoir du fauteuil. Sa main pendait. Cette femme avait davantage d'éclat que l'argent et l'or des pièces

d'orfèvrerie qui brillaient contre l'obscurité des meubles. De nouveau, je l'aperçus sous un aspect différent, celui d'un être qui n'appartient à rien ni à personne. Elle était posée là, blanche et irréelle comme une apparition ; elle était la reine, la fée. Elle avait la fraîcheur de l'eau. Il me suffirait de battre des paupières pour quelle cessât d'être ce rayon dans mes yeux, cette joie aiguë et douloureuse au cœur de mon cœur.

— Un autre whisky, Gauthier ?

Elle avait prévenu mon désir. J'avais soif. Je venais seulement de sentir la fièvre qui me brûlait.

— Vous êtes rouge, dit-elle. Vous tremblez. Êtes-vous sujet au paludisme ?

J'essuyai la sueur de mon front. Rêvais-je ou non la présence de Mélusine ? Les événements de cette soirée n'existaient peut-être qu'au fond du délire où j'avais conscience de me débattre.

— J'ai souffert d'un premier accès en Indonésie. Il y a deux ans de cela.

— Toujours à la recherche du pétrole ? Les compagnies doivent priser la collaboration d'un ingénieur de votre valeur et de votre expérience.

Incapable de tenir des propos cohérents, je préférais me taire. Le mal de tête qui me frappait était une grande souffrance. À la chaleur succéderait le froid et je claquerais des dents. La pleine responsabilité de mes actes et de mes paroles allait m'échapper.

— Je vous prie de m'excuser, Mélusine.

En appuyant les paumes sur le bord de la table, je voulus me lever. À ce moment le téléphone sonna. Je demandai assez stupidement :

— Vous avez le téléphone ? Ici ? Dans une hacienda isolée ?

— Santiago a payé l'installation de la ligne.

Du seuil, Araminta s'inclina vers sa maîtresse :

— La señora Maria del Socorro à l'appareil, señora.

La fièvre, qui parfois les atténuait à d'autres moments, aiguësait mes sensations. Mélusine avait hésité à se lever. Son visage s'était durci. Dans ses yeux gris, je retrouvai l'expression traquée de la femme au portrait, de cette morte qui avait été la première épouse de Santiago.

— Excusez-moi, Gauthier. Un instant...

Dès qu'elle eut quitté la salle à manger, je m'assis. La fièvre montait et je me sentais mal ; la migraine m'aveuglait. Quand je saisis le verre, ma

main tremblait tant que je dus renoncer à boire. Je voulus guetter sur les dalles de pierre le pas de Mélusine, mais ses mouvements harmonieux avaient une curieuse qualité de silence. D'ailleurs, dans cet état de fièvre, l'aurais-je entendue ?

Je la vis tout à coup devant moi :

— Ma belle-mère m'appelait. Elle arrivera demain à la Linda Mora.

Il s'écoula plusieurs secondes. Je parvins à dire :

— En l'absence de son fils ?

— La propriété lui appartient. Nous ne sommes que des invités sous son toit. Maria del Socorro Guzman de Heredia est encore jeune. Elle n'a que quarante-huit ans. S'il lui plaisait de disposer de sa grande fortune en faveur de ses petits-enfants, les fils que Santiago a eus du premier lit, notre pauvreté serait complète dans un pays où il ne fait pas bon être pauvre. Voilà, Gauthier, ce que vous appelez faire un beau mariage, épouser un homme riche.

Elle était restée à mes côtés. Sans trop d'effort, je réussis à me mettre debout :

— Quand vous avez accepté d'épouser Santiago, saviez-vous quel était l'état de sa fortune ?

Elle eut un méprisant sourire :

— Je ne lui ai pas posé de questions. Moins encore des questions de cet ordre.

Sa main s'appuya contre la table. Redressée, pâle et farouche, elle fit front :

— Vous me reprochez mon mariage. Vous m'accusez de vous avoir indignement trompé. Je n'ignorais ni vos projets ni les souhaits de mon père. Si je n'avais pas rencontré Santiago, je vous aurais épousé. Pourtant, Gauthier, je ne vous avais rien promis. Je me sentais libre, je me croyais libre. Depuis trois ans je n'ai cessé de penser à vous. C'est volontairement que j'ai gardé le silence, que pas une fois je ne vous ai écrit. Pourquoi, mon Dieu, pourquoi êtes-vous venu ? Pourquoi avez-vous ranimé tout ce que je croyais mort ? Dorénavant, la vie me pèsera davantage dans cette hacienda où je suis enchaînée.

Plus que moi elle paraissait souffrir. Plus que moi elle tremblait. En proie à la fièvre, je ne savais que tendre les mains vers cet être inaccessible.

— Parfois, quand on est malheureux, on éprouve un tel besoin de partir, de s'échapper. Êtes-vous malheureuse ?

Elle ne répondit pas. Était-ce d'amour ou de douleur quelle avait crié ? Je craignais de voir se dissiper les fumées du rêve, de me retrouver seul, face à la sèche aridité du réel.

Ses mains si fraîches serrèrent les miennes.

— Vous êtes malade. Vous brûlez. Laissez-moi vous conduire à votre chambre.

Sa voix me faisait du bien ; le contact doux et froid de sa peau apaisait ma fièvre. De mon délire, elle faisait un songe calme. Elle me conduisit à la chambre qui avait été celle de Cecilia Beatriz. J'avais besoin de toutes mes forces pour ne pas chanceler comme un homme ivre. En moi la joie chantait plus fort que la maladie et la souffrance, tandis que ma mémoire répétait les paroles de Mélusine.

Les heures tombèrent, l'une après l'autre. Je n'en tenais pas le compte. À la recherche d'air et de fraîcheur, je me débattais sous la moustiquaire. Mes gestes inconscients rejetaient le drap ou, aussitôt qu'un froid mortel succédait à l'intolérable chaleur, l'attiraient avec les couvertures insuffisantes. De nouveau j'étouffais. Je ruisselais de sueur. Je criais : « Mélusine... Mélusine... »

L'ombre penchée sur moi répondait : « Si, señor... » Je reconnaissais Araminta. Patiemment elle tentait de glisser une cuiller entre mes dents et de me faire avaler une potion au goût nauséabond. J'essayais d'écarter la cuiller et de rejeter le médicament.

— Il le faut. Vous vous sentirez mieux. La fièvre tombera. Vous dormirez calmement, Votre Grâce.

Où était Mélusine ? Si elle avait tenu la cuiller, j'aurais avalé le breuvage. Je l'aimais et elle venait de m'avouer son amour. Sa place n'était-elle pas à mes côtés ? Je me souvenais alors qu'elle était mariée et que je n'avais aucun droit sur ses pensées, sa présence et son cœur.

Trop faible pour lutter, je cédaï aux prières d'Araminta. La Colombie est par excellence le pays des plantes médicinales. L'Indienne était-elle versée dans l'art des simples ? Je ne tardai pas à m'endormir.

À un moment, pourtant, j'ouvris les yeux. Un rai de lumière qui filtrait par la porte entrebâillée de la salle de bains éclairait la pièce encombrée de meubles affreux. Le sentiment d'une présence m'avait éveillé. Je bougeai.

Ma transpiration avait mouillé le matelas, le drap et l'oreiller. Je cherchai sur le côté du lit un coin sec et plus frais. Les jeunes avaient franchi l'obstacle dérisoire de la moustiquaire. En me grattant, je voulus soulager l'intolérable démangeaison.

La fièvre avait desséché et crevassé mes lèvres. J'eus envie de boire. Je laissai retomber ma nuque contre l'oreiller. Entre mes paupières, épuisé, je remarquai alors que quelqu'un bougeait dans la chambre. Cet intrus, pour y voir clair, avait entrouvert la porte de la salle de bains aux lampes allumées. Il fit un pas en avant et se tourna vers moi. La lumière toucha des cheveux blonds. Je reconnus Mélusine. Aux aguets, elle resta à quelque distance du lit. L'inquiétude tendait son corps immobile. Enfin rassurée, elle se glissa entre les poufs et le sofa jusqu'à la chaise où, en me déshabillant, j'avais avec des gestes incertains jeté mes vêtements.

Non sans surprise, je la regardai faire. Elle prit le pantalon du complet en shark-skin blanc qui appartenait à son mari et en fouilla les poches. Peu satisfaite de cet examen, elle le rejeta et ramassa le veston. Elle se livra au même examen minutieux et trouva d'abord des papiers et des lettres quelle inclina vers la lumière. Elle les remit en place avant de s'attaquer à l'autre poche.

Je l'entendis soupirer. Elle se rapprocha du rai de clarté. Dans la main, elle tenait mon passeport. Elle l'ouvrit, tourna les feuillets et se redressa. À pas silencieux, en évitant les meubles, elle replaça le veston blanc sur le dossier de la chaise. Elle disparut dans la salle de bains et, sans bruit, referma la porte.

Pourquoi m'avait-elle volé mon passeport ? Privé de mes papiers, j'étais à sa merci. Je ne pouvais quitter l'hacienda, Cali ou la Colombie. Était-ce là son but ? Me garder prisonnier à la Linda Mora en empêchant toute tentative de fuite ? Ce problème ne retint pas longtemps mon attention. L'épuisement de la fièvre et la potion que m'avait administrée Araminta m'obligèrent bientôt au sommeil.

L'abolement d'un chien me réveilla. Quand je me redressai sur l'oreiller humide, la nuit était calme. Par la porte-fenêtre ouverte, un peu d'air me parvenait. J'allumai la lampe de chevet, je regardai l'heure : il était cinq heures. Il s'en fallait d'un peu de temps encore avant le lever du jour. Rompu, à bout de force, on eût dit que j'étais couché depuis des semaines et

des mois. La tête me faisait mal. Toute la neige des sommets ne serait pas parvenue à éteindre ma soif et à calmer la brûlure de mon corps.

En tremblant de fièvre, je rejetai la moustiquaire, glissai mes pieds nus sur le carrelage et enfilai une robe de chambre de coton. Des souvenirs revenaient me harceler : le cadavre d'Hernan et le bondissement des pierres que le corps avait entraînés au fond du précipice, l'aveu passionné de Mélusine, sa bizarre intrusion au milieu de l'obscurité.

En trébuchant, peu sûr de mes pas, je m'approchai de la porte-fenêtre. Je l'ouvris. L'air, à l'heure la plus fraîche de la nuit, me fit du bien. Je le bus comme une eau délicieuse. Pieds nus, je traversai la galerie et j'allai m'appuyer contre la balustrade. Le bruit de l'eau qui coulait dans le patio était paisible et endormant. Vers la droite, à l'extrémité du jardin en terrasse, une lumière s'alluma au-dessus d'une porte aux lourds vantaux. Un couple se tenait enlacé devant les battants ouverts. Leur tendresse m'émut. L'homme, de belle taille, était botté et vêtu de sombre. Il tenait un grand feutre à la main. Trop éloignée de moi pour que je puisse distinguer l'expression de son visage, je reconnus aussitôt sa compagne.

Mélusine tendit les lèvres vers le cavalier et se serra contre lui avec passion, avec un élan fougueux et triste dont je ne l'aurais pas crue capable. Elle appartenait à cet inconnu. L'évidence d'un attachement aussi charnel qui m'excluait à jamais de ses pensées éveilla en moi autant de déchirante jalousie que de désir. Alors que je brûlais de participer à cette fête des sens et du cœur, je souhaitais abattre l'homme qui l'avait provoquée. Pour ce couple, il n'existait pas de séparation ni d'absence. La mort seule pouvait le détruire.

Les yeux lucides et l'esprit clair, je pensai douloureusement : « Qui est-il ? Elle l'aime. Ces deux-là s'aiment. Ils vont ensemble. » Incapable de m'arracher à ma contemplation désespérée, je les regardais encore. Tout à coup, je ressentis une vive douleur, je portai les mains à la nuque et je m'écroulai, la face en avant.

IV

Une fois encore je sombrai au fond de l'inconscience. Parfois, la fièvre m'agitait et je luttais pour échapper à la chaleur du drap. Je me réveillai pendant la nuit ; j'essayai de déchirer l'oppressante moustiquaire. Une voix de femme me calmait. Des mains sans force cherchaient à me retenir. Je criai : « Mélusine ! Mélusine ! »

Aurais-je pu m'échapper ? Ma jambe pesait. Un carcan serrait mon bras. Aussi faible que fut ma gardienne, elle avait raison de mes révoltes. Sa vigueur dépassait la mienne. Convaincu de mon impuissance, aveuglé par le délire, je me laissais retomber sur le lit.

Au grand jour, quand la moustiquaire était relevée, j'apercevais une forme féminine à mon chevet. Aussitôt, je tendais les bras pour étreindre Mélusine. Dans un éclair de conscience, je m'apercevais que c'était Araminta. Elle me persuadait de m'abandonner à ses soins.

Une fois, cependant, après combien de désillusions, en ouvrant les yeux, j'aperçus Mélusine. De crainte que l'image heureuse ne se dissipât, ma main s'agrippa à son poignet. Sa voix avait des vertus apaisantes.

— Gauthier, c'est moi, ce n'est que moi...

— Mélusine...

Je ne savais rien dire d'autre. Son nom n'était-il pas le commencement et l'aboutissement de toute ma vie ?

— Vous étiez en proie au délire. Vous ne reconnaissiez personne. Comme vous souffriez !

— Si vous étiez venue, je vous aurais reconnue.

Ma condition de malade m'humiliait. À ses yeux, je me sentais inférieur ; diminué par cette crise de paludisme qui me laissait déprimé et affaibli, mon prestige viril était atteint.

— Je suis venue. Araminta vous le dira. Je vous ai veillé. Je vous ai donné à boire. Vous me repoussiez en criant mon nom.

Elle souriait avec une tendresse amusée. Sa présence m'étourdissait. Je voulais me jeter dans ce beau regard, me perdre en lui comme on court à

marée basse vers la première vague. Sur ce rivage-là, mes pas, je le savais, ne laisseraient pas de traces. Blanche, froide comme la mer et comme elle sans maître ni loi, elle m’attirait et noyait mes efforts de résistance.

— Depuis combien de temps suis-je malade ?

— Il n’y a pas encore quarante-huit heures.

La porte-fenêtre aux battants de bois ajouré était grande ouverte sur la galerie ensoleillée. La moustiquaire était relevée. Il faisait chaud. Je n’osais pas repousser la couverture. Troublé par la présence de Mélusine, je n’avais pas repris conscience d’une lourdeur, d’une chaleur inhabituelle, du picotement dans la jambe gauche, de l’impossibilité où je me trouvais de bouger mon bras droit. Tandis qu’à tâtons, sous le drap, ma main libre tentait de me rassurer, de prouver que je n’étais pas infirme — les mutilés ne ressentent-ils pas longtemps après l’opération des douleurs dans leurs membres amputés ? —, je demandai pour donner le change :

— Est-ce le matin ou le soir ?

— Le matin. Il n’est pas encore 11 heures.

Je passai ma langue sur mes lèvres desséchées. D’un mouvement discret je rejetai le drap. Une seule manche de ma robe de chambre était enfilée. Mon bras droit était immobilisé par une gouttière plâtrée ainsi que ma jambe gauche.

— Que m’est-il arrivé ?

— La nuit avant celle-ci, en proie à un accès de paludisme, vous étiez dangereusement appuyé contre la balustrade. Avez-vous souffert de vertige ou d’éblouissement ? On vous a retrouvé dans le patio. Vous étiez tombé de la galerie. Heureusement votre tête n’a pas heurté les dalles. L’épaisseur des feuilles l’a protégée d’un choc qui aurait pu être fatal.

— Un médecin est donc venu ?

Je ne me rappelais pas sa visite. Non sans mal je me redressai et parvins à m’asseoir. Mélusine se leva et ramassa sur la chaise longue des coussins qu’elle plaça dans mon dos. Cette chambre me déplaisait. Dès le premier instant, je l’avais prise en grippe.

— Évidemment. Il a diagnostiqué une double fracture de la jambe et une fracture du bras. N’avez-vous aucun souvenir ?

— Aucun.

Un sourire sans joie, un sourire trop subtil, glissait sur les lèvres de Mélusine. Elle s’était peut-être employée à provoquer l’oubli qu’elle

souhaitait. J'eus envie de dire : « Vous vous trompez, ne vous réjouissez pas si vite. Si j'ai oublié la visite du médecin, je me rappelle le cadavre d'Hernan, son nom et le repas que nous avons pris, vous et moi, en tête à tête. Ai-je rêvé votre tendre aveu ? Je vous ai vu reconduire un homme et l'embrasser avec passion. Et il y a autre chose encore, un détail qui m'échappe à présent mais que je saurai retrouver. »

Au lieu de lancer une affirmation triomphale, je crus plus sage de me taire. L'atmosphère de la Linda Mora m'obligeait à me tenir sur mes gardes. Je reconnus avec chagrin ma méfiance ; le beau visage froid que Mélusine penchait vers moi avait de nombreux attraits, mais la sincérité, la pureté s'en étaient enfuies. Le plus tranquillement du monde, elle avait disposé du cadavre d'un homme en le livrant aux vautours. Que cachait sa claire et féminine apparence sinon de la duplicité ? Parce qu'elle était sans apprêts ni coquetterie, je l'avais crue semblable à l'adolescente d'autrefois, à la jeune fille qui avait pris mon cœur. Celle-ci, qui portait le même nom, en tout point différente, ne m'appartenait pas. J'allais m'appliquer à ne pas l'aimer.

— Vous avez soif, dit Mélusine. La fièvre a crevassé vos lèvres.

Elle me donna à boire un mélange glacé de jus de pamplemousse et d'orange qui me parut délicieux. La douceur de son geste m'émut. Le juge le plus sévère n'y aurait pas trouvé matière à suspicion. Entre l'apparence de Mélusine et ses actes, je découvrais à chaque instant des contradictions.

— Merci.

Elle se recula et déposa le verre sur une table de nuit d'un style tarabiscoté. Le mouvement quelle fit découvrit le portrait de Cecilia Beatriz. La jeune morte ne m'avait pas porté bonheur. Depuis que je couchais dans sa chambre, dans le lit qui avait été le sien, la fièvre et la maladie m'accablaient. Près de la coiffeuse, Araminta était assise. Elle brodait de vives couleurs une blouse de cotonnade blanche. Sa silencieuse présence passait inaperçue.

— Est-ce lundi ? Est-ce mardi ? J'ai perdu la notion du temps.

— Lundi.

— On m'attendait avant-hier à Medellin et aujourd'hui à Bogota. Samedi, je prendrai l'avion pour Paris.

— Il ne saurait en être question.

Mélusine disposait de moi à son gré. Son ton n'admettait ni débat ni refus. Je me rebellai.

— M’avez-vous consulté avant d’épouser Santiago de Heredia ? Si votre mariage est une aventure déplaisante, je n’y suis pour rien. Avez-vous pris mes sentiments en considération ?

Son expression hermétique me déconcerta :

— Vous auriez tort de me reprocher l’autorité dont je semble faire preuve. Vos appareils plâtrés vous empêcheront de voyager jusqu’à Bogota et à plus forte raison jusqu’à Paris.

Ma remarque m’avait rendu ridicule. La froideur de Mélusine m’embarrassait. Si la présence d’Araminta expliquait sa réserve exagérée, nous parlions français, une langue qu’à ma connaissance nous étions seuls à comprendre à la Linda Mora.

— Faites-moi au moins la grâce de prévenir la direction de ma compagnie.

— Rédigez le télégramme. On ira le porter à Cali. Voulez-vous du papier, votre stylo ?

Encombrés d’une gouttière plâtrée, mon bras et ma main ne me laissaient pas la possibilité d’écrire. De la main gauche, j’étais malhabile. Mélusine comprit ma gêne.

— Dictez-moi le texte.

J’envoyai un télégramme à Paris, au siège de la compagnie, pour avertir les directeurs qu’un accident me retenait en Colombie. Je les priai de prévenir mon père. Accident. Le mot avait un son peu convaincant. La crise de paludisme n’avait pas troublé ma mémoire. Je me revoyais une heure avant le lever du soleil, glissant pieds nus sur le carrelage de la galerie, à la recherche d’un souffle d’air frais. La tête douloureuse, je me retenais à la balustrade d’un geste tout instinctif mais je n’avais pas le vertige. La fièvre, qui me faisait trembler, ne diminuait pas l’acuité de mes sensations. J’évoquai Mélusine et son amoureux devant la porte aux lourds vantaux. Ma mémoire n’était pas défaillante. On m’avait frappé par derrière. Si j’étais tombé, c’était le coup reçu qui m’avait précipité sur les dalles du patio.

— À quoi pensez-vous ?

Debout à mon chevet, Mélusine tenait encore en main le bloc, la plume et le texte du télégramme. Autrefois elle ne m’aurait pas posé cette question.

— À la chute que j’ai faite.

— Vous ne vous souvenez de rien, n'est-ce pas ?

De ma main libre, je fis un petit geste évasif.

— Il est étrange de se réveiller prisonnier d'un carcan de plâtre quand on ne se rappelle pas le médecin qui vous l'a imposé. Étrange aussi de se trouver alité dans une chambre que, pour tout l'or du monde, on n'aurait pas choisie. Cette délicate atmosphère féminine convient mal à un pécheur de mon espèce.

Une lumière impitoyable soulignait les étagères démodées, les nœuds de satin bleu ciel, les poufs au jupon de taffetas, les statuettes en faux saxe. Sur la table de nuit, un vide-poches n'avait pas fini de m'agacer : une femme à la chevelure ondoyante couronnée de violettes serrait contre elle une corbeille de porcelaine bleu ciel.

J'avais oublié combien le rire de Mélusine pouvait être triste.

— Je suis curieux de savoir qui était Cecilia Beatriz.

— Cecilia Beatriz aurait refusé d'habiter ma chambre. Je l'ai voulue austère. Ma belle-mère me reproche de faire affront à sa fortune.

Sous le regard craintif et l'expression hagarde de la morte, j'éprouvai de la gêne. On eût dit qu'elle souffrait de mes jugements railleurs.

— Comment était Cecilia Beatriz ?

Au nom, Araminta leva les yeux de son ouvrage. Tandis qu'elle m'observait, épaules courbées, d'un air impénétrable, du bout de son aiguille elle se curait les dents.

— Je ne l'ai pas connue, dit simplement Mélusine.

Un rayon de soleil toucha ses cheveux d'un éclat doré et chaud. Elle portait une robe-chemisier du même gris que ses yeux. Une ceinture verte, ce jour-là je m'en souviens, en relevait la sobriété. Cette seyante simplicité semblait le résultat d'une longue et patiente recherche. Pour moi qui la connaissais depuis quinze ans, je voyais qu'elle ne pouvait être différente, que le détachement était l'un des traits de son caractère. Alors même qu'elle ne devait en tirer aucun profit, pourquoi avait-elle épousé un homme riche ?

Réduit à dépendre de la patiente charité des autres, je cherchais à oublier le piège que l'on m'avait tendu.

— J'ai le sentiment pénible d'être entouré de reliques comme si je m'étais réveillé dans une chambre pleine de poupées anciennes. Certains antiquaires de la rive gauche disposent dans leur devanture ces jouets vieux de quatre-vingts ans, aux cheveux mités, aux vêtements authentiques, qui

vous font penser à des momies de petites filles modèles. Masques et poupées m'ont toujours déplu. Est-ce vraiment le cadre qu'avait choisi Cecilia Beatriz pour y passer ses jours ?

Au-delà de Mélusine tranquille et puissamment vivante, je cherchais le visage de la morte. Elle avait été la première épouse de Santiago de Heredia y Guzman. De lui cette enfant apeurée avait eu des fils. J'avais peine à le croire.

— Ni sportive ni intellectuelle, elle s'ennuyait à la Linda Mora. Née à Bogota d'une famille très fortunée, son plus grand bonheur était de recevoir et d'être reçue. Elle aimait la danse et le cinéma. Elle trouvait beaucoup d'agrément aux longues causeries avec des amies d'enfance. Il lui plaisait de parler chiffons et potins. La solitude quelle connut ici l'accabla. Pour surmonter cette épreuve, il lui aurait fallu une autre éducation et davantage de maturité. Elle n'avait en elle que peu de ressources.

— Comment est-elle morte ?

Pour me répondre, Mélusine avait rompu le silence qui était son refuge et sa force. Après une si longue absence, j'avais besoin quelle fût proche. Près d'elle mon cœur et mon corps entraient en convalescence. Mes yeux ne se lassaient pas de la contempler, mon ouïe de l'entendre. Ma main avait effleuré la sienne. De ce contact, mes sens éprouvaient un sursaut de joie, un enrichissement inespéré.

Elle ne se hâtait pas de me répondre. Sans me refuser son regard que mon attention ne troublait pas, elle dit enfin :

— Posez cette question à ma belle-mère. La voici justement...

Vêtue de noir, une femme élancée avec quelque chose de noble et d'impérieux dans la démarche s'était arrêtée au seuil de la chambre. Comment, sans se retourner, Mélusine l'avait-elle aperçue ? L'entrée de Maria del Socorro Guzman de Heredia n'avait pas fait de bruit. Du coin où elle brodait, Araminta se leva ; son attitude pleine d'humble discrétion attendait un salut ou des ordres qu'on ne songeait pas à lui donner.

— Quelle question doit-il me poser, ma chère ?

Elle parlait français. Elle fit un geste au hasard, sans un regard, pour signifier à l'Indienne quelle pouvait s'asseoir et s'approcha du lit.

— Gauthier Malgorn, un ami d'enfance, dit Mélusine. La señora Maria del Socorro Guzman de Heredia est la mère de Santiago, Gauthier.

Elle portait avec orgueil le grand nom de Guzman. C'était une femme aux cheveux grisonnants, aux yeux noirs, au visage triangulaire. Elle avait plus de noblesse que de beauté. Son expression me parut impénétrable.

Embarrassé par les gouttières plâtrées, je cherchai à me redresser en accrochant les doigts au montant du lit.

— Restez tranquille, dit Maria del Socorro Guzman de Heredia d'un ton impératif. Ma belle-fille a essayé de m'expliquer les causes de votre accident. Vous ne pouvez vous lever.

La voix — une voix espagnole — était rauque et trop forte. Le regard de cette femme me jugeait et me mesurait. Au terme de son inspection, elle eut un mouvement méprisant de la lèvre. Mon apparence n'avait pas l'heur de lui plaire.

— Excusez-moi, dit Mélusine. Il me faut veiller au départ de ce télégramme.

L'autre ne la retint pas. Je m'interdis de suivre Mélusine du regard, par crainte de trahir l'amour que je lui avais voué.

— Guzman, dis-je. L'un des plus beaux noms d'Espagne. Vous appelez-vous Perez de Guzman comme El Bueno, le brave ?

Le visage fermé s'adoucit. Je remarquai alors le brûlant éclat des yeux noirs. Maria del Socorro s'assit à la place que Mélusine venait de quitter.

— Comment connaissez-vous l'histoire de mes aïeux, vous, un étranger, un Français ? Est-ce ma belle-fille qui vous l'a racontée ?

— Non. Nous avons eu trop peu de temps pour causer à cœur ouvert.

J'avais trouvé le point faible de sa cuirasse. Sans mensonge et sans ruse, les moyens m'étaient donnés de désarmer l'hostilité de cette femme.

— Je comptais quelques Arabes parmi mes amis. Entre autres, un Marocain des plus distingués. Il s'enorgueillissait d'avoir en lui le sang illustre de votre aïeul. Cette alliance remontait au temps où Alphonse Perez de Guzman était général des troupes de Muley, roi du Maroc, alors en paix avec le roi de Castille. À la tête de cette armée marocaine, il battit les souverains de Tripoli et de Fez.

Maria del Socorro secoua sa fine tête brune sur son cou de vipère.

— Je n'ignore pas tout à fait, mais trop à mon sens pourtant, ce moment de la glorieuse existence de mon aïeul. Ranimez vos souvenirs et évoquez sa gloire. Je vous en aurai une profonde reconnaissance.

— Il me plaira de vous être agréable.

Je parlai de nos entretiens dans la petite maison de Salé où les descendants de corsaires et d'hommes de guerre, tous serviteurs fidèles du Prophète, se flattaient de posséder du sang chrétien. Quelques années plus tard, alors qu'un accident stupide — ou plutôt un attentat — me mettait à la merci d'une femme dangereuse, ces souvenirs me venaient en aide.

Dangereuse, Maria del Socorro ? J'avais surpris le regard qu'elle jetait à Mélusine. Immobilisé et impuissant, il m'était encore possible d'apporter à celle que j'aimais une manière de soutien. Je le croyais du moins. Très vite, il me fallut déchanter.

— C'est de Guzman que descendait l'illustre maison des ducs de Médina Sidonia, éteinte en 1772. Vous vous étonnez sans doute qu'une branche de cette famille se soit établie dans une ancienne colonie espagnole du Nouveau Monde. Les conquistadores étaient le plus souvent de petite naissance. Henri, fils de cet autre Henri qui s'immortalisa au cours de la guerre de Grenade, fut dépossédé par Ferdinand v de la ville de Gibraltar que Guzman, son aïeul, avait conquise sur les Maures. Il se révolta et, vous le savez peut-être, mourut disgracié en 1508. Son aîné, Henri, continua à brandir l'étendard de la révolte et ravagea l'Andalousie avant de se réfugier au Portugal. Le second de ses fils devait connaître dans ce pays un certain habitant des Açores, Diaz Cardoso, qui allait devenir le compagnon de Jimenez de Quesada. À présent, il vous est facile de comprendre pourquoi un Guzman descendant d'El Bueno, un Guzman de la famille des ducs de Médina Sidonia, fit souche en Colombie.

« Avec le conquistador Jimenez de Quesada, en compagnie de Diaz Cardoso, Juan Perez de Guzman, mon aïeul, marcha dix mois de la côte caraïbe jusqu'au haut plateau que nous appelons la Sabana, à la découverte de cette terre qui est devenue la nôtre et que jamais aucun pas étranger n'avait foulée. »

Maria del Socorro se tut. Pour l'écouter, j'avais oublié ma soif ; la chaleur de midi ne me tourmentait plus. J'aurais voulu exposer au grand jour l'être réel que cachait cette enveloppe de morgue et d'orgueil. Solitaire comme un roc battu par les flots, d'aucune façon elle n'inspirait la pitié. Malgré moi, je levai les yeux vers le portrait de sa première belle-fille. Elle qui n'était que faiblesse et que peur n'avait compté pour rien aux yeux de cette femme. Son existence, je le pressentais, avait pourtant dépendu du bon vouloir de sa belle-mère.

— Le sang d'un héros ne s'est donc pas tari, madame. Vous m'en voyez heureux. Je pensais que l'illustre maison dont vous êtes issue s'était éteinte au XVIII^e siècle.

Elle avait noué ses mains où brillait une merveilleuse émeraude. Sa robe de soie sauvage était d'un noir incertain, presque gris. Je l'imaginai en prière. La méditation et le recueillement avaient moulé ses traits hautains et sombres. Elle ressemblait aux donatrices que l'on voit sur les volets des triptyques médiévaux.

— Dieu merci, il n'en est rien. Je suis venue au monde pour sauver ma race.

Une donatrice, peut-être, mais son recueillement manquait singulièrement d'humilité.

— J'étais enfant unique. Ma mère m'attendait quand mon père fut tué par la flèche empoisonnée d'un Indien, le long de l'Amazone. Veuve d'un Guzman, elle n'aurait pu se remarier sans déchoir. Je n'avais pas quinze ans quand elle me donna en mariage à Juan de Heredia. Deux ans plus tard, j'eus un fils, Santiago. L'avez-vous vu ?

— Il était parti quand je suis arrivé à la Linda Mora.

Maria del Socorro me jeta un regard soupçonneux.

— Son absence m'a surprise. Je croyais le trouver à l'hacienda. Que dit Mélusine de ce voyage précipité ?

De ma main libre, je lui montrai mes appareils plâtrés.

— Depuis mon arrivée, je puis vous l'assurer, nous n'avons échangé que de rares propos. Dès l'abord, Mélusine m'a parlé de l'absence de son mari. En apprenant que notre rencontre serait impossible, je lui ai exprimé mes regrets. Le changement d'un horaire qui me laissait vingt-quatre heures de battement m'a permis de venir jusqu'ici. Comment aurais-je prévu qu'une crise de paludisme compliquée d'une chute me retiendrait si longtemps sous votre toit ?

Pour me répondre, elle usa d'une formule espagnole très courtoise :

— Mon toit est le vôtre...

Mais quand elle me posa d'insidieuses questions pour savoir comment j'avais été blessé, de quelle manière j'étais tombé, combien de temps il me faudrait rester dans le plâtre, j'eus quelque peine à ajouter foi à son offre généreuse.

— Vous prétendez ne vous souvenir de rien ?

— De rien.

Mes lèvres étaient gercées. J'avais un mauvais goût en bouche. Un bain m'aurait fait plaisir. Les gouttières plâtrées me démangeaient.

— Le médecin, cependant ? Vous l'avez vu ? Il lui a fallu du temps pour examiner vos fractures. Le Dr Montalvo Torrès, un ami de mon fils, s'est dérangé de Cali, sans doute.

— Je ne me rappelle pas sa visite.

Mélusine ne m'avait pas fourni sa version des événements. Plutôt que de l'accuser de mensonges, témoin, acteur et victime, je préférais invoquer la défaillance de ma mémoire. La soif me torturait ; parler était pénible. Je me bornais à de brèves réponses.

— Ne savez-vous donc pas quand il vous sera permis de vous lever et d'enlever ces plâtres ?

Elle n'avait pas ajouté : de partir. Le sous-entendu n'en était pas moins éloquent.

— Non.

J'avais envie de lui dire : « Demandez-le donc à Mélusine et apportez-moi sa réponse. Quitter ce lit, la chambre et l'hacienda, me serait agréable. »

Maria del Socorro eut un sourire, vif, encourageant.

— Pauvre M. Malgorn ! Cette situation vous est certainement pénible. Vous semblez actif, plein de forces et de vigueur. Le repos absolu ne convient pas à un homme de votre trempe.

Parmi ses nobles aïeux, la dame devait compter un inquisiteur.

— On m'attendait au Pérou. Alors qu'un télégramme me rappelait à Paris, je suis cloué sur cette couche et condamné à l'immobilité.

Malgré moi, je laissai échapper une plainte : « J'ai soif... » La charité de Maria del Socorro entra en lutte avec sa profonde paresse. Celle-ci triompha de celle-là. Elle tourna la tête :

— Araminta !

Aussitôt, l'Indienne fut debout et attendit les ordres.

— Donne-lui à boire !

La servante ne manquait ni de douceur ni d'adresse. Sa maîtresse distillait un venin dont je me serais fort mal trouvé. Je bus avec délices le breuvage qu'Araminta porta jusqu'à mes lèvres. La chaleur croissait avec la

lumière. Des mouches volaient à travers la pièce. Je ne cessais de m'essuyer le front. Le regard de cette créature dédaigneuse ne me quittait pas.

— Vous ressemblez à Santiago. Vous êtes plus maigre. Deux jours de maladie suffisent à provoquer une perte de poids. Comme mon fils vous avez le cheveu sombre et lisse, le teint hâlé de l'homme qui vit au grand air, le visage étroit, le front haut. (Tête inclinée, elle me contempla.) Tous les deux bronzés et grands, avec des yeux alertes, mais les vôtres sont bleus et les siens ressemblent aux miens.

Cet examen impudique me déplut. Araminta s'était éloignée. J'étais las. Je souhaitai être seul ou que, par une chance extrême, Mélusine revînt à mon chevet.

— Santiago est votre premier-né. N'avez-vous pas eu d'autres enfants ?

La voix forte, à l'intonation rauque, s'étrangla. Elle caressa de sa main sèche qu'ornait l'émeraude son cou de serpent :

— J'ai eu des filles ensuite. Trois filles.

Elle en faisait pour mémoire la nomenclature ; elle eût, du même ton, énuméré son cheptel ou le nombre de peones qui travaillaient sur ses terres.

— Elles aussi perpétueront le sang des Guzman au même titre que vous.

Maria del Socorro serra les lèvres comme si je l'avais insultée :

— Dieu ne l'a pas voulu ainsi. Elles n'auraient porté que le nom de Heredia avant celui de leur mari. Mon fils, lui, pouvait ajouter le mien au nom de son père. Maria Eugenia et Maria Leonor ont trouvé la mort dans un accident d'avion, il y a huit ans de cela. Maria Carola est morte en couches. Son enfant, une petite fille, n'a pas vécu.

Sa voix avait retrouvé sa fermeté. Elle supportait avec beaucoup de stoïcisme la disparition de ses filles. Elle espérait ramener la conversation sur son terrain favori, la gloire des Perez de Guzman, descendants du grand Alphonse Perez de Guzman, dit El Bueno.

— Santiago a-t-il souffert de la mort de ses sœurs et de la mort de sa jeune épouse ?

— Un Guzman ne pleure pas une femme. Est-ce à vous que je dois rappeler l'histoire du premier de notre lignée ? Le roi Sanche iv était alors en guerre avec l'infant don Juan qui voulait le détrôner. Guzman, pour le roi légitime, défendait la place de Tarifa que don Juan investissait. Son plus

jeune fils était tombé aux mains de l'infant. En appelant le père sur les remparts de la ville assiégée, don Juan lui montra le prisonnier de sept ans et menaça de l'égorger si la place ne se rendait pas sur l'heure.

« — Plutôt que de trahir, répondit Guzman, je vous prêterais plutôt un poignard pour tuer mon fils !

« Il lui lança sa dague et alla tranquillement dîner avec dona Maria Coronel, son épouse. À sa femme il cacha l'incident.

« Irrité, don Juan fit décapiter le jeune enfant et montra la tête aux assiégés. Quand Guzman apprit le crime, il dit aux soldats : « C'en est fait, mes amis. Veillez avant tout à la sûreté de la place. » L'infant fut contraint de lever le siège. Quand elle apprit le sort tragique du plus aimé de ses fils, dona Maria mourut de douleur.

« Depuis ce temps-là, les Guzman ont pris pour armes une tour où est un chevalier armé, dans l'action de jeter un poignard avec ces mots : « *Mas pesa el rey que la sangre* », ce qui veut dire : « Les intérêts du roi l'emportent sur ceux du sang. »

« L'enfance de Santiago a été bercée de ces nobles faits. Le sang de Guzman coule dans ses veines. Il ne tremble pas. Il ne connaît pas la peur. L'honneur compte davantage pour lui que la vie. J'en ai fait un homme. »

Elle avait mis beaucoup de force dans cette affirmation. Ses yeux brillaient d'une flamme sombre. Je comparai à ce fanatisme la sagesse de l'intelligente Mélusine. Maria del Socorro Guzman de Heredia manquait singulièrement d'humour. Les êtres qui vivent au paroxysme de leur passion ont tendance à m'ennuyer.

— Qui était Cecilia Beatriz ?

D'un geste méprisant, mon interlocutrice balaya cette créature sans importance.

— La première femme de Santiago. Elle a accompli son destin. Elle m'a donné deux petits-fils.

— Son mari n'en fut-il pas le premier bénéficiaire ? dis-je non sans ironie.

Devant elle, rien n'était moins facile que d'accorder aux événements et aux êtres leur valeur relative.

— Mon fils me les a confiés. Il sait que je les élèverai comme lui-même a été élevé. Je les aime assez pour me sacrifier à leur bien.

La voix forte de Maria del Socorro ne cachait plus les bruits étranges que je croyais entendre : claquements de bottes, pas masculins, ordres donnés avec autorité. Des portes grincèrent. Il y eut un gémissement de femme : « S'il vous plaît, monsieur le capitaine... » Tout occupée de la gloire des Guzman, Maria del Socorro n'avait rien entendu. Mélusine entra. J'éprouvai, à la regarder, une bienfaisante impression de fraîcheur. Elle était très pâle.

— La police est ici, dit-elle calmement. Un lieutenant de gendarmerie demande à vous voir.

Araminta et sa maîtresse se levèrent du même mouvement. Je tournai la tête. Vêtu à l'allemande, l'officier salua et s'approcha du lit. Je n'eus pas le temps de protester ou d'ouvrir la bouche. Il rejeta le drap ; assuré de l'état de mes appareils plâtrés, il rabattit la couverture.

— Désolé, señor. Je devais contrôler l'exactitude des faits que l'on m'a rapportés. Quand êtes-vous arrivé ici ?

Tranquillement, Mélusine répondit à ma place :

— Veuillez excuser notre ami, lieutenant Ramirez. Il est Français. Il ne comprend pas l'espagnol.

V

Le soir venu, on me laissa seul. Carmela, la fille d'Araminta, une jeune Indienne aux yeux doux, à la peau brune, rose aux pommettes, m'apporta le plateau du dîner. Debout à mon chevet, elle entreprit de m'aider. Sa gentillesse et sa grâce ne me firent pas oublier l'absence de Mélusine. Avec des gestes prévenants, Carmela, qui avait coupé la viande, voulut m'en présenter chaque morceau au bout de la fourchette. Ses attentions me mirent en rage. Cette impuissance passagère n'autorisait personne à me traiter en enfant. Mon appétit, déjà capricieux, n'y put résister.

— Je n'ai pas faim, Carmela.

— Le señor parle espagnol ?

Ses yeux sombres et luisants eurent un éclat ravi. Je me rappelai la scène du matin.

Pendant les heures de la sieste où la silencieuse Araminta, accroupie dans un coin, continuait à broder de couleurs vives une triste cotonnade, j'avais eu le temps d'y songer. Jusqu'à 4 heures la chaleur avait crû. Les gendarmes n'avaient pas cessé leurs allées et venues le long de la galerie et sous les arcades du patio. La pétarade des moteurs, les coups d'avertisseurs rompaient la torpeur habituelle de la sieste. Avec le déclin du soleil, le calme était retombé.

Les yeux mi-clos, adossé contre les oreillers, je supportais mal la température de la chambre. Sous les paupières, je gardais d'obsédantes images. Par exemple, l'expression de Mélusine, au moment où sans un geste, d'une voix indifférente, elle avait dit : « Il est Français. Il ne comprend pas l'espagnol. » Elle avait menti avec beaucoup d'adresse. Son accent, celui de la vérité, avait convaincu le lieutenant Ramirez. Mais il y avait autre chose : le regard douloureux qui me commandait le silence, le mouvement des paupières qui trahissait une lassitude infinie.

— Votre Grâce parle espagnol ? répétait Carmela, la fourchette en suspens. Les gendarmes me l'ont demandé. J'ai dit que le señor était Français et qu'il ignorait notre langue.

Je ne comprenais plus.

— Pourquoi leur as-tu dit cela ?

— J'ai obéi à ma mère. Je n'avais jamais vu Votre Grâce avant ce moment-ci.

Elle paraissait guetter une explication que j'étais bien en peine de lui donner. Des rubans rouges étaient noués au bout de ses nattes. Mon attention la fit rougir. Elle appartenait à une race que les Blancs ont opprimée. Libérée au cours des siècles, elle n'a pas pour autant acquis les richesses et les droits de ses vainqueurs. J'avais remarqué que les Indiens de Colombie n'étaient pas encore affranchis de la crainte.

— Je parle espagnol. Mais ta mère a eu raison de le taire. Si tu veux me protéger et me venir en aide, ne le répète à personne. Ai-je ta promesse ?

Elle reposa la fourchette sur le plateau.

— Que Votre Grâce m'excuse. Je veux savoir ce que je vais lui promettre.

Je ne la blâmais pas de chercher à y voir clair. La signification des événements que je venais de vivre m'échappait complètement. J'aurais donné cher pour comprendre les intentions de Mélusine et ses actes mêmes.

— C'est simple, Carmela, l'on te demandera si le señor français parle espagnol. Tu diras que tu n'en sais rien. As-tu compris maintenant ?

Elle fit signe que oui.

— Votre Grâce n'a plus faim ?

— Non.

Elle allait me quitter. Il n'était que 8h30. La fièvre était tombée et je n'avais pas sommeil.

— Veux-tu remonter ma montre ?

La jeune Indienne ne savait pas s'y prendre. Elle suivit mes instructions. En servant une cause inconnue, aux douteux secrets, il pouvait m'arriver de compromettre la sécurité de cette fille. Après m'avoir entraîné aveuglément dans une aventure dangereuse, Mélusine, non contente de me fuir, me refusait les éclaircissements nécessaires.

— Je n'ai pas faim, Carmela. J'ai soif.

Le pichet de jus de fruit qu'on avait mis sur ma table de nuit, à portée de la main, était presque vide.

— Votre Grâce en veut-elle davantage ?

— Ne peux-tu demander à ta maîtresse quelle me l'apporte elle-même ? Il faut que je lui parle.

L'Indienne eut un demi-sourire distrait :

— La vieille dame ?

— La jeune. La señora Mélusine.

Le sourire disparut du frais visage. Elle me jeta un regard effrayé.

— La señora Mélusine ne viendra pas. Je ne pense pas. Comment pourrais-je lui dire ?

Pour un peu, elle se serait mise à trembler.

— N'est-elle pas ta maîtresse ?

Carmela vida le fond du jus de fruit dans mon verre et emporta le plateau.

— Notre maîtresse, c'est la mère du señor Santiago, la señora Maria del Socorro.

Aussitôt, je pensai : « Pauvre Mélusine ! » Humiliée à chaque instant par les prérogatives de cette orgueilleuse, quelles étaient ses chances ? Malgré son charme, elle était impuissante à détruire le venin, à ensorceler les vipères. Devant moi, Maria del Socorro lui avait lancé un regard plein de haine et de mépris jaloux.

— Je viendrai moi-même vous porter la boisson, Votre Grâce.

Je n'osais plus réclamer la présence de Mélusine.

Carmela plaça à portée de mes doigts l'interrupteur. Malgré mes protestations, en répétant : « Les moustiques vous empêcheront de dormir, señor », elle installa la moustiquaire, en enfonçant aux quatre bouts du lit l'ourlet sous le matelas. Sans bruit, elle glissa sur le carrelage ; derrière elle, elle referma les battants de la porte-fenêtre.

J'étais seul. La nuit, je le pressentais, serait longue. Je n'avais rien à lire, ni journal ni livre. Enfin, l'on m'avait dispensé de la présence d'Araminta. Sans autre distraction, je réfléchis aux événements que je venais de vivre et j'en fis le bilan. Il ne m'était pas favorable. Étranger dans ce pays, j'étais devenu le complice d'un criminel. Je ne croyais pas à la version du suicide, obligeamment fournie par Mélusine. Or, Santiago de Heredia y Guzman avait disparu le jour même de mon arrivée à la Linda Mora. La coïncidence me troubla. Avais-je aidé Mélusine à se débarrasser du cadavre de son mari ?

On frappa à la porte.

— Entrez !

Tout visiteur aurait été le bienvenu. La compagnie du lieutenant Ramirez m'aurait paru préférable à une solitude que je peuplais d'ombres et de fantômes.

Carmela, à pas silencieux, s'approcha de la table de nuit. Elle m'apportait un autre pichet de rafraîchissement.

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut, Votre Grâce !

— Tout, merci.

Rien n'était plus faux. Seule la présence de Mélusine pouvait me tranquilliser. Je la réclamaï pour venir à bout de mes inquiétudes. La jeunesse passerait, mais blanche, lumineuse et sage celle que j'aimais serait encore belle. Quand elle était présente, le soleil brillait plus gaiement et ne faisait plus mal. Un sentiment de puissance et de vie me pénétrait. Il me semblait tendre des mains glacées vers une flamme rassurante. Parce que la revoir était une certitude, je supportais ma captivité.

— Buenas noches, señor.

— Buenas noches.

La jeune Indienne m'avait quitté. Des noms répétaient dans ma mémoire leurs syllabes étrangères : Hernan de Angulo Serrano. L'un des compagnons de Jimenez de Quesada s'appelait Juan Serrano. Une marche de dix mois avait conduit le conquistador et sa troupe (une poignée d'hommes bardés de cuirasses, menant par la bride leurs chevaux caparaçonnés) des rivages brûlants de la mer Caraïbe jusqu'aux hauts plateaux à deux mille sept cents mètres d'altitude. Au cours de cette expédition, Juan Serrano était mort, dévoré par une panthère.

Des images revenaient me frapper. Devant la porte à l'extrémité du jardin, Mélusine avait étreint avec passion un compagnon prêt au départ. Le drame qui avait eu lieu le samedi précédent, Maria del Socorro l'ignorait encore. L'absence de son fils restait inexpliquée.

Le temps passait lentement. Visages et noms, questions et réponses continuaient leur carrousel obsédant. Je rejetai le voile de la moustiquaire. En m'appuyant sur mon bras gauche, je fis glisser mes jambes et me retrouvai assis au bord du lit. Le moindre mouvement me mettait en nage. La lampe de chevet éclairait suffisamment la chambre. Mes vêtements n'étaient plus sur le dossier de la chaise où deux soirs auparavant, en proie à une crise de paludisme, je les avais jetés. Un grand miroir serti dans la

boiserie gris trianon dissimulait une penderie. La salle de bains, je m'en souvenais, en contenait une autre.

Je cherchai un appui pour y poser ma main gauche et sautai sur mon pied valide. Les dossiers des fauteuils firent office de béquilles. D'appui en appui, de meuble en meuble, en m'accordant d'assez longs répit et le temps de reprendre souffle, Je m'approchai du miroir. Je m'y aperçus sans plaisir. Ce matin-là, Araminta avait essayé de me raser. La barbe avait repoussé de façon inégale. Mes joues étaient creuses et pâles. Je gardai en bouche le mauvais goût de la fièvre. Les gouttières plâtrées brûlaient ma peau et me causaient une gêne considérable. La robe de chambre était chiffonnée et salie. Le désordre et la négligence me déplaisaient. Entouré de femmes, je ne pouvais demander à l'une d'elles de m'aider à ma toilette. « Demain, pensai-je, oui, demain, je réclamerai l'assistance d'un homme. En l'absence du majordome, un valet d'écurie fera mon affaire. » Le miroir cachait une penderie. La clef se trouvait dans la serrure. J'ouvris la porte de l'armoire. Sur la barre aux nombreux cintres vides, deux complets étaient suspendus, le mien en tropical gris et le blanc en shark-skin que Mélusine m'avait prêté.

Je ne les décrochai pas sans peine. Vêtements serrés contre moi, je m'assis dans le fauteuil le plus proche et me livrai de la main gauche à un minutieux examen. Les poches du pantalon et du veston de Santiago de Heredia étaient vides. Je m'occupai de mon complet. Mélusine ne m'avait pas trompé : les talents d'Araminta valaient ceux d'un excellent teinturier. Aucune trace suspecte n'était visible. Les taches de sang avaient été effacées. Avec le même soin, je vidai mes poches. J'en sortis un mouchoir, un peigne, un paquet de gitanes, présent de l'ambassadeur, un briquet. Dans mon portefeuille, je retrouvai pesos et francs. Je découvris une pochette d'allumettes marquées « Tequendama Hôtel, Bogota » et une vieille facture du repas que j'avais pris un mois auparavant chez la mère Daguet, le seul restaurant authentiquement français de Carthagène. J'avais même, pour arroser le dîner, commandé du traminer. Une demi-bouteille de vin aux yeux de la mère Daguet était une bouteille de vin à moitié entamée. Depuis quand ? Elle-même avait dû oublier la réponse. En revanche, le passeport, les billets d'avion, le permis de conduire, les documents capables d'établir mon identité avaient disparu.

Mélusine les avait pris. Je lui avais prêté la blancheur du cygne. Nul autant qu'elle ne m'avait semblé attaché à la vérité. En peu de jours elle avait accumulé tant de mensonges que je ne parvenais plus à la disculper.

Pendre les complets m'aurait coûté trop d'efforts. Je m'éloignai du miroir. Carmela avait déposé sur la table de chevet des cachets somnifères. Je décidai d'y avoir recours. Avant de regagner péniblement un lit où il allait être agréable de s'étendre, je me dirigeai vers la salle de bains. Le peu de toilette que je parvins à faire, le trajet semé d'embûches qu'il me fallut parcourir me prirent une bonne heure.

Allongé de nouveau, j'entassai, non sans peine, le bord de la moustiquaire sous le matelas. Il était 11 heures. J'avalai deux cachets. Les jeunes s'acharnaient contre moi. D'une seule main, je résistai mieux à la tentation de me gratter.

Au moment du réveil, le souvenir du rêve me hantait encore. Calme et redoutable, Mélusine m'était apparue en songe. Elle montrait à ses pieds un cadavre que les vautours avaient déchiqueté. De sa voix prenante qu'aucune émotion ne faisait trembler, elle me disait : « Voilà Santiago que vous souhaitiez rencontrer. Puisque sa mort me donne à vous, n'avais-je pas raison de vous appeler à l'aide ? » Son petit rire sans joie couvrait mes protestations : « Vous savez bien que je le haïssais. Il en fut ainsi dès le premier jour. Ce mariage était une erreur. » Elle ressemblait à la Judith d'une gravure romantique. Tête brandie dans la main, elle ne m'aurait pas semblé plus détestable. En rêve, cette femme qui réclamait comme son dû l'amour autrefois renié suscitait en moi du dégoût et de la crainte.

Debout à mon chevet, de ses mains agiles, Araminta ôtait la moustiquaire. Son regard rencontra le mien ; sans sourire, elle me salua.

— J'ai apporté le petit déjeuner. Votre Grâce a-t-elle bien dormi ?

— Pas très bien, Araminta.

Un souffle d'air frais me toucha le front. Délivré de la moustiquaire, je me sentis revivre.

— Avec vos blessures, ce n'est pas surprenant, señor.

Au dernier moment, elle avait retenu d'imprudentes paroles. Je me redressai. Elle glissa des coussins sous mon oreiller. Dès le réveil, le carcan des appareils plâtrés était une gêne qui allait devenir souffrance. La servante posa le plateau du petit déjeuner sur mes genoux.

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut ? Vous n'avez rien mangé hier soir, m'a dit Carmela. Des œufs frais vous feront du bien.

Elle me versa une tasse de café noir très léger. Le café colombien est le meilleur du monde. Son arôme est d'une grande finesse. Pourquoi n'avais-je pu m'habituer à la manière dont les Colombiens le préparent ? Je l'aimais fort et amer.

Cette qualité « suave » me dégoûtait quelque peu. Les œufs à la coque me parurent exquis. Araminta me prépara des toasts et de la confiture. Je n'en fis qu'une bouchée.

— Encore une tasse de café, Votre Grâce ?

— Non, merci.

Une cigarette m'aurait fait plaisir.

— Ma robe de chambre est sale. Ne pourrait-on m'en prêter une autre ?

— Je vais voir, señor.

Quand elle eut quitté la chambre, je me traînai jusqu'à la salle de bains. Avec un rasoir électrique, je parvins à me raser. Me laver réclama toute mon attention. Je me sentais mieux. Le handicap des appareils plâtrés, s'il me gênait, n'empêchait pas mon retour à la santé. Forces revenues, la crise de paludisme n'était qu'un mauvais souvenir.

Araminta avait étalé une robe de chambre en soie bleu marine sur le dos d'un fauteuil. Avant de se retirer, elle avait rangé dans l'armoire les deux complets que j'avais décrochés la veille. Non sans peine, j'enfilai la robe de chambre — celle de Santiago sans doute — quand j'entendis des cris de femme. Il y eut des bruits de bottes, des pas martiaux, des ordres donnés d'une voix perçante. Je pensai : « La police est revenue... »

En m'appuyant sur le dossier des fauteuils, à cloche-pied, je me dirigeai vers la galerie. À chaque instant, il me fallait m'arrêter, renouer la ceinture du vêtement trop lâche dont je n'avais enfilé qu'une manche. Je poussai les battants de la porte-fenêtre. À cette heure encore matinale la galerie était dans l'ombre. Il faisait bon. J'écoutai. D'en bas me parvenaient les échos d'un singulier remue-ménage. Ma chambre était la dernière. Je suivis le mur jusqu'à la balustrade. L'abri avait beau être précaire, ma présence pouvait passer inaperçue.

Pour la première fois, je voyais l'hacienda au grand jour. Telle que je l'avais imaginée, la maison était ancienne et pleine de charme. Les taches

sombres des portes-fenêtres, des galeries, des escaliers extérieurs en bois précieux, poli par les ans, se détachaient contre la blancheur des murs. Des vasques de porcelaine, pendues aux arcades du patio, s'échappaient les orchidées aux tons rares. Le patio évoquait certains cloîtres de Rome, celui des Quatre-Saints-Couronnés par exemple, où le désordre d'une végétation abondante est un effet voulu. La quinta de Simon Bolivar, à Bogota, ne semble-t-elle pas, elle aussi, étouffée par l'exubérance de ses arbres et de ses plantes ?

Le bruit qui s'élevait des communs m'empêchait d'entendre couler la fontaine. La paix avait fui la Linda Mora. Des marches conduisaient du patio — fermé sur un côté par un mur couvert de bougainvillées — vers le parc. Des arbres le limitaient : tulipiers du Japon piqués de coupes orange, flamboyants aux bouquets écarlates, éventail de l'arbre du voyageur. Une grande pelouse ornée d'une plate-bande de rosiers donnait à cet enclos tropical, construit en terrasse, un air de jardin anglais.

En me penchant au-dessus de la balustrade, j'aurais aperçu la montagne. Elle jetait son ombre sur la propriété et lui apportait sa fraîcheur.

Jurons et cris se rapprochaient. Un gendarme descendit les trois marches qui menaient au patio ; d'une poigne ferme, sans douceur, il entraînait une femme. Des rubans rouges nouaient ses longues nattes. Elle était pieds nus et ne résistait pas. Le gendarme dit :

— Je vous amène cette fille, mon lieutenant. Elle se cachait. Pedro l'a découverte dans un recoin de l'arrière-cuisine.

L'officier de gendarmerie s'était installé dans la vaste salle à manger de l'hacienda.

— Comment t'appelles-tu ?

— Carmela Lopez.

— Tu n'as pas l'air d'avoir froid aux yeux. Pourquoi te cachais-tu ?

— Je ne me cachais pas.

Elle poussa un cri, vite étouffé.

— Je n'aime pas qu'on me mente, dit le gendarme.

Elle cria de toute sa voix :

— Et moi, je n'aime pas les gendarmes ! Voilà pourquoi je me cachais.

Ce fut l'officier qui parla :

— Si tu n'avais rien à te reprocher, tu ne nous craindrais pas. Une jolie fille a tort d'avoir peur.

Elle resta silencieuse.

— Nous avons quelques questions à te poser. Tu as intérêt à nous répondre, ma belle. Si tu préférerais te taire, nous parviendrions à te faire parler.

— Et ce serait dommage, dit le gendarme. Toi et moi, nous sommes faits pour nous entendre. Nous pourrions avoir ensemble des entretiens plus tendres.

Il éclata d'un gros rire. Il rit seul. Ni l'officier ni Carmela ne firent écho à son hilarité.

— As-tu bientôt fini ? dit sèchement le lieutenant. Toi, écoute-moi, où est ton maître, le señor Santiago ?

— Comment le saurais-je ? Les patrons ne prennent pas pour confidente une humble servante comme moi.

— Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

— Vendredi soir.

— Es-tu certaine que ce n'est pas samedi ?

Elle répondit sans hésitation :

— Samedi, le Président est venu à Palmira. À cause de lui c'était jour de congé. Nous sommes allés à la ville en voiture. Nous sommes partis tôt et rentrés tard.

— Et tu n'as pas revu ton maître depuis ?

— Depuis vendredi, non.

— Savais-tu qu'il devait s'absenter ?

Elle répéta :

— Les maîtres ne me font pas leurs confidences.

Il y eut un silence. Le lieutenant Ramirez préparait d'autres questions :

— Et ce Français, qui est-il ?

— Je ne sais pas.

— Quand l'as-tu vu pour la première fois ?

— Dimanche matin. Ma mère lui avait préparé un bouillon. Elle m'a dit d'aller le porter dans sa chambre. Je ne lui ai jeté qu'un coup d'œil. Il semblait très malade.

— Étais-tu là quand le médecin est venu ?

— Je n'ai pas vu le médecin, si c'est cela que vous voulez dire.

Appuyé contre le mur, j'écoutais l'interrogatoire. L'intelligence de Carmela me donnait confiance. Les questions de la police ne m'avaient rien appris. Avait-on trouvé le cadavre et du même coup soupçonné Santiago ? La police, étonnée de sa disparition, le prenait-elle pour la victime ? Depuis midi la veille, je n'avais pas vu Mélusine.

— As-tu eu l'occasion de soigner le Français et de lui parler ?

— Non.

— C'est toi, pourtant, qui lui as monté le plateau du dîner. La cuisinière me l'a dit.

— Il ne connaît pas l'espagnol.

De nouveau il y eut un silence.

— Curieux, dit l'officier comme s'il se fût parlé à lui-même, un Français s'installe à l'hacienda au moment précis où le maître de maison disparaît. À peine arrivé, il est malade et blessé. On le trouve immobilisé par des gouttières de plâtre, mais personne n'a vu venir le médecin. Le médecin que l'on m'indique, le Dr Montalvo Torrès, a quitté Cali depuis deux jours, appelé pour une urgence. Il serait, paraît-il, à Barranquilla. Allez donc l'interroger ... !

D'un tout autre ton, il s'adressa à Carmela :

— De nombreux visiteurs viennent à la Linda Mora, j'imagine ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Ton maître a des amis, des relations ?

— La señora Maria del Socorro, sa mère, vient souvent le voir.

Le lieutenant Ramirez témoigna de quelque impatience.

— Je ne parle pas de sa mère. Mais des amis ? Des hommes ?

Carmela resta silencieuse.

— Réponds-moi. Allons, fais un effort ou je serai obligé de te rafraîchir la mémoire. Ton maître ne vit pas dans une complète retraite. Il reçoit de nombreux visiteurs. Il tient des réunions à la Linda Mora.

— Je ne sais pas.

— Dis plutôt que tu refuses de te souvenir.

— Comment puis-je me souvenir de ce que j'ignore ?

— Ah ! la niña a de l'esprit ! dit le gendarme. Laissez-moi m'expliquer avec elle, mon lieutenant. Je saurai bien, moi, en tirer quelque chose.

Un cri de douleur échappa à la jeune Indienne. Le gendarme rit et frappa de nouveau. Oublieux des appareils qui me paralysaient, je voulus me précipiter au secours de Carmela. Je n'eus que le temps de me retenir à la balustrade. Il me fallait mesurer mon impuissance et entendre la jeune servante dire au milieu de ses larmes : « Battez-moi, je ne sais rien. Vous ne pouvez pas me faire avouer ce que je ne sais pas... »

De l'endroit où je me trouvais, je remarquai que des forces de police gardaient les issues de la propriété. Le long des murs, on avait placé des factionnaires, la mitrailleuse à la main. Je quittai la galerie ; avant de m'allonger sur le lit, je sonnai plusieurs fois. La sonnerie allait peut-être intriguer le lieutenant Ramirez et détourner son attention de Carmela. J'attendis longtemps. Je sonnai encore. Enfin Araminta franchit le seuil de la chambre :

— Votre Grâce a sonné ?

Le brun visage gardait son impassibilité coutumière.

— Les gendarmes maltraitent ta fille. Ne peux-tu la protéger ?

Elle eut un geste résigné. Elle semblait dire : « J'en ai vu d'autres. Elle en verra bien d'autres. C'est notre sort à nous, les femmes, les pauvres. »

— Ils en ont fini avec elle.

Elle allait s'éloigner. Je la rappelai :

— Araminta !

— Señor ?

— Prie la señora Mélusine de bien vouloir venir jusqu'à moi.

J'attendis avec impatience le moment où elle s'avancerait droite et taciturne. Elle parlait, mais elle ne se confiait pas. Elle mentait pour cacher les crimes d'un autre ou l'action déshonorante quelle avait commise. L'amour d'elle, cependant, m'obligeait à l'absoudre. Quand elle était proche, l'air que je respirais avait un autre goût, la vie prenait une signification différente. Je me sentais devenir un être plus riche, un homme meilleur. Semblable à Mélusine de Lusignan, ne devenait-elle serpent qu'une nuit par semaine ? Les autres jours, les autres nuits, sans artifice ni ruse, par sa seule présence, elle répandait sur moi ses bienfaits.

Le désir que j'avais de la revoir avait l'acuité d'un élan et le déchirement de la vive douleur. Je m'aperçus que ma main gauche, de tous ses ongles, labourait le drap.

— Vous vouliez parler à ma belle-fille ?

Maria del Socorro Guzman de Heredia était entrée par la porte de la salle de bains. J'éprouvai devant elle la crainte et la haine qu'en rêve Mélusine m'avait inspirées. Comme une Judith, la tête d'Holopherne à la main, elle était puissante et redoutable.

— Mélusine est à Cali. Elle a été convoquée par le juge d'instruction.

La gorge nouée, je gardai le silence.

— Vous ne me demandez pas pourquoi ?

Elle s'avavançait vers moi. Son regard obsédé cherchait le mien. Soulevée par un affreux triomphe, elle m'ouvrit son cœur :

— On a trouvé le cadavre d'un homme dans la montagne, non loin d'ici. Il semble qu'il ait été assassiné. Cet homme — un ami de mon fils — était aussi le très grand, le très intime ami de Mélusine. Vous me comprenez, j'en suis sûre. La nouvelle de sa mort l'a bouleversée. Qu'en pensez-vous, monsieur Malgorn ?

Avec sincérité, je répondis :

— Rien.

VI

Elle était debout à mon chevet. Ma réponse l'avait surprise. Elle se pencha pour étudier de plus près mon visage. Ses insinuations auraient dû provoquer ma jalousie. Il n'en avait rien été. Maria del Socorro n'était pas femme à s'avouer vaincue. Elle allait tenter de reprendre l'avantage.

Je ne suis pas bon psychologue. Les femmes me déconcertent et l'intuition des êtres me fait défaut. Pourtant, quand je regardai le visage de mon interlocutrice, ce visage triangulaire, aux yeux fanatiques, à la narine hautaine, il me parut que je l'avais percée à jour. Et elle, mon Dieu, elle avait deviné que j'aimais Mélusine. Dans le combat qu'elle livrait contre sa belle-fille, elle voulait faire de moi un allié.

— Pourquoi a-t-elle éloigné mon fils, monsieur Malgorn ?

La voix rauque avait des intonations sifflantes. Son cou m'avait fait penser à celui d'une vipère. Ainsi, gonflé, la tête en arrière, elle semblait darder du venin.

— Personne dans cette maison n'est plus mal placé que moi pour vous donner une réponse, madame.

— Un meurtre ! Ce n'est pas à la légère qu'on porte une telle accusation. Le nom de Santiago a été mêlé à cette affaire ; il est tenu de venger son honneur. À l'insu de sa femme, il a quitté la Linda Mora pour préparer sa vengeance.

Je dis calmement :

— Je ne vous comprends pas.

Elle manifesta de l'impatience.

— Qu'y a-t-il de si mystérieux ? Si votre épouse était accusée d'avoir tué un homme, un ami de son mari, un familier de la maison, les motifs de cet assassinat ne vous sembleraient-ils pas évidents ? Ne cherchiez-vous pas à venger votre honneur ?

— Je chercherais d'abord à aider ma femme.

Elle domina un sursaut d'indignation et me sourit d'un air empressé. Peu de gens, j'imagine, osaient lui tenir tête. Mon attitude ne lui déplut pas.

L'éclat qui s'alluma dans ses yeux, presque gai, changeait sa physionomie. Elle n'avait plus rien de terrible et d'exalté. Et je devinai qu'elle avait raté sa vie. Privée d'amour et de tendresse, loin de s'épanouir, elle s'était durcie comme un fruit laissé sur la branche. On ne lui avait pas permis de se donner. Personne n'avait réclamé l'offrande de son cœur. À présent, la pulpe exquise se cachait sous une écorce hostile. Parce qu'elle avait conscience d'avoir manqué son destin de femme, elle se réfugiait dans une solitude amère. Elle avait continué la race dont elle était issue. À cela se bornait son rôle. Il appartenait à Santiago de vivre à sa place. À travers lui, elle pouvait connaître la gloire et les succès. Pourtant, pleine d'envie pour celles qui sont aimées, elle éprouvait à leur égard une rancœur jalouse.

Un instant, nos regards s'affrontèrent.

— Vous me comprenez fort bien, dit-elle.

Elle s'éloigna de mon chevet. À l'écoute, j'essayais de deviner si les gendarmes avaient quitté les lieux.

— Quel mauvais goût avait Cecilia Beatriz, la pauvre ! Cette chambre est hideuse, ne trouvez-vous pas ?

Elle n'attendait pas de réponse. Elle s'était arrêtée devant le portrait de la morte. Regard levé, elle se livra à un examen attentif du visage qui aurait dû être jeune, espiègle et qu'une expression hagarde vieillissait.

— Que pensez-vous d'elle, monsieur, vous si bon psychologue ?

Elle raillait. Dans ses vêtements noirs qui découvraient des bras maigres et blancs, elle évoquait un oiseau de mauvais augure.

— Je n'ai pas connu le modèle. Il m'est impossible de savoir si ce portrait est ou non ressemblant.

— Il l'est, n'en doutez pas.

Je ne pus que répéter :

— Les peintres se plaignent de ne pouvoir saisir la ressemblance de leurs modèles féminins.

— Mais encore ? Devant ce visage, devant n'importe quel visage, on éprouve un sentiment de répulsion ou d'attrait...

Une dérobade ne me vaudrait pas la paix.

— Vous y tenez ? Soit. Regarder ce portrait me remplit de malaise. J'allais dire plus : de culpabilité.

— De culpabilité ! N'est-ce pas un grand mot ?

— Vous ne voyez donc pas que cette malheureuse a peur ? C'est la peur qui crie dans ses yeux.

Il y eut un silence. Maria del Socorro s'était détournée. Sa main s'était appuyée contre le dossier d'un fauteuil. J'y voyais luire l'admirable émeraude quelle portait à l'annulaire. Il me revint à la mémoire qu'au Moyen Age l'émeraude passait pour être l'attribut de Satan. C'était faire à celle qui la portait beaucoup d'honneur.

— Vous devez vous tromper, dit-elle.

Sa voix, pour une fois, manquait d'assurance.

— Me tromper ? Regardez-la. Elle est terrifiée. Elle appelle à l'aide. Elle sentait venir cette mort dont personne ne l'a protégée. Elle n'était pas faite pour la solitude.

Maria del Socorro m'interrompit sèchement :

— Elle n'était pas faite pour mon fils. Ses parents étaient de petites gens. Observez le décor de cette chambre. Tout ici vous le dit assez. J'avais averti Santiago que ce mariage était une erreur. Il s'était toqué d'une petite fille espiègle. Elle ne manquait pas de charme ; très gaie, elle avait les grâces d'un chat et le caractère d'une enfant gâtée. Ce n'était pas une femme, ce n'était pas un être de qualité. Elle l'a prouvé. À la première tentation, elle a succombé.

Elle laissa la phrase en suspens dans l'attente d'une question que je ne souhaitais pas lui poser.

— Je me souviens du désespoir de Santiago.

Je refusai de l'écouter davantage. Si je montrais de la curiosité, aussitôt elle marquerait un point. À ses yeux je cesserais d'être témoin pour devenir complice.

Elle revint vers moi. Au milieu des soieries aux couleurs trop tendres, dans la pièce que le soleil rayait de clarté, sa robe et ses cheveux faisaient tache. Ses lèvres minces dessinaient un sourire sans bonté.

— Mélusine ne vous a-t-elle pas parlé de la première épouse de son mari ?

— Le mariage de Mélusine a mis fin à nos relations d'amitié et à notre correspondance. Avant de partir pour la Colombie, j'ai eu quelque peine à me procurer son adresse. Depuis mon arrivée à la Linda Mora, nos entretiens ont été brefs. Nous n'avons pas échangé de confidences.

— Dommage. Celles-là seraient instructives. Ma belle-fille pourrait vous éclairer. La façon dont Cecilia Beatriz mourut vous intéresserait tout particulièrement.

Elle fit demi-tour et se dirigea vers la porte. Je cherchai à la retenir.

— Votre remarque me surprend, madame. Mélusine m’a fortement conseillé de m’adresser à vous. Hier matin encore elle me disait : « Pour obtenir quelques éclaircissements sur la mort de Cecilia Beatriz, adressez-vous à ma belle-mère. »

C’était à mon tour de sourire. Je ne pus assurer mon avantage. Araminta ouvrit les battants de la porte-fenêtre. En voyant sa maîtresse, elle voulut se retirer.

— Tu me cherchais ?

— Non, señora. Je venais faire la chambre.

Elle battait en retraite.

— Reste donc. Il est 11 heures et demie. Grand temps, en vérité, de nettoyer ici.

Araminta dit avec humilité :

— Les gendarmes nous ont retenus. Partout ils ont mis du désordre. Il fallait bien répondre à leurs questions. Nous nous sommes mis en retard.

— C’est bon, Araminta. Cesse de discuter.

Maria del Socorro me salua d’un signe de tête condescendant et sortit sur la galerie. Je poussai un soupir soulagé. Peut-être avais-je gagné les bonnes grâces d’une redoutable adversaire, mais je ne regrettais pas son absence.

— Veux-tu que je me lève ?

— S’il vous plaît, Votre Grâce.

La servante s’approcha pour m’aider. Je préférais me débrouiller seul. Enfin, je m’installai dans un fauteuil. Pour la première fois depuis la crise de paludisme, j’avais envie de fumer. Sur un rai de soleil dansaient des moustiques et des insectes. La chaleur était supportable. Il devait faire bon à l’ombre des arcades, au bord du patio où coulait la fontaine.

— Les gendarmes sont-ils partis, Araminta ?

— Oui, señor.

Avec vigueur, cette femme petite et malingre retourna le matelas, jeta le drap et le tira soigneusement. Elle était peu encline au bavardage. Je ne devais espérer d’elle ni éclaircissement ni révélation.

— La señora Mélusine est-elle revenue de Cali ?

Elle bordait le drap du dessus. Je n'avais pas droit à un seul de ses regards.

— La voiture vient d'entrer au garage. J'ai prévenu Carmela. La señora saura que vous l'avez demandée.

Le silence retomba. Depuis vingt-quatre heures l'absence de Mélusine se prolongeait. Je rêvais de la revoir. Comment compenser le bonheur de la retrouver et le déchirement de me séparer d'elle ?

— Le lit est fait. Voulez-vous vous recoucher, Votre Grâce ?

— Pas encore.

Araminta prit les balais, les brosses et le détersif qu'elle avait laissés contre le mur de la galerie et, pieds nus, sans bruit, entra dans la salle de bains. Je l'entendis frotter la baignoire dont je n'avais pu me servir, le lavabo, le carrelage. Elle fit marcher la chasse d'eau. C'était une ménagère plus consciencieuse et efficace que prompte. Impatient de revoir Mélusine et las de guetter sa venue du fauteuil où les appareils plâtrés me condamnaient à l'attendre, je me levai et sautillai d'appui en appui jusqu'à la porte-fenêtre. Le calme revenu, le murmure de l'eau reprenait son importance. Le soleil était chaud mais ne brûlait pas. Le mur ménageait une ombre bienfaisante. Le jardin, les arbres aux fleurs éclatantes, la montagne proche, la terre tout entière, dégageaient cette riche odeur tropicale qui a la fadeur de la décomposition. Je me trouvais ici à quatre degrés au nord de l'équateur — à quatre cents kilomètres seulement — mais l'altitude de mille mètres tempérait les ardeurs du climat. Les oiseaux ne chantaient pas. Des mouches volaient dans un bourdonnement continu. Sur le montant de la galerie couraient deux gros cafards volants.

Mélusine tardait à me rejoindre. Silencieuse, pieds nus, Araminta s'approcha :

— La chambre est faite, Votre Grâce.

Las, tout à coup, je souhaitai m'étendre à l'ombre.

— C'est bien, je rentre. Aide-moi, Araminta.

J'appuyai la main gauche contre son épaule.

— Voulez-vous vous coucher, señor ?

La suggestion me parut sage. Je regagnai le lit. L'Indienne disposa des coussins derrière mon dos et rabattit le drap.

— Puis-je vous laisser ?

— Un moment encore. Dans la poche du veston gris tu trouveras un paquet de cigarettes et un briquet.

Elle me les apporta. Pressée de me quitter, elle demanda avec espérance :

— Est-ce tout, Votre Grâce ?

— Merci, Araminta. J'ai ce qu'il me faut.

J'allumai une cigarette ; je n'avais pas fumé depuis le samedi précédent, trois jours auparavant. La première bouffée me parut délicieuse.

Mélusine entra et s'approcha du lit. Elle avait occupé ma pensée. Mon imagination et mon désir l'avaient attendue. Tout en elle m'étonna. Le tailleur blanc à manches courtes soulignait le côté lumineux de sa personne. Elle ne cherchait pas à séduire.

— Vous m'avez demandée, Gauthier ?

Sa voix était calme comme à l'accoutumée. En me parlant debout auprès du lit, elle ôta ses gants de piqué blanc. La simplicité de ses gestes était la grâce même.

— Oui.

De la main gauche je secouai les cendres de la gitane au bord du cendrier. J'avais quelque peine à l'atteindre. Mélusine me le tendit et le posa sur le lit à portée de mes doigts.

— On m'a dit que vous aviez été convoquée chez le juge d'instruction à Cali.

— J'en reviens.

— Je ne suis pas tranquilisé pour autant.

Elle ne répondit pas. Je la regardai. De fines gouttelettes de transpiration soulignaient sa lèvre supérieure. À la racine, ses cheveux blonds étaient humides de sueur. Je compris qu'elle venait de surmonter une épreuve, les affres de l'interrogatoire ou simplement, peut-être, la chaleur de la route.

— J'ai beaucoup d'explications à vous demander.

Elle se tenait devant moi comme une coupable. Son apparence énigmatique cachait la même angoisse et la même solitude qui défiguraient le jeune visage de Cecilia Beatriz.

— Un instant, Gauthier...

Elle quitta la chambre. J'écrasai le bout de ma cigarette. Tendue, guettant le bruit de ses pas, chaque instant que je passais loin d'elle était vécu en vain.

Avec l'aisance silencieuse et rapide qui caractérisait sa démarche, elle rentra dans la chambre, avança une chaise et s'assit à mon chevet. Araminta l'avait suivie.

— Pose le plateau ici, veux-tu ?

L'Indienne apportait une bouteille de whisky, de l'eau minérale et deux verres.

— Vous fumiez. La fièvre est tombée. Un peu d'alcool vous réconfortera.

Elle emplit deux verres.

— Du champagne me plairait davantage. Comme le vin, il résiste mal au climat.

Quand elle me tendit le verre, sa main frôla la mienne. Nos regards se rencontrèrent. Ses yeux couleur de cendre devinrent vagues et troubles. Elle murmura si bas que je doutai de l'avoir entendue : « Gauthier ». Mon nom sur ses lèvres était une plainte et un appel.

— À vous, Mélusine !

Sans parler, incapable peut-être de dominer son trouble, distraitement, elle s'assit. Paupières baissées, elle oubliait de boire.

— Mélusine...

Du lit où j'étais cloué, je l'appelais, je l'invitais à partager ma vie. Le sortilège qui me liait à elle ne pouvait être exorcisé par la discipline du travail ou les distractions de l'aventure. La tentation dépassait mes forces. L'honneur, la morale, la religion ne me retenaient pas de désirer plus que la vie cette femme, l'épouse d'un autre.

Une toux discrète interrompit mes aveux. Araminta s'était assise, son éternelle broderie entre les doigts. Elle ne nous regardait pas. Tournée vers le portrait de Cecilia Beatriz, engagée dans un colloque silencieux qui nous excluait, elle s'adressait à la morte.

Le whisky me parut bon. J'en bus une large rasade et posai le verre sur la table de chevet. Très droite, perdue dans une rêverie triste, Mélusine n'avait pas bu. M'avait-elle écouté ? Si ses paupières à moitié closes cachaient l'expression de ses yeux, elle trahissait sa solitude par un maintien taciturne et distant. Elle aimait déjà le silence à l'âge où les adolescentes bavardent à cœur joie.

— Vous semblez me craindre, Mélusine.

Elle échappa à sa distraction.

— Vous craindre ?

— Vous refusez le tête-à-tête. M'offrir un whisky a servi de prétexte pour appeler Araminta. Avez-vous besoin d'une sauvegarde ?

Elle ne protesta pas.

À la recherche d'une attitude, elle but une gorgée de whisky.

— Ces appareils plâtrés me condamnent à l'immobilité. Que pouvez-vous redouter de moi ?

Mélusine agita les glaçons dans le verre. Son regard me fuyait.

— De vous, rien. D'eux, tout.

— Qui, eux ?

— Ma belle-mère qui me hait et veut me perdre. Santiago, mon mari.

— Je ne vous comprends pas. Que craignez-vous de votre mari ?

Son rire voulait ôter aux mots leur grandiloquence :

— Le déshonneur et la mort.

Le portrait de Cecilia Beatriz attira mon regard. Santiago de Heredia y Guzman avait-il joué les Barbe-Bleue ? Pour reconnaître l'identité d'un cadavre à moitié dévoré par les vautours, nous n'avions que la parole de Mélusine. Abattre un homme qui la menaçait, puis, en invoquant son absence, parler de lui comme d'un vivant et feindre de le craindre encore, lui aurait assuré un bon alibi.

Elle me regardait d'un air indulgent et tendre :

— Désirez-vous des explications, Gauthier ?

— Vous ne m'en donnerez jamais assez.

— La Colombie n'a plus de secrets pour vous, j'imagine.

Je cherchai à reprendre mon verre. Elle me le tendit.

— Connaît-on un pays pour l'avoir exploré dans un seul dessein : la découverte de nouveaux champs pétrolifères et la meilleure exploitation des puits déjà forés ?

— Cette activité vous aura donné très peu de contacts avec la société colombienne, celle des villes et celle de la campagne.

— Très peu. J'ai aimé la Colombie. La beauté des paysages à chaque instant m'a ravi. Aucun pays du monde n'offre pareille variété de végétation, de climats, de cieux, de décors. Les différents types ethniques, blancs, indiens, noirs ou métis des trois races m'ont intéressé. C'est un peuple dur. La Colombie est une terre âpre.

Elle interrompit mon exposé.

— Un pays viril fait pour les hommes et pour les hommes seulement. Les femmes n’y sont pas à leur place.

Assise à mon chevet, elle leva vers moi un sourire désarmant :

— J’ai honte de vous priver d’une cigarette, Gauthier. Une gitane me ferait tellement plaisir...

Je m’excusai de ne pas lui en avoir offert une. Un instant elle m’avait paru faible, tentée, et plus attachante pour cela. Elle aspira une bouffée de fumée. Elle paraissait savourer non pas le goût du tabac, mais les souvenirs évoqués par son odeur. Bras croisés, cigarette entre les doigts, elle dit :

— Laissez-moi vous raconter une histoire. Une religieuse française d’un ordre missionnaire s’était intéressée au sort d’une métisse. Épouse d’un vaurien plusieurs fois emprisonné pour vol et ivrognerie, la malheureuse avait six enfants. Le père ne subvenait pas aux dépenses du ménage. Absent la plupart du temps, il lui arrivait de rentrer le soir, de battre sa femme et de repartir quelques heures plus tard après avoir fait main basse sur le pauvre linge et les provisions.

« Désespérée, l’épouse allait se plaindre à la religieuse et réclamait aide et subside.

« — Cette situation ne peut pas durer, dit la sœur. Tu es adroite et laborieuse. Quelques dames charitables te prêteront une machine à coudre et te confieront du travail. Si ton mari revient, ne lui ouvre pas la porte.

« La métisse reprit courage. Elle cousait bien et ne rechignait pas au travail. Elle se sentait capable de remettre de l’ordre dans sa maison et de nourrir ses petits.

« Un matin, la religieuse reçut sa visite. Avant même que la femme n’eût ouvert la bouche, elle avait compris le drame :

« — Il est revenu, n’est-ce pas ?

« — Oui. Il m’a battue. Il a emporté la machine à coudre. Il va la vendre pour boire.

« Révoltée par sa docilité, la religieuse, qui était habituée à une obéissance librement consentie, voulut prendre la défense de sa protégée :

« — Tu vas m’accompagner au commissariat de police. Cette machine à coudre ne t’appartient pas. Nous ferons enfermer ton chenapan de mari.

« La nuit suivante, l’homme rentra chez lui. Il paraissait calme et son épouse, le croyant amendé, lui ouvrit la porte.

« — Fais lever les gosses.

« Quand, tremblants de peur, ils furent debout tous les six l'un à côté de l'autre, le père dit :

« — Votre mère m'a dénoncé à la police. Elle s'est plainte de moi, son mari. Voilà ce qu'elle mérite...

« Et d'un coup de machette, il égorgea la malheureuse sous les yeux de ses enfants... »

Le visage de Mélusine était tourné vers la droite. La blondeur des cheveux roulés en une torsade haute auréolait la ligne nette de son profil. Une froideur naturelle semblait lui mettre un masque. Vive, animée, sa séduction en eût été accrue. J'aimais son apparence impénétrable, ce côté intact et blanc qui défiait la curiosité.

— Pourquoi me racontez-vous cette histoire ?

— La plupart des Colombiens qui l'entendent approuvent l'attitude du mari.

En quête d'un jugement, elle me jeta un coup d'œil furtif.

— Vous ne me parlez pas clairement, Mélusine. Que voulez-vous me laisser entendre ?

Alors, sans élever la voix, elle s'en prit à moi et, à travers moi, à tous les hommes.

— Est-ce donc là votre sens de la justice ? Tolérez-vous que l'on innocente les coupables pour accabler les victimes ? Ici, les hommes ont tous les droits. Les femmes, parce qu'elles sont femmes, aucun.

— L'histoire que vous m'avez racontée, pour révoltante qu'elle soit, s'est passée chez des Indiens. Ses tristes héros sont des humbles qui n'ont pas eu le temps d'apprendre le respect des faibles. Éditées à une époque violente de l'histoire européenne, les lois de la chevalerie régissaient une élite...

Elle me coupa la parole :

— Les Colombiennes de la bonne société sont-elles mieux partagées ?

À son insu, eût-on dit, elle appelait la morte du portrait à témoin. La discrétion de son geste en soulignait l'éloquence :

— Parents, prêtres et éducateurs les ont élevées à devenir de fidèles épouses, des catholiques dévotes et des mères de famille nombreuse. Ils mettent tout en œuvre pour garder leur personnalité en sommeil. Les livres sont dangereux, les études qui rendent la femme indépendante doivent être

prohibées. Il faut encourager chez les jeunes filles une qualité prédominante : la docilité. Les jalouses et les vindicatives ont peu de chances d'imposer leur point de vue. L'homme commande, dirige et fait les lois. Si depuis 1954 les Colombiennes sont électrices et éligibles, comme on le leur a enseigné, elles respectent les prérogatives de leur maître et seigneur.

« J'ai connu à Cali une épouse parfaite que ma belle-mère me donna en exemple. On lui avait téléphoné au milieu de la nuit d'une certaine maison de réputation douteuse. En trop charmante compagnie, après de copieuses libations, son mari s'était trouvé mal. La dame aussitôt dépêcha le meilleur médecin de la ville, envoya voiture et chauffeur pour quérir l'infidèle et le ramener au foyer où le plus tendre accueil et des soins dévoués eurent vite raison de ses malaises. »

Au fond de la forêt vierge, à travers les llanos ou sur les hauts plateaux glacés, je n'avais pas été témoin de ces mœurs. Les plus pauvres de mes ouvriers n'avaient pas d'épouse ; au contraire, mettant à profit l'étendue du pays par endroits presque désert et toujours séparé par les barrières des cordillères, d'autres s'adonnaient avec entrain à la bigamie. La Colombie est vaste et l'état civil presque inexistant. Le travail de prospection auquel je me livrais me tenait à l'écart des villes et des haciendas. J'ignorais également la manière de vivre des citadins et celle des riches propriétaires.

— Jusqu'à présent, cette conversation ne m'a pas permis de comprendre vos problèmes. Que reprochez-vous à votre mari ? Vous est-il infidèle ? Est-ce cela que vous vouliez me laisser entendre ?

Son regard gris qu'éclairait une vie intérieure intense observait la vie et les êtres sans en être marqué. Le manque de prétention de ceux qui se connaissent et qui ne trouvent dans cette connaissance aucun motif d'orgueil expliquait sa simplicité.

— Le voudrais-je que je ne pourrais me libérer de Santiago, un être droit et fidèle. En Colombie, où la loi n'admet pas le divorce, les hommes ont volontiers deux ou trois ménages. Le code reconnaît les mêmes avantages aux enfants adultérins qu'aux enfants légitimes. Les femmes ne reprochent pas à leur époux une infidélité qui ne les humilie ni ne les fait souffrir.

Pourtant, à ma question : « Que craignez-vous de votre mari ? » elle avait répondu : « La mort et le déshonneur. » À chaque instant d'un

colloque que la silencieuse présence d'Araminta ne troublait pas, Mélusine me semblait plus inaccessible. Elle ne cherchait pas de faux-fuyant. Sa réserve avait une sorte de majesté. Au travers de mœurs étrangères, elle m'expliquait son propre cas. Je souffrais de ne pas la comprendre.

Elle se leva. Du revers de la main, elle balaya les cendres qui s'étaient étalées sur sa jupe. Tout en moi criait : « Pas encore ! Ne partez pas encore, Mélusine. Vous ne m'avez pas dit ce qu'il m'importe de savoir. Vous ne m'avez rien dit de vous. Nous n'avons pas parlé d'Hernan, nous n'avons pas parlé du juge. »

Au hasard, la pensée ailleurs, elle fit deux pas à travers la chambre.

J'avais un moyen de la retenir.

— Mélusine...

— Oui ?

Elle refusait de m'écouter.

— Votre belle-mère m'a parlé de Cecilia Beatriz. Elle m'a conseillé de vous demander le récit de sa mort.

Un tressaillement lui échappa. Elle revint vers moi. Sa bouche tremblait. Je compris mal l'expression de son regard.

— Santiago l'a tuée. Pourquoi m'interroger, moi qui ne l'ai pas connue ?

VII

Au bout d'un long silence, je parvins à dire :

— Cette révélation explique vos tourments et votre crainte.

Premier confident que le hasard lui eût donné depuis son mariage, je ne m'attendais pas à des épanchements faciles. À force de se taire, elle avait perdu le désir de se livrer.

— D'une certaine façon, oui.

— On n'assassine pas sa femme de gaieté de cœur. La police réclame des comptes. Cecilia Beatriz a été victime d'un accident ou Santiago a négligé de lui porter assistance quand elle était en danger. C'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

Mélusine s'approcha de la table de nuit et se versa du whisky qu'elle but d'un trait. Quand elle me fit face, son visage était blême ; le regard contenait un méprisant défi.

— Santiago a tué Cecilia Beatriz au grand jour, devant de nombreux témoins. Désirez-vous quelques détails ? Ils vous paraîtront savoureux.

Elle dominait ses gestes de révolte et de colère. J'attribuai son tremblement à la peur. Ses cheveux, mouillés à la racine, semblaient brunis.

— Je n'en saurai jamais trop sur vous et sur l'existence singulière que mènent les habitants de la Linda Mora.

— Ici les témoins auraient manqué. L'assassinat de Cecilia Beatriz a eu lieu au grand jour, vous dis-je.

D'un même mouvement, nous levâmes les yeux vers le portrait de la victime. Par inclination naturelle, Mélusine prenait la défense du faible et s'attaquait à l'agresseur. Elle n'aurait pu vouer à une morte une jalousie sans objet. Je comprenais mal, cependant, les sentiments qui l'agitaient.

— Ma belle-mère, dites-vous, vous a fait ses confidences. Lesquelles ?

— Cecilia Beatriz était jeune et de petite naissance. Elle s'était opposée au mariage de son fils.

— L'essentiel, en somme. À ses yeux, un résumé précis. Il y manque un détail : la grande fortune de sa première belle-fille. Fils d'un émigré espagnol et d'une Italienne, le père trouva des émeraudes dans un champ, au flanc d'une montagne. Ce pauvre terrain lui appartenait. La richesse de la mine découverte par hasard égalait celle de Muzo, perdue au pied de la cordillère orientale. Pour ne pas diminuer la valeur des pierres — les émeraudes colombiennes sont uniques au monde — la banque de la République qui administre les mines en a presque cessé l'exploitation. Elle paya un prix fabuleux la découverte de Carlos Morales. Exproprié, le père de Cecilia Beatriz était devenu milliardaire.

Rien, pensai-je, ne m'avait semblé plus décevant que la mine de Muzo. À haute altitude, dans un paysage désolé du département de Boyaca, creusée au flanc de la montagne, elle n'est pas verte mais gris sombre. Extraire les pierres précieuses de ces parois obscures est une œuvre de patience. Il est difficile d'acheter une émeraude à Bogota. À qualité égale, elle coûte aussi cher qu'à Paris, sinon davantage. Les Colombiennes de vieille souche — la haute société de Bogota est avec celle de Lima la plus cultivée, la plus raffinée d'Amérique du Sud — possèdent des collections inestimables et d'admirables parures d'émeraude.

— L'opulence de ces nouveaux riches excita la jalousie de ma belle-mère, très fière de l'ancienne fortune des Guzman. D'un naturel désintéressé, Santiago s'éprit de la jeune Cecilia Beatriz qui venait d'atteindre ses dix-sept ans. Elle était vive, gaie, impertinente. Les plus beaux partis de la Colombie l'avaient demandée en mariage. Depuis ses quinze ans, courtisée, fêtée, la vie lui avait été douce. Elle tomba amoureuse de Santiago. Fiers de cette alliance, ses parents l'y encouragèrent.

La tranquille voix de Mélusine coulait sur les mots. Elle avait comme l'eau une qualité évasive. La séduction de ses accents ne touchait-elle que moi ? Par moments, je me croyais seul à voir combien elle était belle.

— Ils s'épousèrent. Les fées auraient dû bénir le mariage de deux êtres beaux, charmants et riches. L'élite aristocratique de ce pays — et il importe peu que titres et distinctions aient été abolis, rien d'autre ne compte en Colombie —, cette élite, vous le savez, possède depuis des générations de riches haciendas...

Je l'interrompis :

— Mon séjour dans le désert de la forêt équatoriale ou au cœur des llanos ne m’a pas permis de la rencontrer. J’ai vécu chez les Indiens Chocos qui ignoraient jusqu’à l’existence d’une nationalité et d’un gouvernement colombiens. À la recherche de pétrole dans la région de Catatumbo, j’ai évité de justesse les flèches empoisonnées des Motilones. Ce n’est pas dans le Kankura, la maison commune où les Arhuacos m’offraient l’hospitalité, que je risquais de rencontrer vos aristocratiques amis. La Linda Mora est, en fait, la première hacienda où l’on m’ait reçu.

— La Linda Mora ne peut vous donner qu’une idée médiocre de leur étendue et de leur agrément. Jeunes filles et jeunes gens habitués à passer sur leurs terres plusieurs mois heureux chaque année préfèrent l’hacienda à la capitale. Pour les parents de Cecilia Beatriz, la campagne n’évoquait que la misère ; le sort pénible des paysans leur était un affront. L’un et l’autre avaient fui une Europe qui ne pouvait plus les nourrir pour connaître en Amérique du Sud les problèmes des immigrants. Parce qu’ils souhaitaient renier leurs humbles origines, ils s’étaient établis en ville. Ils firent donner à leur fille une éducation citadine. La monotonie des journées passées à l’hacienda, coupées de rares visites et de quelques réunions sportives, parut sans charme à la jeune épousée.

« À la Linda Mora, elle s’ennuya. Les fréquents séjours de sa belle-mère, peu résignée à l’exil de Cali, ne firent qu’envenimer les choses.

« — Lisez, ma chère, disait-elle. Le temps vous pèsera moins.

« — Je n’aime pas lire.

« — La bibliothèque est bien fournie. Elle offre à votre curiosité un grand nombre d’ouvrages.

« Et Cecilia Beatriz, les larmes aux yeux, disait avec rage :

« — Je n’ai que dix-huit ans. La piètre consolation à dix-huit ans d’étudier la vie des autres pour oublier la sienne !

« Elle eut un fils. À peine relevée de ses couches, elle fut de nouveau enceinte. Entre Santiago et elle, les liens de l’amour se relâchaient. Puisqu’elle s’ennuyait, pensait-il, c’est qu’elle n’aimait pas. Après la seconde naissance — et bien que d’avoir attaché le nom de Guzman à deux descendants aurait dû lui mériter égards et faveurs — une dépression nerveuse accabla la jeune femme.

« — Vous savez conduire, dit sa belle-mère. Achetez-vous une voiture. Il vous sera plus facile de vous rendre à Palmira ou à Cali, de circuler dans

les environs ou de faire visite à nos amis. Cette distraction vous est nécessaire.

« D'abord, Cecilia Beatriz résista à la suggestion ; pressée par sa belle-mère, elle y consentit. Sa Dodge de couleur bleue sillonna les routes et les chemins de la vallée. Peu sportive, elle était bonne nageuse. Santiago appartenait au club sportif de Palmira. La piscine du club est ombragée et agréable. Cecilia Beatriz y passa le plus clair de son temps. Elle partait tôt le matin et revenait à la nuit tombante. À Palmira, elle s'était liée avec un stagiaire de l'école d'agronomie. Bientôt, leurs rencontres défrayèrent la chronique. Une femme mariée ne s'affiche pas avec un célibataire : le même âge, une pure amitié ne sont pas des excuses suffisantes aux yeux des gens d'ici. Aucune preuve ne permet de croire à la culpabilité de Cecilia Beatriz. La rumeur publique, qui l'accusait d'infidélité, atteignit enfin ce mari crédule. J'ignore quelle fut l'attitude de Santiago. Essayait-il de ramener au bercail la brebis égarée ?

« Sous prétexte de surveiller les soins que l'on donnait à ses deux petits-fils, sa mère s'était installée à la Linda Mora. Je tiens de sa propre bouche quelle conseilla à Santiago de faire suivre son épouse. Ses soupçons auraient reçu ainsi confirmation. »

L'histoire banale et triste que racontait Mélusine, était-ce vraiment celle de la morte ? La peur n'aurait pas défiguré le visage d'une mondaine désinvolte, enfoncée dans le péché. L'expression aux abois était celle d'un animal traqué. Je l'avais vue dans les tendres yeux d'un chevreuil que menaçaient les chiens et qui sentait la proximité de la mort, je l'avais aperçue dans le regard du lièvre quand les ruses et la rapidité de sa course ne pouvaient plus le sauver. Depuis, je n'avais pas chassé. La terreur de la proie, l'expression du vaincu étaient toujours les mêmes. Maria del Socorro aurait dit que je confondais victime et coupable, qu'une mauvaise conscience transpirait aussi sur les traits du pécheur.

— Et alors qu'arriva-t-il ?

— Un soir à dîner, Santiago lui dit :

« — Tu vas à Palmira demain ?

« Il ne lui posait jamais ce genre de questions.

« — Bien sûr. J'y vais chaque jour.

« — Iras-tu au club sportif ?

« — Me baigner, oui. Comme d'habitude.

« — Attends-moi. J'ai à faire à Palmira. Je te retrouverai au club à midi.

« Surprise de cette offre inhabituelle, Cecilia Beatriz y consentit volontiers. Le lendemain, un peu avant midi, elle attendit son mari. Installée au bord de la piscine, sous un parasol, elle avait enfilé un peignoir court en tissu éponge sur son maillot de bain et chaussé de sandales ses pieds nus. L'étudiant ne l'avait pas rejointe. Elle connaissait la plupart des habitués du club. Avant de plonger, tous venaient la saluer. On lui disait : « Pourquoi rester là, Cecilia Beatriz ? Qu'attends-tu ? » D'autres l'appelaient, en remontant à la surface : « L'eau est délicieuse ; ton mari te rejoindra aussi bien dans la piscine. » La jeune femme ne répondait pas. D'un air boudeur, elle agitant ses lunettes noires et tournait la tête pour guetter l'arrivée de Santiago.

« Elle l'aperçut enfin et se leva pour lui signaler sa présence. Il s'approcha de la place où elle se tenait.

« — Qu'as-tu ? dit-elle. Tu es pâle. Que viens-tu m'annoncer ? Tu me regardes d'étrange façon.

« — Assieds-toi, Cecilia Beatriz.

« Dans les lettres quelle écrivait à ses parents, elle se plaignait souvent de l'attitude bizarre de son mari. Il avait changé. Il la regardait heure après heure sans ouvrir la bouche. Quand elle levait les yeux, il se détournait et quittait la pièce comme s'il eût médité un crime.

« — Veux-tu un tinto ?

« Elle accepta la tasse de café.

« — Un instant. Je vais le commander. Je reviens tout de suite.

« Il fit trois pas à l'écart, sortit un revolver de la poche de son veston et abattit sa femme.

« Personne ne mit en doute la culpabilité de la malheureuse. On l'avait vue presque chaque jour en compagnie du stagiaire de l'école d'agronomie. Les membres du club offrirent leur témoignage. Santiago ne fut pas inquiété. »

Je me révoltai :

— Pas inquiété ? Alors qu'il ne pouvait être question de légitime défense ? Sa victime en maillot de bain, sans armes, était exposée à ses coups...

— Le code colombien prévoit « la légitime défense de l'honneur ». Le Colombien, descendant d'Indien et d'Andalou — donc d'Arabe — ne

supporte pas d'être ridiculisé. Le personnage du mari trompé est ridicule. La mort de la coupable est le seul moyen, en lavant l'insulte, de retrouver une dignité perdue.

Ces mœurs me surprenaient. Chez les Tunebos, les plus primitifs peut-être des Indiens de la Colombie, les mariages étaient à l'essai ; de même chez les Paese très évolués et déjà convertis au catholicisme. Dans les Vaupes, pour célébrer la fête de la puberté des filles, les Bares et les Banibas supportent de grandes souffrances. Ils méritent ainsi l'attention des nouvelles initiées, libres de se donner à l'élue de leur cœur. Je n'avais fait que traverser les villes. Mon ignorance du pays et de ses coutumes était celle d'un Français fraîchement débarqué de Paris.

L'impression pénible que m'avait faite le récit de Mélusine ne se dissipait pas. Je m'élevais contre l'imbécillité du destin qui avait frappé Cecilia Beatriz. Sa vie gâchée, inutile — celle des vierges du soleil, des fiancées de Finca — criait vengeance.

Sans avoir vécu, sans avoir aimé, sans avoir transgressé la loi, cette victime avait été immolée à un dieu sans visage. Les hommes d'ici l'appelaient l'Honneur. Pour moi je le traitais de noms moins nobles.

— Quel âge avait-elle au moment de sa mort ?

— Vingt ans.

Araminta cessa de tirer l'aiguille. Son regard désolé d'Indienne s'attacha au portrait.

— Pauvre Cecilia Beatriz...

— Oui, dit Mélusine, pauvre Cecilia Beatriz, en vérité.

— Quand Santiago de Heredia vous a demandée en mariage, vous a-t-il confessé qu'il était veuf ?

— Sans doute.

Le détachement, le recueillement de son expression trahissaient une certaine lassitude.

J'aurais voulu oublier la morte, ne regarder quelle, la vivante, semblable à un calme paysage qui repose le cœur.

— Vous a-t-il dit qu'il était l'assassin de sa femme ?

— Votre accusation le surprendrait. Notre façon de penser n'est pas la leur. L'honneur exigeait qu'il lavât dans le sang une insulte grave.

— Il vous paraît qu'il était convaincu de son bon droit ?

— Il l'était. Sa mère a su l'en persuader.

— Pourquoi, s'il s'estimait innocent, vous a-t-il caché les circonstances de son veuvage ?

Elle ne répondit pas. Elle s'était débarrassée du cadavre d'Hernan de Angulo Serrano ; témoin ou complice, l'homme était dangereux. Sans hésitation, elle l'avait abattu. La disparition de Santiago restait incompréhensible. Le drame qui s'était joué à la Linda Mora gardait son mystère.

Mélusine se leva. J'avancai la main gauche et je serrai ses doigts. Elle se troubla. Je crus qu'elle allait faire un mouvement pour se libérer. Elle se contenta de sourire d'un air triste :

— Qu'y a-t-il, Gauthier ?

— Vous avez tant changé. Parce que je devine vos tourments et votre peur, c'est à moi de vous demander : Qu'y a-t-il, Mélusine ? Craignez-vous pour votre vie ?

Elle serra les lèvres ; elle redoutait, elle, la taciturne, qu'à son insu un aveu ne lui jaillît du cœur et ne livrât son désarroi.

— Ne parlez pas. Laissez-moi répondre à votre place. La señora Guzman de Heredia est le mauvais génie de cette maison. Depuis le premier jour où la femme de son fils entra à la Linda Mora, elle s'acharna à détruire leur entente : ce jeune amour lui portait ombrage. Elle décida d'en avoir raison. À touches insensibles, elle parvint à saper la confiance du couple et sa mutuelle tendresse. Adroitement, elle excita la jalousie de Santiago tandis qu'elle inclinait Cecilia Beatriz aux irréparables imprudences. En lui conseillant de modifier son attitude, elle la précipitait vers une fin déshonorante. Sa belle-fille lui avait donné deux héritiers. Elle avait rempli son rôle. Il lui restait à disparaître, à laisser la mère seule devant le fils. C'est elle qui plaça l'arme entre les mains du justicier. C'est elle qui l'incita à tuer son épouse.

Mélusine m'écoutait. Elle était si pâle que j'eus la tentation de me taire. Ma main n'avait pas lâché ses doigts.

— Dois-je continuer ?

— Comme il vous plaira.

Ses beaux yeux tournés vers moi ne me voyaient pas.

— Votre belle-mère ne vous a pas voué des sentiments plus tendres. Elle croyait en avoir fini avec ces brus ridicules. Quand elle vous vit, elle pardonna difficilement à Santiago son second mariage. Votre réserve, votre

valeur lui interdisaient la même politique. Elle ne se trouvait pas devant une seconde Cecilia Beatriz.

Elle retira sa main. La grâce quelle mit dans ce geste avait un caractère très pur, une qualité exquise qui m'interdit d'en éprouver de l'offense ou de la gêne.

— Savez-vous pourquoi ma belle-mère me déteste ? Je suis étrangère et je suis pauvre. Elle n'a jamais été aimée. Or, Santiago m'aime.

De nouveau, elle se tourna vers la porte-fenêtre. Je crus quelle voulait me fuir. Aussi longtemps qu'elle était là avec sa noble simplicité d'héroïne antique, rien n'avait d'importance. Elle occupait tous mes sens. J'oubliais le lieu et l'heure. La présence d'Araminta, l'Indienne au front bas dont le regard était plein de ténèbres, passait inaperçue.

— La fin tragique de Cecilia Beatriz vous fait-elle craindre son intervention ?

— Sans doute.

— Vous ne lui donnez pas d'armes. Vous vous tenez sur vos gardes.

Et je pensai au coup que j'avais reçu pour avoir surpris les adieux de Mélusine et de l'inconnu. Si cet homme avait été Santiago, quelles raisons avait-on de punir ma curiosité ?

— Vous prenez vos précautions. Maria del Socorro est vaincue d'avance.

— Le croyez-vous vraiment ?

Elle se dirigea vers le grand miroir de la penderie et se regarda d'un air absent.

— À l'aube, ce matin, je me suis rendue à la convocation du juge d'instruction. En devinez-vous les motifs ?

Elle n'attendit pas ma réponse. À pas lents, elle revint vers le lit.

— Une lettre anonyme m'a dénoncée. Son signataire m'accuse d'avoir assassiné un homme. Le juge m'a longuement interrogée. Il voulait savoir quelles relations j'entretenais avec Herman de Angulo Serrano, un ami de mon mari. Entre autres accusations, la lettre me tenait pour coupable de sa mort.

Aussi accablantes qu'eussent été ces charges, elles n'étaient pas ses seules raisons d'angoisse.

— Avez-vous pu faire la preuve de votre innocence ?

— Rien de moins facile. Des paysans ont trouvé le cadavre. Les vautours l'avaient défiguré ; il avait encore sur lui des papiers d'identité, un portefeuille avec une certaine somme d'argent. Sa voiture a été brûlée. Ce crime n'est pas l'œuvre des bandoleros. Telle était l'opinion du juge.

Son récit avait un ton voulu d'objectivité. De la galerie on pouvait nous entendre.

— Selon vous, qui a envoyé la lettre ?

Mélusine eut un sourire railleur. La fatigue lui ôtait le sang des joues.

— Pourquoi me poser cette question ? Aucun doute n'est possible. Ma belle-mère a cherché à se débarrasser de moi.

— Pas de cette façon, par une lettre anonyme ! Elle n'est pas capable de semblable lâcheté.

Son maintien était juste et assuré. Une paix attentive émanait d'elle.

— Elle est capable de tout.

Alors que j'éprouvais un besoin ardent de connaître la vérité et de comprendre Mélusine, les motifs qui avaient pu la conduire à tuer un homme me paraissaient à chaque instant plus obscurs.

— Aimiez-vous Hernan de Angulo Serrano ?

La question m'avait échappé. Elle haussa les épaules et dit d'un ton glacé qui n'était peut-être qu'une autre imposture :

— L'aimer ? Je le méprisais.

Je l'avais blessée. Une seule question m'avait fait perdre les avantages que l'aide donnée dès le revoir m'avait gagnés. Les dés étaient jetés. Il me fallait poursuivre, négliger de plaire ou de déplaire, prononcer encore une interrogation obsédante :

— S'il en est ainsi, pourquoi l'avez-vous tué ?

Elle me regarda avec chagrin.

— Je ne l'ai pas tué.

Avant qu'il ne m'eût été possible de la retenir, elle se dirigea vers la porte-fenêtre.

— J'ai pu acheter, à prix d'or, un renseignement, Gauthier : demain une autre perquisition aura lieu.

La main sur la poignée en fer forgé, elle me regarda. Dans ses yeux gris, je lus un message qui ne concernait que moi. Longtemps, ensuite, j'en ai cherché la signification. C'était un regard étrange qui voulait me faire participer à quelque chose d'essentiel, qui voyait mon destin et y consentait

avec joie. Cet acquiescement n'était pas sérénité. À la compassion se mêlait un émouvant désir de me venir en aide. Je criai :

— Mélusine... Que voulez-vous me laisser entendre ? Mélusine, je ne vous comprends pas.

L'avais-je jamais comprise ? L'entente de nos jeunes années n'était qu'illusion. Elle avait ouvert la porte à deux battants. Blanche, effacée par le soleil qui entraînait à flots dans la chambre, elle franchit le seuil et disparut.

D'une main qui tremblait, je pris le paquet de cigarettes et tirai une gitane. Je ne réussis pas à craquer l'allumette. Araminta, qui avait plié la broderie, s'était levée. Elle remarqua mon embarras.

— Un instant, Votre Grâce.

Elle me donna du feu.

— Vous n'avez besoin de rien, señor ?

— De rien.

Quand elle eut quitté la chambre en emportant la bouteille et les verres vides, je m'aperçus qu'elle avait suivi sa maîtresse. On me permettait d'être seul. Par prudence, pour empêcher les suspicions, Mélusine prenait grand soin de se refuser au tête-à-tête.

Carmela m'apporta le déjeuner.

— Les gendarmes t'ont-ils fait mal ?

Elle posa le plateau sur mes genoux.

— J'ai l'habitude.

Elle se redressa avec un sourire petit, juste, sans trouble ni arrière-pensée. Elle avait des dents bien plantées, beauté qui est rarement un apanage indien.

Des traces de pinçons et de coups tachaient ses bras. Du bout des doigts, je les lui désignai :

— Est-ce eux ?

— Ils voulaient me faire parler. Je me suis tue. Qu'aurais-je pu dire ? Je ne savais rien.

Entre les bandits qui ravageaient le pays et les gendarmes qui le protégeaient mal, c'étaient toujours les mêmes qui souffraient, qui payaient, les humbles, les pauvres, les petits. Je trouvai soudain beaucoup d'élégance aux nœuds de ruban rouge qui ornaient les nattes de la jeune Indienne et au galon brodé de sa blouse de coton.

De tout le jour, je ne revis pas Mélusine. Maria del Socorro ne quitta pas ses appartements. Il faisait chaud. Des mouches bourdonnaient autour du lit. Je m'ennuyais à périr. Les pensées qui me tenaient compagnie étaient moroses. Celle que j'aimais en aimait un autre, un inconnu quelle avait caché dans sa chambre et conduit avant l'aube à la porte du jardin. Elle était accusée par sa redoutable belle-mère d'un meurtre quelle n'avait pas commis. La disparition mystérieuse du mari qui aurait dû la protéger et la sauver me laissait perplexe. Le cadavre retrouvé, à moitié dévoré par les vautours, pouvait être le sien.

Je sonnai Araminta pour lui demander des journaux.

— Impossible, señor. Tout le monde découvrirait aussitôt que vous parlez espagnol.

— Un Français parvient sans peine à déchiffrer un journal colombien. Personne ne viendra contrôler mes nombreux contresens et mes erreurs d'interprétation.

— Si la señora Mélusine y consent.

Elle m'apporta des journaux : ceux de Bogota — le Tempo, le Diario de Colombia et l'Espectador — et plusieurs quotidiens locaux. Ces derniers, en l'honneur de la visite présidentielle, consacraient toutes leurs pages à la louange hyperbolique du président dictateur, le lieutenant-général Gustavo Rojas Pinilla. Né à Tunja, capitale du Boyaca, il fit des études d'ingénieur dans la petite ville nord-américaine d'Angola ; le krach financier de 1930 l'obligea à revêtir un bleu d'ouvrier pour travailler la nuit aux usines Ford de Détroit tout en continuant à se rendre à l'université. Les journaux locaux rappelaient à qui mieux mieux que Rojas Pinilla commandait la 3^e brigade à Cali, capitale du département du Valle, quand, après l'intervention des forces armées, il dut assumer la présidence de la République.

Privé de lecture et saturé d'ennui, je me penchai donc sur la destinée du président colombien. Cette étude achevée, j'épluchai les petites annonces et les chroniques de nécrologie. Au chapitre faits divers, aucun entrefilet ne signalait la découverte d'un cadavre au versant d'un précipice. Le Tempo, l'un des trois journaux les plus importants d'Amérique du Sud, me donna les dernières nouvelles du monde entier et des articles de fond. Quand j'en eus terminé avec les rubriques d'ordre général, je m'intéressai aux chroniques mondaines de communiantes, de débutantes et de mariées,

agrémentées de photographies. Telle dame avait donné un thé où assistaient d'autres dames, telle autre, un dîner pour une ambassadrice. Certaines annonçaient la naissance ou la communion de leurs enfants. La fille du Président, Maria Eugenia Rojas de Morena Diaz, directrice du Sendas — Secrétariat national de l'action sociale — assistait à une distribution d'eau dans les quartiers pauvres de Bogota.

Après avoir tourné de la main gauche un nombre imposant de pages, je succombai à la chaleur et au silence de la Linda Mora. L'insupportable irritation que me causaient les plâtres aurait dû me tenir éveillé. Au terme d'un vain combat, je décidai de m'abandonner au sommeil. J'éprouvais encore l'effet des somnifères que j'avais pris la veille.

Je me réveillai vers 7 heures du soir. Depuis une heure, la nuit était tombée. J'étais en nage. Avec difficulté je me levai et, en sautillant, je gagnai la salle de bains. Rafrâchi par une toilette sommaire, je m'allongeai sur le sofa. Dans l'obscurité, j'attendis l'heure du dîner et la visite de Carmela. Les journaux avaient glissé sur la carpeste. Les ramasser pour relire l'éloge du dictateur dépassait mes forces. Si je craignais en allumant la lampe d'attirer les moustiques, je redoutais peut-être davantage le regard effrayé de Cecilia Beatriz.

À 8 heures le grincement de la porte me tira de ma torpeur.

— Votre Grâce dort-elle ?

C'était la voix de Carmela. Elle alluma la lampe, fit le lit et emporta les journaux pendant que je mangeais sans appétit le repas médiocre. De la part de la señora Maria del Socorro, elle revint m'apporter trois livres français. L'un sans nom d'auteur, du début du XIX^e siècle, s'intitulait Biographie des Espagnols célèbres. Un signet marquait la page où commençait l'histoire d'Alfonso Perez de Guzman, dit El Bueno. Le second, traduit du portugais, était une biographie de la grande Louise de Guzman. Espagnole, elle soutint son époux, Jean de Bragance, dans la conjuration qui devait le placer sur le trône du Portugal. Quand la résolution du duc faiblissait, elle savait l'affermir par de nobles paroles : « Acceptez, monsieur, la couronne qu'on vous offre. Il est beau de mourir roi, quand on ne l'aurait été qu'un quart d'heure. » Le troisième était un roman insipide.

Cette nuit-là, je dormis d'un sommeil agité. Comme la veille, les vautours hantaient mes rêves. Occupé à arracher un œil à son orbite, un

vautour s'en prenait à moi. Je le reconnaissais. Son cou maigre et décharné, son regard mauvais le faisaient ressembler à Maria del Socorro Guzman de Heredia. Je me réveillai en sursaut. Les minuscules jejeños, que la moustiquaire n'arrêtait pas, me suçaient le sang. Le sommeil me reprit. Le cauchemar recommença. Je voulais fuir. Les appareils plâtrés me retenaient prisonnier. Je n'avais ni passeport, ni billet, ni argent. Lassé de tant de luttes infructueuses, j'allumai la lampe et me plongeai dans la biographie de Louise de Guzman, reine puis régente du Portugal, qui eut, dit-on, les vertus de l'un et de l'autre sexe. Je devinais sans peine que cette noble Guzman était l'héroïne préférée de Maria del Socorro.

Au matin, j'accueillis avec délivrance le bonjour d'Araminta. Elle rejeta sur les montants l'encombrante moustiquaire. Aussitôt, de respirer mieux, j'en oubliai la torture de mes gouttières plâtrées et l'immobilité à laquelle elles me condamnaient.

— Aujourd'hui, comme vous me l'avez demandé, j'ai remplacé le café par du thé, Votre Grâce.

Je la remerciai. Le thé, mieux que le café, nettoie la bouche du mauvais goût qu'y laisse l'insomnie.

— Je désire voir la señora Mélusine, Araminta. Est-elle levée ?

— Il y a beau temps.

Mais elle montrait peu d'empressement à m'obéir. Je le lui fis remarquer. J'ajoutai :

— Que la señora Maria del Socorro l'accompagne, si elle le trouve bon.

— La señora dort encore. Elle se couche tard. On la voit rarement avant midi.

De soulagement, je criai presque :

— De mieux en mieux ! Je t'en prie, Araminta, va demander à la jeune señora de venir ici sur-le-champ.

À regret, semblait-il, l'Indienne quitta la chambre. Cette attente, pleine de promesses, me rendait heureux. J'en espérais la délivrance et la joie. En beurrant maladroitement un toast, je me mis à chanter.

VIII

En vérité, pourquoi étais-je si gai ? Il n'y avait pas là matière à réjouissance. Je bus une tasse de thé. Les rêves ignobles de la nuit s'effaçaient. Il faisait bon vivre. L'espérance d'être aimé de Mélusine et de compenser à jamais le chagrin de son éloignement suffisait à me mettre de belle humeur. En s'éloignant, l'Indienne avait repoussé les battants de la porte-fenêtre. L'heure était matinale ; je respirais ainsi un peu de fraîcheur.

Enfin, j'entendis s'approcher le pas de Mélusine et elle franchit le seuil de ma chambre. Elle était en tenue de cheval. Elle portait des jodhpurs blancs, un chemisier aux manches roulées, des bottes aux semelles épaisses. Sous sa calme apparence, je la devinai en proie à la contrariété et à la colère.

— Qu'y a-t-il, Mélusine ?

— J'ai voulu sortir. On m'en a empêchée.

— Empêchée ?

Elle s'approcha du lit. Le mécontentement faisait trembler le coin de ses lèvres.

— Les gendarmes. La police cerne l'hacienda. Un cordon d'hommes entoure nos murs.

Je fis un mouvement trop brusque ; ma compagne me débarrassa du plateau.

— Vous étiez prévenue qu'une perquisition aurait lieu à la Linda Mora. Que cherchent-ils ?

Elle ne répondit pas.

— Un criminel, j'imagine. Pour du menu fretin, la police ne déploierait pas tant de forces.

— Un criminel, dites-vous ? Non. Une prise d'importance qu'ils ne trouveront pas.

Mêlé malgré moi à une entreprise suspecte, il était temps que l'on me révélât le nom du coupable et les raisons du meurtre :

— Quand me direz-vous la vérité ? Pourquoi ces dissimulations, ces mensonges, ces pauvres ruses indignes de vous ?

— Le droit de parler ne m'appartient pas, Gauthier.

Dans le regard quelle m'avait jeté la veille en guise d'adieu, j'avais cru lire quelle consentait avec joie à notre destin. J'en chassai le souvenir pour dire d'une voix ferme :

— Le droit de me rendre complice d'un crime de droit commun vous appartenait moins encore. Votre morale a été influencée par l'atmosphère ambiante : les bandoleros ravagent la campagne et accumulent les meurtres. L'on fait bon marché ici de la vie d'une épouse fidèle ou infidèle. Un assassin qui vient d'abattre sa femme n'est même pas inquiété.

— Prérogative des maris colombiens.

Son indifférence n'était peut-être que lassitude.

Impitoyablement, je poursuivis :

— Qui était le mort ?

— Un traître.

Elle avait glissé les mains dans les poches du jodhpur. Je cherchai son regard ; elle avait baissé les paupières. Si proche, elle restait inaccessible. Ce qu'il y avait en elle, joie ou douleur, l'inondait. Elle n'en faisait pas présent aux autres. Je ressentais son charme et l'attrait émouvant de sa féminité.

— Un traître à qui ?

— C'est une longue histoire.

— Tout ce qui vous touche me touche. Dites-la-moi.

Elle jeta autour d'elle un coup d'œil inquiet. Elle repoussa complètement les battants de la porte-fenêtre et s'avança sur la galerie. Quand elle revint, elle s'assit à mon chevet. Elle parla à voix basse :

— Je crains d'être espionnée.

Ce luxe de précautions me parut enfantin.

— Vous me trouvez ridicule. Je n'avais pas l'âme d'une conspiratrice. Des enfants ou sinon des voyages, des études, auraient rempli mon existence. Quand je devins la femme de Santiago, le sort en décida autrement.

Elle tira de sa poche un paquet de cigarettes américaines, me les tendit et craqua une fine allumette en cire pour me donner du feu. Elle souffla la fumée par les narines. Enfin, elle me regardait.

— Santiago est le chef d'un mouvement insurrectionnel qui veut renverser le dictateur.

Elle avait parlé très bas. La netteté de son articulation, le calme de sa voix me permettaient de la comprendre.

— Le président Rojas Pinilla ?

— Oui. Il a usurpé le pouvoir. Savez-vous qui est cet homme entre tous méprisable ?

J'arguai de ma qualité d'étranger. On m'avait engagé pour une mission de recherches. Je l'avais menée à bien. Le sol colombien est littéralement imbibé de pétrole. Mes services avaient été rétribués de façon honorable. Les autorités locales, mal équipées cependant, m'avaient aidé et réconforté.

— Mon séjour s'est passé loin de Bogota. Il ne m'appartient pas de discuter la valeur du chef du gouvernement ou la situation politique du pays.

À plusieurs reprises, elle m'avait fait signe de baisser le timbre de ma voix. En m'écoutant, elle agitait distraitement la boîte d'allumettes El Rey.

— Avec la dictature de Rojas Pinilla, l'injustice et l'abus règnent. Ses entreprises ruinent le pays. Il s'appuie sur une coterie corrompue pour assurer sa fortune. Il a éliminé de tous les postes importants les Colombiens capables ; les bandoleros ravagent la campagne. Le peuple souffre. L'élite est sacrifiée. Les insurgés menés par Santiago veulent débarrasser le pays de ce tyran.

— Que vous importe ? Vous êtes Française.

— Je suis la femme d'un Colombien.

Je cherchais un cendrier. Elle en prit un sur la coiffeuse et, sans lever un regard vers le portrait de Cecilia Beatriz, me l'apporta.

— Malgré vous, vous participez à des actes répréhensibles. Votre réputation autant que votre vie est en danger. On vous soupçonne. Votre propre belle-mère vous dénonce. Que comprenez-vous au combat que les adversaires de Rojas Pinilla et ses partisans se livrent chaque jour ?

Elle dit fermement :

— Pour Santiago, rien ne compte que la grandeur de sa patrie. Comme cet autre Guzman, son ancêtre, il n'hésiterait pas à tendre la dague qui poignarderait ses fils, son bien le plus précieux.

Elle tira une dernière bouffée de sa cigarette avant de l'écraser.

— Qui a tué Hernan ? Santiago ?

Elle jeta autour d'elle un coup d'œil effrayé. À mon insu, je parlais haut. Avec assurance, du même ton étouffé, elle répéta :

— Hernan était un traître.

— Il faisait donc partie du complot ?

— Oui.

— Et il vous a livrés...

Elle dédaigna de répondre.

— N'en êtes-vous pas certains ?

— Santiago ne le soupçonnait pas à tort. Hernan allait le dénoncer, lui le chef et tous les autres. Nous ignorons s'il en a eu le temps.

Devant la fatigue que de nouveau elle trahissait, je ne me hasardai plus à l'accabler de questions.

— Hernan était son meilleur ami. Face à ce dilemme — compromettre le succès d'une cause qui se confond avec celle de la patrie ou épargner la vie d'un compagnon — Santiago ne pouvait pas hésiter. Il a agi en homme d'honneur.

— Vous tuerait-il comme il a tué Cecilia Beatriz, s'il vous soupçonnait d'infidélité ?

— Sans aucun doute.

Elle eut le plus clair, le plus simple des sourires :

— C'est un soupçon qu'il ne peut nourrir. Je ne quitte pas l'hacienda.

Le souvenir d'adieux tendres et passionnés au bout du jardin me revint. Quelques heures auparavant, Mélusine m'avait dit : « Depuis trois ans, je n'ai cessé de penser à vous. C'est volontairement que j'ai gardé le silence, que pas une fois je ne vous ai écrit. Pourquoi, mon Dieu, pourquoi êtes-vous venu ? Pourquoi avez-vous ranimé tout ce que je croyais mort ? Dorénavant, la vie me pèsera davantage dans cette hacienda où je suis enchaînée. »

La nécessité des gouttières plâtrées, tout à coup, cessa de me convaincre. Je me rappelais le coup reçu et non pas la chute. Trop de mensonges me retenaient prisonnier.

— Et vous prétendez qu'il vous aime ?

— L'amour que m'a donné Santiago est loyal et profond. Les hommes ne se ressemblent pas, Gauthier. Ceux qui vivent ici subissent l'influence du climat et en épousent l'ardeur incontrôlée.

Je l'écoutais à peine.

— Pourquoi m’avez-vous menti ? Vous prétendiez me faire croire au suicide d’Hernan.

— Le temps d’une explication nous manquait. La nécessité m’imposait d’avoir recours à la ruse. Il importait de sauver Santiago. Les vautours, le désert auraient dû venir à bout des restes mortels d’Hernan de Angulo Serrano. Les Indiens eux-mêmes ne fréquentent pas ce sentier de montagne. Au cas où le corps aurait été découvert, les bandoleros devaient porter, me semblait-il, la responsabilité du crime. Je me suis trompée. En me dénonçant, ma belle-mère n’a pas su qu’elle dénonçait d’abord son fils.

Depuis mon arrivée à la Linda Mora, trop d’événements s’étaient produits dont la signification m’échappait. Mieux valait faire table rase de mes rancœurs et de mes doutes et poser les questions qui risquaient de nous dresser longtemps l’un contre l’autre :

— Pour protéger votre mari, vous avez volé mes papiers. À l’abri de mon passeport, Santiago pouvait passer la frontière. Est-ce bien cela ?

— Oui.

Son expression lointaine ne réclamait pas l’indulgence.

— Vous vous êtes arrogé le droit d’utiliser mon identité pour protéger la sécurité et la vie d’un assassin.

Mélusine s’assit au bord de mon lit. On disait d’Agnès Sorel qu’elle sentait la violette. Comme elle, Mélusine avait la peau très claire ; chacun de ses mouvements dégageait un parfum frais. Ce matin-là, elle ne souffrait pas de la chaleur. J’étais sensible à l’intelligence et à la noblesse de ses mains. Les événements du premier soir m’avaient révélé avec quelle facilité harmonieuse elles venaient à bout d’une tâche pénible. L’existence indolente quelle menait à la Linda Mora n’avait ni alourdi ses gestes ni rompu leur élan.

— Je regrette, Gauthier. Je ne souhaitais pas vous faire de tort. La Providence vous envoyait vers nous. La vie de mon mari était en jeu. Je n’ai pensé qu’à le sauver.

— Où est-il à présent ?

Ses yeux gris étaient doux et purs. En France autrefois, un seul de ses regards suffisait à me convaincre qu’elle était incapable de mensonge. Depuis, j’en étais moins certain.

— Je vous l’ai dit. La finca qu’il possède à la frontière de l’Équateur lui offre un sûr refuge. À Santa-Barbara, aucun gendarme n’ira à sa

recherche.

— Quand s'est-il enfui ?

— Une heure avant le lever du jour. À cheval. De Palmira, des amis l'ont aidé à poursuivre sa route. Le soir même, il devait être à l'abri.

Le cri me jaillit du cœur :

— Comme vous l'aimez, Mélusine !

Son visage, pour un instant, perdit sa froideur stérile. Un éclat jeune, alerte, l'illumina. J'enviai l'homme dont l'amour l'avait libérée. Déjà cette lumière si rare s'était éteinte. Dans ses yeux passa une expression plus voisine de la peur et de la haine que de la tendresse.

Je l'interrogeais en vain. Semblable à Mélusine de Lusignan, parée de toutes les grâces mais qui devenait serpent la dernière nuit de la semaine, elle ne dissipait pas mes doutes.

— Ces gouttières plâtrées me font souffrir. Ai-je été radiographié à mon insu ? Pourquoi n'ai-je gardé ni le souvenir du médecin ni celui de l'opération ?

Mon persiflage ne l'atteignit pas.

— Quand va-t-on me les ôter ?

Elle eut un geste évasif.

— Quand il me plaira, n'est-ce pas ? Ou plutôt, quand il vous plaira ? Je ne souffre d'aucune fracture. Vous m'avez imposé une immobilité ridicule. Vous m'avez réduit à l'impuissance. Pourquoi ?

— Je voulais vous sauver, Gauthier.

Sa blanche beauté, par moments, semblait dépourvue d'âme. Je ne savais plus si elle me préférait Santiago de Heredia ou si, mariée, elle regrettait son choix. Qui était Mélusine ? Après avoir cru la connaître, je doutais de mon jugement. J'avais mesuré sa force à sa droiture et à sa réserve. Il n'est pire faiblesse que l'insensibilité du cœur.

— Me sauver en me retenant prisonnier ?

Elle me regarda. Son sourire résigné m'émut.

— Je sais. Cela ne semble pas très vraisemblable.

— Qui m'a porté ce coup sur la nuque ?

— Araminta. Oui, la petite, la faible Araminta. Elle a cru que vous espionniez son bien-aimé Santiago. Après, elle est venue me chercher. C'est ainsi que j'ai eu cette idée.

— Votre aveu mérite d'être retenu. Je vais me lever et casser ce carcan.

D'un geste imprévisible, elle se pencha ; mains sur mes épaules, elle m'appuya contre les oreillers.

— De grâce pas aujourd'hui, Gauthier.

Je respirais l'odeur de sa peau. Son haleine touchait mes lèvres. De ma seule main libre, je voulais l'attirer, la garder contre moi, prendre à cette bouche des baisers dont je connaissais le goût. Elle se redressa.

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

— La police est dans la maison.

— Ne leur échapperais-je pas mieux si j'étais libre de mes mouvements ? Ce n'est pas moi que vous voulez sauver, Mélusine.

Elle s'attrista. Peut-être était-ce un jeu ? Cette seyante tristesse me mettait corps et âme à sa merci.

— Pas vous ? Qui d'autre ?

— Santiago, votre mari Santiago, le meurtrier d'Hernan.

Je n'avais pas parlé haut. Elle blêmit. Aussitôt, elle eut un air de lassitude qui ne pouvait pas être affecté.

— À Santa-Barbara, à la frontière de l'Équateur, Santiago ne craint plus la police. Il est à l'abri des représailles de Rojas Pinilla et de ses hommes. Vous protéger des soupçons et assurer votre tranquillité n'est que justice. Le complot — cette lutte de l'élite colombienne contre le dictateur pour la grandeur et le salut du pays — ne vous concerne pas.

— Pour me protéger des soupçons vous m'avez ligoté dans ces plâtres ; vous avez prétendu que j'ignorais l'espagnol.

— Simples précautions. La police est bien faite. Le lieutenant Ramirez, l'officier de gendarmerie qui est venu l'autre jour, ne manquait ni de persuasion ni d'adresse.

De la main gauche, je m'efforçais de prendre la boîte de gitanes sur la table de nuit. Il me restait une cigarette. Mélusine la mit entre mes lèvres et craqua une fine allumette de cire. Sa main tremblait. Le danger que je représentais lui faisait peur. Sans l'avoir désiré, je tenais en mon pouvoir le sort du complot et la vie de Santiago de Heredia y Guzman.

— Pourquoi manquez-vous de franchise ? Vous auriez intérêt à me dire la vérité tout entière.

— Quelle vérité ?

Le désir de ses lèvres devenait tourment. Épouse d'un autre, elle m'avait abandonné pour le suivre. Ni l'absence ni le revoir ne me guérissaient de l'aimer.

— Un élémentaire bon sens aurait dû vous inciter à m'embarquer dans l'avion de Medellin.

— Vous brûliez de fièvre. Vous battiez la campagne.

Je lui coupai la parole.

— Est-ce par crainte de mes divagations que vous m'avez imposé une gouttière plâtrée ? Il vous aurait suffi de me demander le silence.

— Vous ne me comprenez pas, Gauthier. Vous et moi, pourtant, avons tant de choses en commun. Nous partageons les mêmes souvenirs. Nous parlons le même langage...

Une fois de plus je l'interrompis :

— C'est vrai. J'oubliais qu'au cours de la nuit, avant d'accompagner Santiago jusqu'à la porte, vous m'aviez pris mon passeport et mes papiers.

Un peu de rouge lui vint aux joues. Ses yeux étaient troublés et honteux. J'avais respecté cette femme qui fouillait son hôte pour le voler.

— Quand pourrai-je me débarrasser de ces appareils ?

— Aussitôt que la perquisition sera terminée et que les gendarmes auront cessé leur surveillance.

— Ce soir donc.

J'écrasai ma cigarette. Dans quelques heures, j'aurais quitté la chambre de Cecilia Beatriz. La pensée me fut agréable. Je ne m'étais pas habitué à ce mausolée. Le portrait de la morte réclamait mes regards et me donnait mauvaise conscience.

— Vous serez heureux de me quitter, n'est-ce pas ?

Tout en elle était beau. Sa voix était comme le silence, sans prix, et je devinais l'angoisse qu'elle cachait avec tant de pudeur.

Ce fut à mon tour de me taire. Du bout des doigts, semblable à une aveugle qui réclame l'attention, elle effleura ma main.

— Vous souvenez-vous de mes études d'infirmière ? En France le diplôme d'État m'a peu servi. Ici à la Linda Mora, les détresses sont nombreuses. Je n'ai pas perdu l'habitude de soigner les pauvres. Vos appareils n'ont pas été posés suivant les règles de l'art. J'ai fait de mon mieux. Seule, Araminta m'a aidée.

Je l'interrogeai d'une voix incrédule.

— Mais pourquoi ? Répondez-moi : Pourquoi ? Les explications que vous m'avez données ne convaincraient pas un enfant.

Elle cacha son visage ; ses mains tremblaient.

— Pour que vous ne me quittiez pas. Pour vous retenir malgré vous...

— Mélusine !

C'est en vain que je l'appelais. Elle ne reviendrait pas vers moi. Elle avait avoué tout ce qu'elle avait choisi de me dire. Son nom me jaillit du cœur : « Mélusine !... » L'espoir que je gardais de la voir se retourner au seuil de la galerie d'un air mystérieux et sage, plein de tendresse et de compréhension, fut déçu. Crispés au drap, mes doigts se détendirent. Au premier moment de notre rencontre, après une séparation de trois années, elle m'avait accueilli d'un : « J'espérais vous voir, Gauthier... » pour me laisser entendre aussitôt qu'elle redoutait ce revoir. Elle me livrait au doute. Elle était le mystère et la féminité. Qu'est-ce qu'un étranger, un mâle jaloux de ses prérogatives, pouvait comprendre à une femme comme elle ?

Je ne pus m'abandonner à la douceur d'une rêverie. Un brouhaha continu, traversé par des éclats de voix, changeait l'atmosphère de l'hacienda. La maison, les fermes, les dépendances étaient soumises à la perquisition. Mélusine avait raison de faire confiance à l'adresse et à l'efficacité de la police. La fouille était systématique. Pas un coin de la Linda Mora ne pouvait y échapper. Il était près de midi quand les gendarmes envahirent le premier étage. Des portes s'ouvrirent trop brusquement, des meubles furent renversés. Des bruits de bottes réveillèrent des échos depuis longtemps endormis. J'entendis des jurons et des blasphèmes.

Devrais-je feindre de ne pas comprendre l'espagnol ? Avant d'affronter la police, je me levai. Ces appareils plâtrés, parce que Mélusine me les avait imposés pour me retenir, me parurent moins gênants. Je me rasai et fis tant bien que mal ma toilette. Quand les recherches seraient terminées, je pourrais, débarrassé des plâtres, me baigner enfin.

J'avais à peine regagné le lit quand les pas et les voix se rapprochèrent de ma porte. Un poing autoritaire frappa contre le volet.

— Entrez !

J'avais répondu en français. Trois hommes conduits par le lieutenant Ramirez avaient fait irruption dans la chambre.

Mélusine, que sa belle-mère précédait, accompagnait les arrivants. Au milieu de la pièce encombrée de meubles, de poufs et d'étagères, les gendarmes hésitèrent. Le moindre mouvement risquait de leur faire casser un bibelot ou renverser un paravent.

Mélusine avait eu raison de louer l'adresse et la vivacité d'esprit du lieutenant Ramirez. Il s'avança vers moi :

— Buenos dias, señor...

Le plus courtoisement du monde, je le saluai en français. L'éclat goguenard de ses yeux bleus ne me dit rien qui vaille.

— Pouvez-vous vous lever, señor ?

Il n'est pas facile de feindre l'ignorance d'une langue que l'on entend bien. D'un air interrogateur, je me tournai vers Mélusine.

— Le lieutenant demande si vous pouvez vous lever, Gauthier.

Je bredouillai des : « Si... si... » ridicules. En retenant modestement le drap sur la robe de chambre, je parvins à me glisser hors du lit. Le regard méprisant de Maria del Socorro Guzman de Heredia ne m'aidait pas à réussir la manœuvre. Je fis un mouvement maladroit et je serais tombé si la main vigoureuse de l'officier ne m'avait retenu.

Il me conduisit jusqu'au fauteuil le plus proche ; diligemment ses hommes se mirent à fouiller le lit et les courtines. Le lieutenant Ramirez tira un carnet et un stylo de sa poche.

— J'ai plusieurs questions à vous poser, señor Malgorn.

— Puis-je vous servir d'interprète ? dit Mélusine en s'avançant d'un pas.

L'autre sourit. Ses dents étaient gâtées. Il avait les épaules carrées et des yeux clairs qui surprenaient dans ce visage indien.

— Inutile. J'ai appris avec plaisir que notre langue n'avait aucun secret pour vous, señor Malgorn. A-t-il oublié de vous confier qu'il parlait espagnol, señora ? À une amie de toujours ? À une compatriote ? Là ! là ! Le vilain cachottier...

IX

Nous restâmes bouche bée.

— Comment prétendez-vous le savoir ? dit Mélusine.

— Ne vous fâchez pas, señora.

Son regard, dont la forme et la couleur trahissaient de nombreux métissages, ne se détournait pas volontiers de la blonde étrangère.

Elle était le symbole de tout ce qu'il haïssait. À la pensée qu'il pourrait peut-être l'humilier, son orgueil de mâle éprouvait de la joie et une excitation curieuse.

J'eus envie de crier : « Cessez de dévisager cette femme ! Elle n'est pas pour vous. Votre regard la salit. »

— Notre police est bien faite. Quelques renseignements nous sont parvenus sur le señor Malgorn. Un certain Deogracias Lopez, chauffeur de taxi, s'est souvenu de l'avoir conduit de l'aéroport de Cali jusqu'à la Linda Mora. Le voyageur s'était montré généreux. Le calme et le silence de l'hacienda avaient inquiété Deogracias Lopez. J'ai pu le tranquilliser. J'ai appris ainsi que vous marchiez encore samedi dernier. Vos fractures sont donc récentes. La señora de Heredia avait mis trop d'empressement à m'assurer que vous ne parliez pas espagnol. À ma question, la réponse du chauffeur de taxi a été formelle : « L'étranger parlait couramment espagnol. »

D'un coup d'œil, il fit le bilan de la fouille que ses hommes menaient à bien. Araminta et Carmela en auraient pour une journée entière à remettre la chambre en ordre.

— Que cherchez-vous avec tant de soin et de méthode ?

Le lieutenant me foudroya du regard. Son visage très brun assumait vite une expression mauvaise.

— Vous n'êtes pas ici pour m'interroger mais pour répondre, monsieur Malgorn.

Je refusai de me laisser traiter en suspect.

— L’ambassadeur et le consul de France à Bogota sont mes amis. Le cas échéant, ils prendraient avec vigueur ma défense. Puisque votre police est bien faite, vous n’avez pas été sans interroger à Cali l’agent consulaire. Son témoignage vaut d’être entendu. Jusqu’à mon arrivée à la Linda Mora, samedi soir, j’ignorais cette partie du pays. J’ai séjourné pendant quatre mois d’un bout à l’autre de la Colombie sans commettre de crime.

Il me coupa la parole :

— Vous savez donc qu’un crime a été commis !

— La señora de Heredia ne me l’a pas caché. Je lui ai posé quelques questions, moi aussi, sur la cause de ces fouilles et perquisitions et les raisons qu’avait invoquées le juge d’instruction pour la convoquer à Cali.

Le visage brun et rusé de l’officier cachait à peine la physionomie de Maria del Socorro. Elle avait croisé les bras. Son cou se tendait. Son regard vif, aux aguets, essayait de comprendre ce qui se passait entre le lieutenant de gendarmerie, Mélusine et moi.

Notre interlocuteur fit un geste dans la direction de ses hommes. Il agita une main courte et sans poils que des bagues ornaient.

— Allez donc m’attendre en bas. Je ne serai pas long.

Il attira une chaise tapissée de soie bleue pastel, au dossier doré en forme de lyre et s’assit à califourchon. Et, appuyant les coudes contre le haut du dossier, il commença son interrogatoire.

— Comment s’est produit cet accident ? Vous paraissez souffrir de plusieurs fractures.

D’un index accusateur, il désignait ma jambe et mon bras dans leur gouttière plâtrée.

— La señora de Heredia vous a sans doute éclairé sur ce point. Je souffrais d’une crise de paludisme. Mes souvenirs sont imprécis.

Le lieutenant prit derrière lui, sur une étagère, un précieux éventail de dentelle. Il l’ouvrit et s’éventa. Ce geste d’une grosse main tachée de tabac, aux doigts chargés de bagues, était incongru.

— Continuez, je vous écoute.

— La fièvre me tenait si chaud qu’une heure avant le lever du jour, je me glissai hors de ma chambre. J’allai au bord de la galerie. Soudain un vertige me prit. Je basculai par-dessus la balustrade. Le jardinier sourd-muet me retrouva sans connaissance dans le patio.

— Vraiment ? dit le policier.

Il s'éventait encore. À l'ironie de son accent, je compris qu'il ne me croyait pas. Il se tourna vers Mélusine.

— N'est-ce pas vous qui avez découvert le señor Malgorn étendu dans le patio ?

— Oui.

— Étiez-vous seule ?

— Araminta était avec moi. Le jardinier sourd-muet l'avait appelée pour lui montrer sa trouvaille : le corps inanimé de notre malheureux ami.

Le lieutenant referma l'éventail de Cecilia Beatriz et s'en frappa la paume gauche.

— Et vous, dit-il à Maria del Socorro Guzman de Heredia, que pensez-vous de cette curieuse histoire ?

La dignité d'une Guzman ne lui permettait pas de traiter de pair avec un petit officier de gendarmerie. Pour l'honneur de son sang, je la sentis à nos côtés.

— Je n'en pense rien. Je n'étais pas à l'hacienda. Je suis arrivée de Cali le lendemain matin.

L'officier ricana :

— Il est heureux que votre place ait été retenue sur l'avion de dimanche, señor Malgorn. On ne peut vous accuser de préméditation.

Il tira un cigarillo de sa poche et une boîte d'allumettes El Rey. En frottant plusieurs courtes « fosforos » de cire, il alluma son cigare.

— Connaissiez-vous Hernan de Angulo Serrano ?

— La victime ? Je ne l'ai jamais vu.

— Ni vif ni mort ?

Son regard aigu ne me quittait pas.

— Comment l'aurais-je rencontré ? Pendant mon séjour en Colombie, j'ai vécu à l'écart des villes et des haciendas. Quelques « llanos » m'ont offert l'hospitalité ; le plus souvent, j'ai dû me rabattre sur les Indiens de la forêt vierge. Mission achevée, mon départ pour Paris était prévu, quand le hasard d'un changement d'horaire m'a obligé à rester vingt-quatre heures de plus à Cali. Mon amie d'enfance, Mélusine Dibelin, épouse du señor Santiago de Heredia y Guzman, demeurait à quelque distance de Palmira. J'ai voulu la revoir. Vous reconnaîtrez que ma visite s'explique aisément.

— Aisément.

En tirant sur le cigarillo, il me surveillait du coin de l'œil. Sous un tel regard, j'avais du mal à me convaincre de mon innocence. Maria del Socorro m'accordait toute son attention. Alors que je cherchais des raisons d'absoudre Mélusine, sa belle-mère était en quête de motifs accablants.

— Où est votre mari, señora ?

— Je l'ignore.

— Vous vous croyez très forte. Votre attitude ne tromperait pas un enfant.

Pensivement, il mastiqua le bout de son rebutant cigare. Ses bottes et son ceinturon dégageaient une odeur déplaisante.

Mélusine garda le silence. Elle avait aux lèvres un sourire distrait.

— Nous sommes assez bien renseignés, señora. Votre mari s'est enfui à temps. Il a pris la direction du Sud et cherché refuge dans sa propriété du Rio Mataje. Posséder une finca près de la frontière de l'Équateur est une bénédiction du ciel. Est-ce votre avis ?

Elle n'offrait pas de prise. Il m'arrivait de penser qu'elle avait beaucoup souffert en silence et qu'au bout de la souffrance, elle avait atteint le détachement où les mots des autres et leurs actes ne font plus mal.

— Voyons, répondez-moi.

Il s'était penché. Ses bras entouraient le dossier doré de la chaise. Elle dit :

— Que pourrais-je répondre ? Vous en savez plus que moi.

Alors, Maria del Socorro entra en scène. Cou tendu, elle avait prêté grande attention aux répliques.

— Vos insinuations m'étonnent. Exprimez clairement vos soupçons, je vous prie.

Le lieutenant Ramirez resta tranquillement assis sur la chaise fragile qui avait appartenu à la morte. En clignant des yeux, il affronta le visage hautain de son interlocutrice.

— Que désirez-vous savoir ?

— La vérité. Vous avez porté une accusation. Si j'ai bien compris, vous mêlez le nom de mon fils à une affaire de meurtre.

— Vous m'avez bien compris.

Il souriait. Le sourire découvrait ses dents gâtées. Elle poussa un cri.

— Vous osez l'accuser !

— J'ose en effet. Il est curieux que le señor Santiago de Heredia y Guzman ait disparu le soir même du meurtre. Il est la dernière personne à qui la victime, Hernan de Angulo Serrano, son ami, ait rendu visite. La Linda Mora est la propriété la plus proche de la montagne où fut découvert le cadavre. Le médecin légiste a extrait les balles. Nous recherchons l'arme du crime, le colt qui les a tirées.

— Impossible, dit Maria del Socorro.

Elle était si pâle qu'à cet instant-là elle me fit pitié.

— Mon fils n'est pas un criminel.

Elle jeta un regard à Mélusine d'un air de dire : « Arrêtez-la donc, elle ! Si quelqu'un a tué, cette femme est la coupable. » Et je regrettai mon mouvement de compassion.

— Pourquoi a-t-il fui ? Un innocent ne cherche pas le salut dans la fuite.

— Mon fils n'a pas cherché à vous échapper. Un Guzman ne fuit pas.

D'un air placide, le lieutenant Ramirez tirait sur son cigarillo. J'avais appris à me méfier de lui. Son expression de bonhomie était trompeuse. Aussi rusé que le plus madré des paysans français, son intelligence éclatait en maints détails.

— Vous mentez ! dit Maria del Socorro dans un élan de rage. Les criminels ont un motif. Quel aurait été celui de mon fils, je vous le demande ?

Avant de jeter sur le divan l'éventail de dentelle qui avait appartenu à une autre victime, il l'ouvrit, l'admira et le referma d'un geste indifférent :

— Joli travail, ma foi. Désolé, señora, je ne puis vous répondre. Nous n'arrêtons pas sans preuves. Nous ne portons pas d'accusations à la légère. Mes chefs à Cali et à Bogota en savent plus que moi sur les activités du señor Santiago de Heredia y Guzman. Je ne suis qu'un humble subalterne. On me demande d'arrêter le coupable et de fournir les preuves de sa culpabilité. Les motifs ne sont pas de mon ressort.

Aux aguets, Mélusine écoutait. Elle semblait ignorer les regards venimeux que lui jetait sa belle-mère.

— Et vous prétendez que mon fils a cherché refuge dans la finca du Rio Mataje ?

Pour la première fois, l'officier se mit à rire :

— Je ne prétends rien, je le sais : Santiago de Heredia s’y trouve à présent.

Soudain, j’entendis des coups de feu et des cris sauvages. L’officier se leva et repoussa sa chaise.

— Qu’est-ce que ce bruit ?

D’autres coups de feu dont l’écho semblait rebondir, des hurlements de blessés, des clameurs d’hommes au combat couvrirent sa voix.

— Allez-vous me répondre ? Une fois encore, quelle est la cause de cette bataille ?

Nous restâmes silencieux. Sans attendre, il se précipita sur la galerie. D’un pas majestueux, en prenant soin de ne trahir ni curiosité ni hâte, Maria del Socorro le suivit.

Mélusine s’approcha de moi. Je sentis son angoisse ; tout occupée du combat qui avait lieu à la limite du jardin, elle dit :

— Que Dieu le protège... Serait-il revenu se jeter dans la gueule du loup ?

— Qui « il » ?

Sa main tremblait. Je la pris et la couvris de baisers.

— Santiago.

— Il ne s’agit pas d’un attaquant isolé. Nous entendons les rumeurs et l’éclat d’une véritable bataille.

Elle s’écarta de moi. Avec effroi, je la vis s’approcher de la galerie.

— Prenez garde, Mélusine. Des balles s’égarent.

Sans m’écouter, elle quitta la chambre. Je me mis debout. En sautant péniblement, je la suivis. Appuyé contre la balustrade, au haut de l’escalier, le lieutenant, de toute sa voix, criait des ordres. Des balles sifflaient. La montagne semblait rabattre sur nous le bruit des détonations. Je ne m’étais pas trompé : une bataille opposait un groupe d’assaillants au groupe des assaillis. Les deux camps étaient sensiblement de même force. La Linda Mora avait été investie par les gendarmes, à leur tour cernés par une bande armée.

La silhouette d’Araminta se détachait sur la dernière marche de l’escalier. Silencieusement elle passa derrière l’officier. Elle semblait craindre d’éveiller son attention. Engagé dans la bataille, il ne s’aperçut pas de sa présence.

L'Indienne s'avança vers Mélusine qui se tenait à mi-distance entre le lieutenant et moi. Comment cette femme au visage noir et ravagé, aux yeux tristes, avait-elle pu donner le jour à la ravissante Carmela ? Pour comprendre son message, Mélusine se pencha. La nouvelle devait être bonne. La tension qui avait troublé son calme se relâcha.

Avec un sourire pur et spontané, elle vint à moi. Pour un instant, j'oubliai le fracas des hommes qui tuent et qui meurent, les cris des blessés, l'horrible triomphe du vainqueur.

— Gauthier...

D'un geste du menton, tournée vers le jardin, elle me désigna un assaillant qui se hissait sur le mur. Tranquillement l'homme débraillé, le visage caché par un large sombrero, s'installa à califourchon et visa. La balle éclata contre le volet de ma chambre à deux mètres de nous.

— Mettez-vous à l'abri, Mélusine ! De grâce, ne restez pas là.

Elle dit seulement :

— Mauvais tireur. Les bandoleros, habituellement, font preuve de plus d'adresse.

— C'est une attaque de bandoleros ?

Elle fit signe que oui.

— Ils attendaient le moment de prendre leur revanche. Il y a quelques semaines, ils ont eu maille à partir avec un détachement de gendarmes, celui-ci même.

Je m'étais incliné vers elle pour essayer de la comprendre. Le tumulte couvrait nos voix. Le hennissement d'un cheval blessé qui se cabrait contre le mur d'enceinte souligna les bruits du combat. Mélusine reprit d'un ton moins assuré :

— Plusieurs des leurs, tombés entre les mains des gendarmes, ont été amenés à Cali. Les membres de cette troupe s'appelaient « les anges ». Les gendarmes les ont précipités de l'étage supérieur d'un building en ricanant : « Puisque vous êtes des anges, volez donc de vos propres ailes. »

— Est-ce d'Araminta que vous tenez ces détails ?

Deux assaillants s'étaient glissés sur le toit. Des morceaux de tuiles arrachées par les balles s'écrasèrent sur les dalles du patio. Ma compagne tenait-elle à honneur de faire bon visage ou voulait-elle se griser de paroles ? Elle reprit d'une voix difficilement perceptible :

— Les pauvres Indiens, les paysans, sont à la fois malmenés et torturés par les bandoleros et les gendarmes, par les hors-la-loi et les serviteurs de la loi. Effrayée à leur approche, une famille de paysans a abandonné sa cabane pour chercher refuge à l'hacienda.

À quelques pas de nous, appuyé contre la balustrade, le lieutenant Ramirez avait visé et tiré. Il rata son but et jura avec rage.

— Mais vous, riches propriétaires, êtes-vous mieux protégés à l'intérieur de vos haciendas ? Jamais bandits de grand chemin n'ont eu proie plus tentante.

— Puissants, armés, nous savons nous défendre. Les bandoleros s'attaquent de préférence aux humbles, aux faibles, aux modestes.

— Le gouvernement n'entreprend-il aucune répression armée ?

— Le gouvernement !... Vous appelez cette dictature un gouvernement ?

Le premier tireur, à califourchon sur le mur, avait reçu l'appui d'un camarade, puis d'un second. Le pilier en bois derrière lequel nous nous tenions ne nous offrait qu'un dérisoire abri. Mélusine, la pensée ailleurs, parla à mots entrecoupés :

— Les paysans colombiens qui peuplent les terres les plus riches du monde souffrent d'une grave sous-alimentation. Leur soumission est la preuve d'une résignation profonde. Comment attacheraient-ils du prix à l'existence ? La faim, la maladie et la peur, voilà leur destin. Ils boivent pour oublier leur condition misérable.

— Est-ce là l'opinion de votre mari ?

— Celle qu'il défend de toutes ses forces. Si le complot dont il est l'âme réussit, s'il parvient à renverser Rojas Pinilla, son premier but sera de débarrasser le pays des bandoleros.

Les balles sifflaient autour de nous. Le premier tireur dont la chemise en haillons était ouverte sur une sombre poitrine, s'écroula tout à coup. Le lieutenant Ramirez avait réussi à le mettre hors de combat. Une tache rouge s'étala sur la blancheur du mur. Sans chercher à lui porter secours, en hurlant des imprécations, ses compagnons rechargèrent leurs armes. L'un d'eux, pour prendre sa place, balança le blessé dans le jardin.

Semblable aux paysans dont elle parlait, Mélusine semblait attacher si peu de prix à la vie que sa tranquillité était une offense. Ni moi ni Santiago n'avions su la rendre heureuse.

— Celui-là tire mieux, dit-elle.

Je la sentais haleter à mes côtés.

— Que de balles gâchées !

En me glissant le long de la balustrade, je parvins à me mettre devant elle.

— Les bandoleros ne s'attaquent pas aux propriétaires, me dites-vous, mais leurs balles ne choisissent pas.

Embarrassé par mes appareils, je ne pouvais la contraindre à m'obéir et à quitter le lieu de ce combat.

— Qu'est devenue votre belle-mère ?

— Elle prie, peut-être, ou elle est en train d'attiser une bataille qui doit lui plaire.

Ni les gendarmes ni les bandoleros ne méritaient ma sympathie. Étranger, je n'épousais pas les querelles colombiennes.

À l'odeur de la poudre se mêlaient les âcres relents de sang répandu, de la sueur et déjà de la mort.

Il faisait chaud. J'avais hâte d'ôter les plâtres qui me brûlaient la peau. De la manche, je m'essuyai le visage... Retrouver ma liberté de mouvements était le plus enviable de tous les biens.

Le lieutenant Ramirez, à quelques pas de nous, poussa un cri que couvrirent les débordements de joie de ses adversaires.

— Touché... Il est touché !

Une tache rouge s'élargit sur les dalles. Comme une marionnette punie, l'officier était tombé, tête en dehors, poitrine appuyée contre la balustrade. Il eut un soubresaut. En tentant de se redresser, il glissa à la renverse, étendu devant l'escalier au travers de la galerie. Les coups de feu ne cessèrent pas pour autant ; on ne visait plus dans notre direction. Sur la pelouse du jardin, un sauvage corps à corps opposait les adversaires. Quelques-uns n'avaient pas d'armes à feu. D'autres maniaient avec allégresse la dangereuse machette.

— Les vainqueurs ne tarderont pas à chercher avantage de leur victoire. Vous êtes une proie tout indiquée, Mélusine...

Elle ne m'écoutait pas. Elle m'écarta de son chemin, s'approcha de l'homme abattu et se pencha sur lui.

Je repoussai les mouches qui bourdonnaient autour de mes oreilles et que l'odeur des plâtres attirait. Ma bouche, mes lèvres avaient un goût de

cendres.

— Vit-il encore ?

— Je le crois.

Elle s'agenouilla auprès du lieutenant Ramirez. Son souci charitable me surprit et m'émut. À la recherche des battements du cœur, elle glissa la main sous la vareuse en toile. Les mouches frôlaient son visage et tournoyaient au-dessus du blessé. Elle les chassa sans impatience.

Nous avions oublié les cris de la bataille et les coups de feu.

— Que faut-il faire, Gauthier ? Téléphoner à la gendarmerie de Palmira en admettant que la ligne n'ait pas été coupée ? Ou ne prévenir la police qu'après le départ des bandoleros ?

Elle haletait. Une détresse sincère crispait ses traits.

— Ne vous mêlez pas de cela. Vous êtes entre le marteau et l'enclume. Vous ne recevrez que des coups.

— Il perd beaucoup de sang.

— Qu'y pouvez-vous ? Vous n'avez pas appelé les bandits à l'aide.

En grimaçant de peine, cette femme si brave murmura à voix basse, pour elle seule :

— Je n'aime pas la mort. Ah ! comme je hais la mort.

Toute la douleur du monde paraissait l'accabler. Elle avait ployé les épaules. Cependant, elle avait disposé du cadavre d'Hernan de Angulo Serrano avec autant de maîtrise que d'insensibilité. À gestes prompts et adroits, elle fouilla les poches de la vareuse. Le visage du lieutenant Ramirez était d'une pâleur cireuse. Il avait été frappé en pleine poitrine. Il ne semblait pas qu'il pût vivre. Mélusine progressait dans sa recherche ; ses mains devenaient rouges de sang. La sueur coulait sur son visage. Elle n'en avait cure. Un élan la poussait dont je ne comprenais pas les secrets ressorts.

Elle laissa échapper un soupir et redressa la tête. Elle tenait entre les mains une fiche de télégramme que le sang avait éclaboussée, elle l'essuya sur le pantalon du mourant. Son tranquille irrespect me surprit.

— Venez, Gauthier. On fait trop de bruit ici. J'ai hâte d'être au calme pour lire ce télégramme.

— Comment saviez-vous que le lieutenant Ramirez l'avait en sa possession ?

— Il m'est adressé. Depuis trois jours, la police fait surveiller mon courrier, celui que j'écris et celui que je reçois.

— En a-t-elle le droit ?

— Un dictateur nous gouverne.

Elle me précéda le long de la galerie et pénétra dans la chambre. Faute de munitions et de combattants, la bataille s'était terminée. Avant de suivre Mélusine à l'intérieur de la pièce, je jetai un coup d'œil derrière moi. Le jardin semblait vide. Avec horreur, je vis planer des vautours dans le ciel chaud. Je m'approchai de la table de chevet. Il était 4 heures à ma montre.

— De qui est le télégramme ?

— De Santiago.

En le lisant, le lieutenant avait découvert la retraite où Santiago de Heredia se cachait. Je ne m'étonnais plus de son flair et de l'excellence de ses méthodes.

— Que vous dit-il ?

Elle me tendit la feuille.

— Il est blessé. Il a failli mourir. Il me demande de venir le plus tôt possible.

— Un télégramme en clair ?

— Oui.

Elle négligea de me le montrer. Bras croisés étroitement contre elle, elle fit les cent pas dans la chambre. Elle me cachait son visage. Je la sentais contrariée et peut-être malheureuse.

— Que puis-je faire pour vous, Mélusine ?

— Rien.

Après un silence, elle dit :

— Je vous ai assez retenu. Partez.

Sa voix avait une intonation sèche qui ne lui était pas habituelle.

— Partir ? Sans passeport, sans billet ?

Elle serra ses joues pâles entre ses paumes.

— Je vous demande pardon, Gauthier ; j'avais oublié ce détail. Santiago a vos papiers.

— Le voyage est long et dangereux. Laissez-moi vous accompagner.

Elle était revenue devant moi, tout près de moi. Je voulus relever le défi que me lançait son regard quand la voix de Maria del Socorro nous fit sursauter :

— Pardonnez-moi de troubler votre tête-à-tête, dit-elle, non sans ironie. Mais j'ai donné l'ordre à Araminta de porter ici mon chocolat. Je ne puis rester dans ma chambre. Ce cadavre sous mes fenêtres est un spectacle fort déplaisant. Il faut l'enjamber pour emprunter l'escalier.

— Feu le lieutenant Ramirez, dis-je avec gêne.

Sous son regard, j'avais le sentiment d'avoir été surpris en plein péché.

— Parbleu, je le sais bien. La bouche et les yeux ouverts, aussi mort qu'il est possible. Qu'attendez-vous pour téléphoner à Palmira qu'on vienne nous en débarrasser ? Juanito et Carmela m'ont affirmé qu'il y avait plusieurs morts dans le jardin. Les fourmis s'en donnent à cœur joie. Bientôt, l'odeur ne sera plus supportable.

Mélusine s'approcha. Elle avait retrouvé son visage froid et son air taciturne. Elle tendit le télégramme.

— Lisez ceci, mère.

Maria del Socorro prit la feuille blanche et tachée de sang. Elle y jeta un coup d'œil.

— Eh bien, quand partirez-vous ?

J'essayai d'attirer son attention.

— Je propose à Mélusine de l'accompagner. Une femme seule sur cette route court trop de risques. À deux, nous nous relayerons au volant de la Cadillac.

Le sourire qui vint aux lèvres de la señora Maria del Socorro Guzman de Heredia ne me plut pas. J'aimais moins encore l'éclat jaloux de son regard.

— Ah ! te voilà, Araminta. Approche-toi. Je meurs de faim.

Des mains de la servante, elle prit la tasse en argent remplie de chocolat brûlant, y mêla un gros morceau de fromage et but avec délices. L'Indienne lui présenta sur une assiette en argent des galettes tièdes à la farine de yucca.

Maria del Socorro se servit largement.

— Je préfère cette collation au déjeuner, dit-elle. Vous souhaitez accompagner ma belle-fille ? Excellente idée. Ces appareils vous permettent-ils de conduire ?

— Ils sont à présent superflus. Permettez-moi de vous montrer le cas que j'en fais...

Mais j'en fus pour ma vantardise.

Avec l'aide de Mélusine, de solides ciseaux, un couteau à lame aiguë, au bout de trois heures de travail seulement je parvins à délivrer ma jambe et mon bras.

Il était nuit quand nous nous mîmes en route.

OceanofPDF.com

X

À présent, nous avons rejoint la route de Cali à Popayan. C'était une nuit de pleine lune. Nous longions la cordillère centrale. La clarté blanche soulignait le dessin oppressant et le relief tourmenté des sommets. En dix heures, nous pouvions atteindre Pasto. J'étais heureux. Expliquer le bonheur n'est pas chose facile. Il me suffisait d'avoir Mélusine à mes côtés, de conduire une puissante voiture et d'être libéré du carcan de plâtre qui m'avait fait souffrir.

Parmi les dernières paroles que le Bouddha adressa à ses disciples au moment de mourir, celle-ci m'avait plu :

« N'allez en quête de refuge qu'auprès de vous-même.

Tenez-vous bien dans votre île à vous. »

Attaché ou non à la contemplation suivant son enseignement, Européen trop imparfait pour ne tenir la paix que de moi, c'était la présence de Mélusine qui me rendait heureux. D'elle et d'elle seule dépendait ma joie. Je l'aimais. Son silence me remplissait le cœur d'aise. Parce qu'elle se taisait, elle me permettait les rêves. Mon imagination y trouvait son compte.

— N'êtes-vous pas fatiguée ?

Perdue dans un univers bien à elle, comme l'île dont parle le Bouddha, elle ne m'y laissait pas pénétrer.

J'osai appuyer la main sur son bras. Elle tourna la tête et me sourit.

— Je suis bien. Ne ralentissez pas.

Elle n'avait pas offert de me relayer au volant. Sûr de mes réflexes, je souffrais mal que l'on conduisît à ma place. Depuis plusieurs années que nous n'avions pas roulé ensemble, ma compagne ne l'avait pas oublié.

Les montagnes aux pentes couvertes de pâturages et de forêts continuaient à défiler tandis que nous nous dirigions vers le sud. Nous longions la vallée fertile de la Cauca. Il nous arrivait de croiser ou de dépasser des camions lourdement chargés.

Très tôt les lumières des villages s'étaient éteintes.

— Nous serons à Popayan avant une heure du matin.

— Connaissez-vous Popayan ?

— Non.

— C'est une ville aristocratique aux tenaces traditions religieuses. Ses rues sont riches en églises baroques et en maisons coloniales. À mille sept cents mètres d'altitude, elle jouit d'un climat tempéré ; au pied du Sotare, volcan éteint, elle est encadrée de vertes collines. Cali l'a supplantée en importance. Les cérémonies de la Semaine sainte y attirent de nombreux visiteurs. Pourtant, aucun hôtel de Popayan ne mérite d'être recommandé aux touristes. Êtes-vous las de conduire ?

— Non. Je pensais à vous, Mélusine. Nous ne sommes pas au bout du voyage. Il serait sage de prendre un peu de repos.

— Je me reposerai à Santa-Barbara.

Le clair de lune accentuait la blancheur de son visage. Elle était vêtue d'une robe en coton blanc imprimé de boutons de roses noirs. Elle avait jeté sur ses épaules un manteau rouge dont elle n'avait pas enfilé les manches.

— Vous devez avoir froid.

— J'ai rarement froid.

J'admirais quelle n'eût pas répondu d'instinct par une phrase toute faite et mensongère : « Je n'ai jamais froid. » Son indifférence apparente cachait une intelligence profonde, une âme étrange et recherchée. Acharné à la comprendre, auprès d'elle j'ignorais l'ennui.

— À Santa-Barbara, votre finca du Rio Mataje, la chaleur ne vous permettra pas de dormir.

Elle eut un rire clair, presque enfantin :

— Je souffre rarement de la chaleur.

Malgré moi, je manifestai une certaine impatience. Elle dit alors :

— S'il en était autrement, comment me serais-je habituée à vivre en Colombie où un parcours d'une seule journée révèle autant de climats différents et de paysages variés que le long voyage qui mènerait de la Laponie jusqu'au fleuve Congo ? Le premier dimanche de mon arrivée dans ce pays, au matin, Santiago m'emmena chez une de ses cousines. Elle habitait Bogota. Un superbe jardin entourait sa maison. Sous la pluie, elle me cueillit une brassée d'iris et, au coin d'un feu de bois, m'offrit un « tinto ». Deux heures plus tard, nous déjeunions à Santandercito, en pleine zone tropicale. À l'ombre chaude des bananiers, je ramassai trois douzaines d'orchidées.

Ce n'était pas assez de l'écouter. Je détournai mon regard de la route pour lui jeter un rapide coup d'œil. Sa présence enchantait chacun de mes sens.

— Vous aimez ce pays, n'est-ce pas ?

— Je l'aime, Gauthier. La vie y est dure. Cette terre est impitoyable aux faibles. Ici, cependant, un être peut donner toute sa mesure. Qu'il ait en lui, avec la santé et la foi des conquérants espagnols et leur extraordinaire courage, l'endurance et le stoïcisme des Indiens, et le pays entier sera son royaume.

— Vous m'aviez dit que ce n'était pas la terre d'élection des femmes.

Son élan d'enthousiasme m'avait blessé. Étais-je jaloux de l'air quelle respirait, du sol quelle foulait, de cette Colombie qui me l'avait prise ? Pas une fois, depuis le départ de la Linda Mora, elle n'avait prononcé le nom de son mari.

— Pour les Américaines du Sud — pour les Colombiennes plus encore — la promotion de la femme n'est pas commencée. Tout reste à faire. Le combat en vaut la peine.

Étrange Mélusine. Je suivais mal le cheminement de sa pensée. Interpréter ses gestes était à coup sûr commettre une erreur. Elle n'offrait pas de prise. Elle soumettait d'elle-même une image blanche et lisse, celle d'un être dépourvu de sensibilité, peu soucieux des souffrances qu'il causait.

J'évoquai ces contes fantastiques où un amant tient entre ses bras l'objet de ses désirs ardents pour découvrir trop tard le nom et le visage de l'inconnue qu'il étreint : la Mort.

De nouveau, le silence nous sépara. C'en était fait de ma joie. Nous avions pris le chemin de la montagne. Il me plaisait que la conduite fût difficile et réclamât mon attention. Les précipices d'une route que je parcourais de nuit et pour la première fois me distrayaient de mon obsédant amour. La chaîne qui me retenait prisonnier me paraissait moins lourde.

Nous mîmes près de quatre heures pour couvrir les cent quatre-vingts kilomètres qui séparent Cali de Popayan. J'atteignis enfin la petite cité charmante et vétuste, résignée au déclin de sa prospérité et riche seulement en nobles églises et en beaux édifices, témoins de sa grandeur passée. Minuit sonnait. Je ralentis.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ?

Le ton était méfiant.

— La sagesse l'exige, Mélusine.

— Je préfère continuer.

Malgré son refus, j'insistai :

— Nous ne trouverons ni auberge ni refuge au-delà de Popayan.

— Peu importe.

Je freinai à un carrefour assez bien éclairé. Ma compagne ne me regardait pas. Quand je voulus l'interroger en quête d'un encouragement et d'un sourire, son attitude me surprit.

Elle avait ramené sur elle son manteau. Recroquevillée contre la portière, une expression figée et douloureuse sur le visage, cheveux défaits, elle ressemblait, elle aussi, à une captive que des chaînes obligent à l'immobilité.

— Qu'y a-t-il, Gauthier ? Qu'attendez-vous pour repartir ?

Elle s'efforçait de sourire. Sa pâleur, sa tristesse me firent mal.

Je la croyais insensible parce qu'elle ne faisait pas étalage de ses sentiments, parce qu'au lieu de crier au cœur de la souffrance, elle se réfugiait dans un mutisme stoïque.

— J'aimerais connaître vos pensées.

Elle eut une moue étonnée, très jeune, qui lui rendit son visage adolescent.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Certainement pas.

Et je démarrai aussitôt. Crut-elle m'avoir blessé ? Je sentis sa main se poser sur le volant, à côté de la mienne. Elle appuya la tête contre mon épaule. C'était, depuis notre revoir, son premier geste d'abandon et de tendresse.

— Je pensais combien il est agréable en France de rouler ainsi la nuit. Les routes sont bonnes et sûres. Il est doux de s'arrêter dans une petite ville, au hasard, et de commander un repas. Le Français, bon restaurateur, est trop souvent médiocre hôtelier. La surprise peut-être excellente ou déplorable mais partout on est assuré de trouver un gîte, un abri, un lit. Ici, seul sur la route, la nuit, la peur vous prend. C'est un pays où l'on a souvent peur.

— Vous regrettez donc quelquefois la France ?

— Oh ! dit-elle, souvent... Très souvent...

Elle avait eu un accent de petite fille malheureuse. Je crus qu'elle allait pleurer. Où était ma farouche amazone de la veille que les balles n'effrayaient pas ?

De nouveau je ralentis. J'avais traversé la ville. Nous n'avions croisé personne. Nulle part je n'avais vu de poteau indicateur. Un instant je frôlai de mes lèvres la tempe de Mélusine.

— En France, ma chère, dis-je d'une voix qui voulait être gaie et détachée, on trouve sans peine sa direction. Des commodités du genre d'un poteau indicateur existent-elles à Popayan ? Je crains de me perdre si vous vous obstinez à poursuivre ce voyage.

Nous rebroussâmes chemin. J'avançai au pas. En silence, nous donnâmes toute notre attention aux plaques des rues et aux affiches.

— Êtes-vous déjà allée à Santa-Barbara par la route ?

— Non.

Son ton abrupt m'étonna.

— Ne connaissez-vous pas la finca ?

— Le coin est malsain. Santiago craint pour moi la malaria, les serpents et les parasites intestinaux. Il veut me protéger des multiples dangers de la forêt équatoriale.

Nous avons débouché sur une place qu'éclairait la lune. J'arrêtai la Cadillac. J'ouvris la portière.

— Venez. Faisons quelques pas.

Elle quitta la voiture. Je lui pris le bras.

— Dans ces conditions, l'appel de votre mari a dû vous surprendre.

— Je crains qu'il ne soit grièvement blessé.

À cet instant-là, je l'avoue, je souhaitai la mort de Santiago. Je ne le connaissais pas. Ce que j'avais appris de son caractère et de ses mœurs le rendait peu sympathique. S'il venait à succomber à la gravité de ses blessures, Mélusine serait libre et je pourrais l'épouser. Les reproches que je m'adressai ne déclenchèrent pas le remords. La mentalité d'un pays où l'on fait bon marché de la vie des autres me gagnait à mon tour.

À mes côtés, ma compagne tremblait de froid. Son pied heurta les pavés ronds et mal éclairés.

— Êtes-vous certaine que ce télégramme ait été envoyé par votre mari ?

— Non, bien sûr. Le télégramme a été envoyé de Tumaco. Le bureau de poste de cette ville est le plus proche de la finca.

Devant nous un panneau blanc semblait porter des indications et des flèches.

— J'ai hâte d'arriver, Gauthier. Tout retard m'est insupportable.

— Et si nous tombons dans un traquenard ?

Elle haussa les épaules et ne répondit pas.

— Nous étions dans la bonne direction, Mélusine. Voyez vous-même.

Déjà, elle rebroussait chemin.

— Ne perdons pas de temps.

Elle marchait vite, si vite que j'eus quelque peine à la rejoindre.

Je me souviens de cette route de Popayan à Pasto, l'une des plus redoutables qu'il m'ait été donné de faire. La nuit en augmentait les périls. Le clair de lune changeait l'aspect d'un paysage austère dont je découvrais la grandeur avec effroi. Nous étions en pleine cordillère, à haute altitude. Au fur et à mesure que nous descendions vers le sud, alors que nous nous rapprochions de l'équateur, le froid devenait plus vif.

Mélusine était venue près de moi. Elle gardait le silence. Je savais qu'elle ne dormait pas, que, tendue, aux aguets, elle entrevoyait les dangers et participait aux gestes que je devais faire, aux décisions qu'il me fallait prendre. La route longeait de vertigineux précipices. Rien n'indiquait les tournants. Des trous, des fondrières, le verglas, la texture de la route, tantôt détrempée, tantôt parsemée de pierres coupantes ou de rocs effondrés, m'obligeaient à une attention soutenue. Il faisait froid et j'étais en nage. Je craignais ce phénomène si fréquent en Colombie, le « derumbe », la montagne qui glisse jusqu'au fond de la vallée en emportant tout sur son passage.

— Voulez-vous du chauffage ?

— Je n'ai pas froid.

Peu après, elle dit :

— Pourquoi vous ai-je entraîné dans cette aventure ? Vous aviez raison de me conseiller un arrêt à Popayan. Nous n'arriverons pas avant le jour.

— Ce sont des heures gagnées. Après Pasto, les conditions du voyage pourraient se révéler plus défavorables encore. Fermez les yeux et

essayez de dormir.

J'avais pitié d'elle et de sa détresse si bien cachée. Alors même qu'elle m'était apparue dure et singulièrement forte, sa solitude m'avait émue. Elle n'avait personne sur qui s'appuyer et à qui demander conseil. Santiago de Heredia y Guzman — elle me l'avait laissé entendre — n'avait pas comblé ses rêves et ses aspirations de jeune fille.

— Je ne veux pas dormir. Je veux veiller avec vous. Si vous êtes las, je prendrai le volant.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Je n'ai jamais suivi de route plus dangereuse. Nous n'avons pas rencontré un seul camion depuis le départ de Popayan.

— Et pour cause, Gauthier ! C'est le système de la « cadena », le trafic en sens unique.

Je confessai ne pas m'en être aperçu. La cadena, d'ailleurs, fonctionnait-elle la nuit ?

— Nous pourrions verser dans un précipice, avoir une panne sèche ou un accident quelconque, ni passant, ni routier, ni bon Samaritain ne nous viendrait en aide. Les quelques Indiens dégénérés et métissés de Noir qui habitent ce désert n'oseraient pas quitter leurs pauvres cases.

— Vous êtes là, dit-elle.

Une douce vague de chaleur me pénétra. Elle me faisait confiance. J'éprouvai le désir passionné de vaincre les périls que nous traversions et d'arracher Mélusine à cette existence où je n'avais pas ma part. Je fis le vœu de ne pas la perdre après l'avoir retrouvée. C'était un souhait présomptueux.

— À quoi pensez-vous, Gauthier ?

Je répondis franchement.

— À vous.

— M'en voulez-vous beaucoup de vous avoir entraîné dans cette aventure ?

— Je vous ai imposé ma compagnie.

Les mains sur le volant, penché en avant pour distinguer dans la lumière des phares le tournant en épingle à cheveux qu'aucune signalisation n'avait indiqué, je me retrouvai au bord d'une route qui s'effondrait. Redresser la voiture sur le terrain verglacé réclamait du sang-froid et de l'adresse. Le buste droit, consciente du danger, Mélusine n'avait pas bronché.

Je la sentis se détendre à mes côtés. Sans la regarder, je sus quelle souriait.

— Cela s'appelle friser la catastrophe, n'est-ce pas ? Vous conduisez comme un dieu, Gauthier.

Un éloge qui venait de sa bouche suffisait à me reconforter ; elle se glissa plus près de moi.

— Parlez-moi de Paris. Je sais, parler de Paris à 2 heures du matin dans la solitude grandiose et maudite de la cordillère paraît une idée saugrenue. Je vis si loin de tout ce qui fut mien, de tout ce qui me plaisait. Je suis exilée sur une terre où je n'ai pas de racines, où rien ni personne ne pourront m'en donner.

En m'obligeant à lui répondre, elle voulait me contraindre à relâcher la tension de mes nerfs. Penché en avant, je fouillais la nuit et j'étudiais le profil menaçant des montagnes. À mon insu, mes doigts étaient crispés sur le volant.

Je répondis à ses questions ; toutes trahissaient une nostalgie aiguë.

— J'ai tant voyagé, dis-je. À la recherche du pétrole, j'ai parcouru le monde. Il y a beau temps que je ne crois plus au charme des tropiques. Pourtant j'ignore la nostalgie. Si je devais vivre en France, je le supporterais mal.

Elle étouffa un soupir.

— C'est parce que le retour est possible. Vous acceptez de vivre trois mois, six mois dans la forêt vierge, le désert, la brousse ou de passer deux ans à l'étranger avec la perspective de revenir chez nous. Mais si l'on vous disait : « Que cette existence vous convienne ou non, vous êtes à jamais prisonnier d'un pays qui n'est pas le vôtre, du climat hostile, d'une terre qui ne vous a pas porté, d'un air qui ne vous a pas nourri », n'auriez-vous pas alors la nostalgie de la France ?

Sa voix était mal assurée. Les mots qui venaient trop vite sur ses lèvres, qui coulaient comme un flot, avaient la monotonie d'une triste chute d'eau.

— Vous souhaitez retourner en France ?

Les premières lueurs d'une aube grise, moins lumineuse que le clair de lune, commençaient à percer. Bientôt nous allions apercevoir les toits de Pasto, dans la vallée du Rio Atrís, à deux mille cinq cents mètres d'altitude, au pied du volcan de Galeras.

Tourné vers Mélusine, je m'efforçai de distinguer l'expression de son visage qui me parut aussi gris que l'aube.

— M'avez-vous entendu ? Souhaitez-vous retourner en France ?

J'appuyai longuement sur l'avertisseur avant de prendre un virage. Précaution inutile. Le système de la cadena et l'heure qui m'était favorable me donnaient le droit de passage.

— Je ne sais pas.

— Il y a quelques instants vous me parliez avec nostalgie de Paris, de Poitiers, des plages de Bretagne. Étiez-vous sincère ?

Elle secoua la tête avant de laisser reposer sa nuque contre l'arête du dossier.

— Sincère, Gauthier. Ne vous y méprenez pas.

— Mais alors, que dois-je comprendre ? Que signifie votre attitude ? Expliquez-moi vos sentiments, vos intentions.

Je bafouillai. La route, à cet endroit-là, avant la descente sur la vallée du Rio Atris, s'élargissait.

J'arrêtai la voiture. Rien ne me paraissait plus important que la réponse de Mélusine. Dans le fond obscur de l'inconscient, j'en pressentais, avec sa signification, l'angoisse de la souffrance qui ne pouvait manquer de me frapper en plein cœur.

— Pourquoi, puisque vous éprouvez à ce point le désir de rentrer en France, restez-vous ici ? Vous êtes mariée ; le devoir vous retient auprès de celui que vous avez librement choisi pour époux. Est-ce cela, Mélusine ?

Mes mains serraient ses coudes. Je l'attirai vers moi. Je l'obligeai à me regarder. Ses yeux avaient aussi peu d'éclat que le début du jour. Elle était terriblement blanche comme un cadavre ressuscité du tombeau.

— Vous ne me comprenez pas, dit-elle.

Prêt à m'incliner devant ses refus, je me croyais soumis à ses décisions. J'étais certain de m'être mis à sa place et d'avoir envisagé avec sang-froid les résolutions les plus contraires à mes désirs.

— Qu'y a-t-il à comprendre ?

Son visage était si proche qu'il m'eût suffi de me pencher pour toucher ses lèvres. Son regard soutenait le mien. Je voyais les légers défauts de sa peau qu'aucun fard ne dissimulait, la petite tache brune au coin de sa lèvre supérieure. Elle était semblable à l'adolescente que j'avais connue et aimée sur un autre continent, dans une autre vie.

Elle répéta :

— Vous ne me comprenez pas, Gauthier. J'aime Santiago. Dès notre première rencontre, je l'ai aimé, follement aimé. Je continuerai à vivre en Colombie, sous le toit de ma belle-mère qui souhaite ma déchéance et ma mort, pour une seule raison : parce que j'aime mon mari.

L'aveuglement de la passion m'avait empêché de distinguer le motif qui faisait agir Mélusine ; par amour pour son mari, elle avait bravé les dangers et risqué la prison.

J'espère, sans trop y croire, que je fis bonne contenance. Je tournai la clef de contact. Je démarrai. À force de tenir le volant, mes bras et mes épaules avaient mal ; j'étais courbaturé. La fatigue n'apportait qu'un dérivatif insuffisant à la souffrance qui me rongait.

Nous arrivâmes enfin à Pasto. Si proche de l'Équateur, la ville grelottait dans le petit matin. Des Indiens au visage sombre et aux yeux mornes se plaquaient le long des murs pour nous laisser passer.

Je fis le plein d'essence. J'avais hâte de retrouver autour de Pasto le paysage sauvage et altier de la cordillère centrale, les lacs glacés, tel celui de la Cocha, où les Indiennes, malgré le froid, viennent se baigner au lever du jour.

— Où allons-nous à présent ?

J'avais dépassé la ville. Voiture arrêtée devant un grand panneau publicitaire qui vantait les tissus « Coitejer », j'interrogeai ma compagne.

— Vous trouverez la carte dans le compartiment à gants.

En le fouillant, ma main toucha la crosse d'un revolver.

— Il n'y a pas de carte, Mélusine. Une vieille paire de gants et une arme.

Elle haussa les épaules.

— Les gendarmes ne l'ont pas trouvée. Le revolver est encore chargé de quatre balles. Prenez-le. Il peut vous être utile.

L'hésitation que je montrai la fit sourire.

— Ce n'est pas l'arme du crime. Je m'en suis servi sous vos yeux pour incendier la voiture d'Hernan.

Elle souriait. Elle savait, bien sûr, que je l'aimais. Cette certitude lui était douce.

— Comment comptez-vous arriver à la finca ?

— À l'ouest de Pasto, une route conduit vers le tronçon de voie qui mène à Tumaco. Après, nous trouverons des pistes.

— Est-ce le chemin qu'emprunte habituellement Santiago ?

— Quelquefois. Il préfère le plus souvent prendre l'avion jusqu'à Ipiales et d'Ipiales jusqu'à Tumaco.

— Et de Tumaco ?

— En canot par les rivières. Il a suivi cette direction dimanche en quittant la Linda Mora.

L'amour que Mélusine avait voué à son mari me blessait. Ce revoir était une déception profonde. Il me faudrait longtemps pour en surmonter la douleur. Je souhaitais m'arrêter à Pasto, rebrousser chemin et par le premier avion regagner Paris.

— Vous êtes tirée d'affaire. Continuez sans moi.

— Vous ne parlez pas sérieusement, Gauthier.

— Le plus sérieusement du monde.

Ce fut elle qui prit mes deux mains. Ses yeux se remplirent de larmes :

— Ne m'abandonnez pas, Gauthier. Oh ! Gauthier, que deviendrai-je si vous me laissez seule ?

Je dis d'une voix dure :

— Vous n'êtes pas seule. Vous allez retrouver Santiago.

Jamais elle ne m'avait semblé à ce point féminine et touchante.

— Ce n'est pas la même chose. J'aime Santiago, mais il est sur l'autre bord, de l'autre côté d'un abîme que je ne parviens pas à franchir. Il me regarde et il ne me voit pas. Avec vous, tout est merveilleusement simple et facile. Nous parlons le même langage.

Je persiflai :

— En somme, un homme de plus qui ne vous comprend pas.

J'avais beau la traiter de haut, malgré moi j'étais ému.

Raisnable ou irraisonné, elle éprouvait d'une manière poignante le sentiment de sa solitude.

— Nous sommes des époux unis, Santiago et moi. Nous nous aimons. Nous n'avons que cet amour en commun. Mes efforts pour m'intégrer à son existence, pour partager ses intérêts et ses combats se heurtent à son indifférence.

— Allons, dis-je avec un soupir, ce pays excessif vous a complètement détraquée. On le serait à moins. Venez prendre un tinto. Vous

avez besoin de vous réchauffer et de manger quelque chose. Vous n'en pouvez plus.

Il m'était doux de m'occuper d'elle. Ainsi, je sentais que je lui étais encore nécessaire.

Deux Indiens, un vieillard et un enfant à la ruana effrangée, près de la portière, m'offrirent des objets taillés en plein bois et décorés au pinceau. Leur dénuement me fit pitié. Je leur tendis deux pesos par la vitre baissée et je fis demi-tour pour regagner la ville.

— C'est entendu, Mélusine, je vous accompagnerai jusqu'à la ferme. En vous emparant de mes papiers et de mon passeport, vous avez trouvé le moyen de m'enchaîner.

— N'ai-je pas d'autres moyens de vous retenir ? L'affection très fidèle et très tendre que j'ai pour vous et...

Elle s'interrompit. Je ricanai :

— Et l'amour que je vous ai voué. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Non, dit-elle, il y a beaucoup d'autres chaînes qui me lient à vous ; mon mariage, la séparation, votre départ ne les ont pas brisées.

Sur la piste où nous avançons à quinze kilomètres à l'heure, en direction du Pacifique proche, il m'arriva souvent de réfléchir au sens de cette phrase.

En nous dirigeant vers le sud-ouest et le Rio Mataje, nous avons quitté la région des volcans et des lacs aux eaux pures, les sommets couverts de neige des cordillères et les cultures des vallées riches. Après avoir franchi la cordillère occidentale, nous descendîmes dans les terres basses au niveau de l'océan proche. Cent fois nous faillîmes nous perdre. Il n'est pire désert que la forêt vierge. La population — les Noirs avaient remplacé les Indiens — y est disséminée. De-ci de-là, au bord de la piste ou d'une rivière dont nous ignorions le nom, se groupaient des villages de quelques cases. Nous avons pénétré dans un monde vert aux arbres prodigieux. La pluie équatoriale tombait lourde, sans tristesse. Au-dessus de nous, les pâles orchidées s'appuyaient sur les lianes qui glissaient le long des troncs, reliaient les branches et se tordaient en d'inextricables nœuds.

Quand nous nous arrêtons pour demander la direction de Santa-Barbara, des négrillons maladifs nous environnaient. Au moment où nous démarrions, des chiens minuscules et galeux aux oreilles démesurées nous suivaient en aboyant. De nouveau nous roulions sous les franges des

fougères arborescentes entre les gigantesques arbres à pain aux feuilles dentelées, les hauts palmiers, les manguiers ronds et les bananiers sauvages.

J'avais ôté ma veste. Je souffrais de la chaleur que la pluie ne soulageait pas.

Mélusine restait silencieuse. Un parfum exquis montait d'un parterre de lis sauvages d'un blanc immaculé et effaçait la puissante odeur de la terre végétale. Contre le vert luxuriant de la forêt un arbre se détachait, rouge.

Nous parlions peu. Il faisait si chaud que nous avions perdu l'appétit. Qu'aurions-nous pu manger, d'ailleurs, et qu'aurions-nous pu dire ?

À cinq heures et demie, une demi-heure avant le coucher du soleil nous poussâmes la barrière à claire-voie de la finca.

Sur une planche, le nom était grossièrement écrit au couteau : « Santa-Barbara ».

Nous étions arrivés.

XI

Enfin j'allais connaître Santiago de Heredia y Guzman. Peu d'êtres pouvaient se vanter d'avoir occupé mes pensées avec autant de persistance.

La voiture était à peine arrêtée que Mélusine ouvrit la portière et sauta sur le terrain inondé.

— Un instant, Gauthier, voulez-vous ? Il est possible que Santiago ne soit pas en état de vous recevoir.

Penchée, la main sur la poignée de la porte, elle levait vers moi des yeux suppliants. Je fis l'effort de sourire et je l'encourageai d'un petit geste amical.

— N'oubliez pas que je vous attends.

Sous la pluie crépitante, elle monta les deux marches du porche vermoulu. Les fatigues du voyage ne l'accablaient pas. Son pas était léger et sûr. Elle avait laissé le manteau rouge sur la banquette. On eût dit qu'elle se précipitait à un rendez-vous d'amour.

Trop las pour être jaloux, malgré l'averse, je quittai la voiture. Il y avait près de vingt-deux heures que je conduisais. Les routes que nous avons suivies étaient difficiles, le tronçon Popayan-Pasto, dangereux et épuisant. Mes épaules éprouvaient la fatigue des virages. Les muscles de mes jambes étaient raidis. Mon corps tout entier gardait la sensation d'un combat contre les périls de l'ombre. J'aurais voulu prendre un bain et changer de linge. Je tendis mon visage vers la pluie. Cette illusoire sensation de fraîcheur était bonne.

Crotté et content, un chien jaune vint me renifler et satisfait de son examen se retira sans aboyer. Aurais-je appelé ferme cette maison en bois au cœur d'un terrain difficilement gagné sur la forêt équatoriale ? Le crépuscule tombait. Autour des bâtiments qui menaçaient ruine et que l'on devait à chaque instant protéger de son emprise, se pressait la jungle, touffue, dense, ennemie.

Ses arbres vertigineusement hauts ne laissent pas filtrer le jour, ses lianes se glissent comme des pièges. Je connaissais son silence et son

obscurité que rompent le cri des perroquets, l'appel des singes hurleurs et le rugissement du jaguar appelé par les Colombiens tigre. En me frayant un chemin à coups de machette, j'avais marché au cœur de sa nuit étouffante où tout ce qui vit se tend vers la lumière. Moustiques, jejeunes, papillons blêmes frôlaient mon visage. La figure ruisselante de sueur, les pieds, les mains en sang, en traçant mon chemin à travers la forêt dévoratrice, j'avais éprouvé la nostalgie des déserts.

Immobile sous l'averse qui me mouillait sans me rafraîchir, je ne pensais qu'à fuir l'illusoire refuge de la finca. Mélusine ne revenait pas. À l'intérieur de la maison, un Noir aux vêtements déchirés alluma une lampe, puis une autre. Les moustiquaires qui, tendues sur le cadre de bois, tenaient lieu de fenêtres, me permettaient de distinguer le pauvre ameublement des pièces. Quels bois, quelles étoffes auraient donc résisté à l'invasion des termites, à la pourriture de toute chose ?

Las de cette attente désolée, je regagnai l'abri de la voiture. La nuit tombait. Les crapauds-buffles commencèrent leur concert. J'appuyai la nuque contre l'arête du dossier ; à la recherche d'une cigarette, je tâtai mes poches. Je ne trouvai qu'un paquet vide. Avec mauvaise humeur, je le jetai par la portière. Je craquai une allumette et regardai ma montre. Il y avait trois quarts d'heure que Mélusine m'avait quitté.

Que pouvaient-ils se dire au moment du revoir, ces époux qui s'étaient séparés cinq jours auparavant ? Peut-être était-elle arrivée à temps pour recueillir son dernier soupir. Rien au monde ne m'aurait fait plus plaisir que la mort de Santiago de Heredia y Guzman. J'étouffai un bâillement. Bras croisés dans la chaleur humide de la voiture cernée par le lourd piétinement de l'averse, je dus lutter pour ne pas m'endormir.

— Gauthier !

Elle se tenait sur la première marche, main appuyée contre la rampe branlante. La pluie mouillait son visage et lui collait la robe aux épaules, mais elle n'en avait cure.

— Gauthier, où êtes-vous ?

Sa voix était angoissée. Je quittai mon siège et claquai la portière derrière moi.

— Vous m'avez oublié, Mélusine.

Elle fit deux pas à ma rencontre et glissa sa main sous mon bras. Je m'étonnai de ce rare abandon.

— Ne m'en veuillez pas. Nous avons tant de choses à nous dire. Santiago me retenait à ses côtés.

— Comment va-t-il ?

— Mieux. Le déplacement d'une vertèbre le fait encore souffrir. Il faudrait l'arracher à cet endroit sauvage et le confier aux soins d'un médecin.

Nous avons atteint les marches pourries et l'abri du grand toit en pente.

— Venez, dit-elle. Mon mari souhaite beaucoup vous connaître.

Au moment de le rencontrer, je dus vaincre un instinctif mouvement de recul. Cet homme m'avait pris mon bien le plus cher.

Il m'était possible de détester un inconnu et de souhaiter sa mort. Le découvrir et l'entendre viendraient à bout de mon agréable inconscience. J'avais aidé cet étranger ; je m'étais fait complice de son crime. Comment haïr l'ennemi dont on a bon gré mal gré soutenu la cause ?

Mélusine me précéda à l'intérieur de la maison. Son odeur était celle de la forêt où tout naît et se détruit avec une rapidité surprenante. Les murs étaient humides. Malgré les portes ouvertes et les moustiquaires qui tenaient lieu de fenêtres, ni les vêtements ni les corps ne pouvaient sécher dans l'atmosphère imbibée d'eau. Les lampes électriques qui éclairaient le couloir attiraient insectes et papillons en grand nombre.

— La finca possède un groupe électrogène. C'est ici, Gauthier.

La chambre était presque nue. Elle me parut très propre. Dans le hamac accroché à deux pitons, un homme était couché.

— Soyez le bienvenu. Cette ferme ne vous offre que le plus humble des abris. Vous venez de faire un long et pénible voyage. J'aurais voulu vous recevoir mieux.

Santiago de Heredia y Guzman s'adressait à moi en français.

Malgré un fort accent castillan, il s'exprimait avec beaucoup d'aisance.

— Je tiens à vous remercier de l'appui que vous nous avez donné.

D'un geste de sa main longue et fine, celle que le Greco a donnée à ses apôtres, il coupa court à mes protestations.

— J'ai contracté envers vous une dette de reconnaissance. Tel est aussi l'avis de Mélusine.

Était-il beau ? Il leva vers moi un visage maigre aux angles inattendus. Non pas beau mais plein de feu. Ses yeux bruns avaient un regard profond, si vivant que je les imaginais aussitôt exprimant la tristesse ou le rire, les

caresses ou l'ardeur. Honnête, viril, sans affectation, il me fallait reconnaître son charme.

— Je suis navré des circonstances fâcheuses qui entourent notre rencontre. Mélusine m'a raconté que vous souffriez du déplacement d'une vertèbre.

Il sourit. Son front était couvert de sueur.

— Veux-tu que je mette le brasseur d'air en route ? dit Mélusine en espagnol.

— Volontiers.

Et de nouveau il revint au français.

— Nous avons l'avantage de fournir notre propre électricité. Vous me demandez comment cet accident s'est produit ? J'ai échappé à une tentative d'assassinat.

Il suivait du regard les mouvements et les gestes de Mélusine, harmonieux en leur simplicité. Le sourire qui lui vint aux lèvres me déconcerta. Une expression jalouse et désespérée crispait sa bouche.

— Une tentative d'assassinat ! En êtes-vous certain ?

Dans ce pays où la violence est une institution, les assassinats n'en restent pas à l'état d'ébauche. Ils sont presque toujours menés à bien. Les gens savent se servir d'une machette ou d'un revolver. En Colombie plus qu'ailleurs, le sang appelle le sang.

Le regard de Santiago s'attachait aux gestes de sa femme. Il semblait lui demander des comptes et la mêler de quelque façon au récit qu'il allait faire. De toute évidence, ce que je ressentais, ce que je pensais ne l'intéressait pas. À ses yeux, je n'avais même pas valeur de témoin.

— Certain. En arrivant à Ipiales, je pris l'avion pour Tumaco. J'emprunte le plus souvent cette voie-là, rapide et moins fatigante que la route. Connaissez-vous Tumaco ?

— Sur le Pacifique, j'ai débarqué à Buenaventura. Mon désir de connaître la côte n'a pas résisté à ce premier contact.

La réflexion ne le fit pas sourire.

— Tumaco est un petit port attrayant. Il y pleut beaucoup et il y fait chaud. Si l'océan est gris, le pays qu'il limite n'est pas comme à Buenaventura de la vase retenue par les racines des palétuviers.

« J'ai l'habitude d'y garer un hors-bord. Quand je me rends à la finca, je remonte l'estuaire, puis le Rio Mataje me conduit à Santa-Barbara. »

— Vous dites que vous garez un hors-bord à Tumaco ?

— Mes visites ne sont pas si fréquentes. Le garage appartient à un pêcheur. Climaco Garcia a fait construire un hangar sur l'une des plages. Je connais cet homme depuis une dizaine d'années. C'est un zambo, un métis de Noir et d'Indien. Je n'ai eu qu'à me louer de ses services.

Il se tut. Son regard ne pouvait se détacher du visage de Mélusine. Devant lui, but atteint, elle retrouvait son silence. Pas mieux que moi, Santiago de Heredia ne pénétrait son mystère laconique. Le besoin de la percer à jour lui donnait une expression perplexe et angoissée. On eût dit un homme aux prises avec le sphinx. Incapable de trouver la solution de l'énigme, il risquait d'être dévoré.

— Dimanche soir, j'arrivai donc à Tumaco, flanqué de mon pauvre majordome. Avez-vous appris à Araminta quelle était veuve, Mélusine ?

— Je l'ignorais, il y a une heure.

— Elle lui était très attachée, dit Santiago.

Je demandai :

— Le père de Carmela ?

Mélusine ne répondit pas.

— À la vérité, veuve pour la deuxième fois. Son premier mari, le père de Carmela, a été tué d'un coup de machette au cours d'une rixe après boire. Elle épousa ensuite Aquileo. Les enfants quelle eut de lui moururent en bas âge. D'Aquileo nous fîmes notre majordome à la Linda Mora. Il brillait davantage par l'honnêteté que par la tempérance, par le courage que par l'esprit. Araminta était très fière de lui.

Santiago bougea dans le hamac. Ses mains serraient les bords de la toile. Paupières fermées, un souffle court, haletant passait entre ses lèvres. Mélusine s'approcha et dit d'une voix compatissante :

— Que voulez-vous ? Que puis-je faire pour vous ? Nous n'avons apporté aucun médicament dans l'ignorance où nous étions de votre blessure.

Les gouttes de transpiration ruisselaient sur son visage. Il fit effort pour parler :

— Personne ici ne peut me soigner. Je dois souffrir de plusieurs fractures et d'une vertèbre déplacée. Dès demain nous nous mettrons en route. Vous me mènerez à Cali à la clinique du Dr Montalvo Torrès. C'est un ami. Je l'ai aperçu dimanche matin. Il m'a conduit à l'aéroport. Une

radiographie lui permettra de déceler mes maux et de les soulager. Où en étions-nous de mon récit ?

De l'endroit où j'étais assis, je faisais face à la fenêtre. La lune ne s'était pas encore levée. La pluie ne tombait plus. La moustiquaire, plus opaque qu'une vitre, ne me permettait pas de distinguer ce qui se passait dehors.

Cependant je crus distinguer la silhouette d'un homme ; il s'était détaché du mur et se courbait pour n'être pas aperçu. Nous parlions français. Au cœur de la forêt, qui aurait pu nous espionner avec profit ?

— J'arrivai donc, dimanche dernier, en compagnie d'Aquileo devant la cabane sur pilotis qui est la demeure de Climaco Garcia. Surpris de ma visite, il me conduisit jusqu'au garage fermé à clef.

« — Voulez-vous que je vous accompagne, Votre Grâce ?

« — Je le remerciai. Avec l'aide d'Aquileo, j'allais sans difficulté rejoindre l'estuaire formé par les Rios Mira et Mataje. J'avais pris à Cali à 7 heures l'avion pour Popayan, Pasto et Ipiales. D'Ipiales il m'aurait été facile, en me servant de vos papiers, de franchir la frontière. Le meurtre d'Hernan de Angulo Serrano, ce traître que j'avais traité en ami, ne pouvait manquer d'être découvert. Je n'aime pas fuir. Chef du complot, l'honneur me commandait de rester en Colombie auprès de mes camarades. Comprenez-vous cette attitude, ma chère ? »

Elle leva lentement les yeux :

— Pourquoi cette question ?

— Parce que l'honneur n'est pas un vain mot pour vous, n'est-ce pas ?

Dans sa voix, dans son regard traînait une raillerie triste. Il s'attendait à ce quelle laissât éclater sa colère. Le plus tranquillement du monde, elle se contenta de répondre :

— En effet.

Dans un silence pesant, j'entendis le coassement des crapauds-buffles. Attirés par la lumière, insectes et papillons s'écrasaient contre la moustiquaire.

D'autres, infimes comme les jejenes, défiaient toutes les barrières. Un dard me piqua au cou. Je me giflai en vain.

— À quelle heure avez-vous atterri à Tumaco ?

— Midi à peine. Je n'attendis qu'un quart d'heure la communication à Ipiales. Le D.C.3 me conduisit à bon port. Mon voyage s'annonçait bien.

La mer était calme. Aucun vent ne soufflait. Je comptais atteindre Santa-Barbara avant la fin du jour. Ce voyage m'était familier. Les conditions étaient bonnes. Je n'éprouvais pas d'appréhension.

« Climaco interrompit son repas de poisson et de manioc pour nous aider à rouler le hors-bord jusqu'à la première vague. Il nous regarda partir et ramena le chariot au garage.

« D'abord, tout se passa bien. Nous filâmes sur l'eau à bonne allure. J'avais fait le plein d'essence. J'en emportais un bidon de secours avec moi. Le visage impassible d'Aquileo s'éclairait par moments d'un sourire. Il ne m'avait accompagné qu'une seule fois à la ferme. Suivant son expression, il aimait voler à la surface de la mer. Le sentiment aigu qu'il avait de sa dignité l'empêchait de manifester trop ouvertement sa satisfaction. Dans mon souvenir, c'est ainsi que je reverrai ce serviteur fidèle. À la droite de Dieu, il a gardé, je pense, le même air ébloui.

« Nous nous engageâmes dans l'estuaire entre les îles basses plantées de palétuviers. La chaleur était lourde. Le vent de la course nous empêchait d'en souffrir. Il commença à pleuvoir.

« — Il fera meilleur quand nous arriverons au Rio Mataje, Aquileo, si Dieu le veut !

« Mais je n'avais nul besoin de l'encourager. Cette excursion le rendait parfaitement heureux. Nous débouchâmes sur le Rio Mataje ; nous glissâmes entre ses murs de forêt et je pris garde d'éviter les troncs d'arbres, déracinés et flottants, souvent encore retenus à la rive, par leurs racines.

« Le bruit du moteur ne dérangeait pas les caïmans confondus avec l'argile des berges. Perroquets de feu et bandes de singes, martins-pêcheurs qui plongeaient et repartaient droit dans le ciel comme un trait vert confirmaient ma certitude d'avoir atteint un abri sûr.

« Tout à coup, le hors-bord eut une secousse violente. Nous venions, pensai-je, de heurter un tronc d'arbre. Si j'eus à peine le temps de m'apercevoir de mon erreur, je fus incapable de contrôler la direction et de prévoir la manœuvre qui nous aurait sauvés ; le hors-bord, poussé dans un sens puis dans un autre, se retourna.

« Aquileo ne savait pas nager. Fut-il aussitôt victime de l'accident, frappé par le moteur ou l'arbre de transmission, pendant que le hors-bord

chavirait, ou avec le fatalisme de sa race refusa-t-il de lutter pour sauver sa vie ? Je ne le revis pas à la surface. Je criai :

« — Aquileo ! Accroche-toi. Fais comme moi.

« Je n'obtins pas de réponse. Il avait disparu, entraîné par le courant très rapide à l'endroit de notre naufrage.

« Que vous dire de plus ? Je restai cinq heures accroché au canot retourné. La nuit tombait ; à bout de forces, j'allais lâcher mon appui, mettre fin à ma torture quand je fus recueilli par une pirogue que montaient des Indiens. Je n'avais pas perdu connaissance. Ils poussèrent le hors-bord jusqu'au rivage. Un rapide examen confirma mes doutes. Le support de fixation avait été scié. Il y avait eu sabotage. L'accident, de toute évidence, avait été provoqué.

« Mes sauveteurs me conduisirent ici. Je m'y évanouis d'épuisement. En reprenant connaissance, je commençai à souffrir de plus belle. Il devint évident que je ne pouvais rester à Santa-Barbara où les soins nécessaires me faisaient défaut. Je rédigeai deux télégrammes, l'un pour Montalvo Torrès, l'autre pour vous, Mélusine. »

Il se tut. Parler l'avait fatigué. Il ferma les paupières.

— Qui a pu saboter votre hors-bord ? Peu de gens avaient accès au garage de Climaco Garcia, j'imagine.

— Beaucoup, à Tumaco, me connaissaient et savaient où je garais mon embarcation. L'identité de celui qui a essayé de me tuer me paraît évidente.

— Climaco Garcia ?

Il étouffa un soupir.

— Je me suis posé le problème de sa culpabilité. Il m'est difficile de le résoudre. L'assassin n'est pas celui qui a limé le support de fixation, mais l'instigateur qui l'a payé. Cet instigateur est à coup sûr un suppôt de Rojas Pinilla.

Mélusine dit calmement :

— Semblable accident ne pourrait-il être la conséquence de l'usure ou du hasard ?

Il montra de l'impatience :

— Aucun doute n'est possible. La rupture de support a été provoquée. Quant à la personnalité de l'assassin, personne n'a intérêt à ma

disparition, sinon le dictateur et ses hommes liges. Je n'ai pas d'autre ennemi. M'en connais-tu, Mélusine ?

Je n'aimai pas de défi de la question. Il semblait juger ou condamner sa femme ou tout au moins nourrir contre elle des soupçons de complicité.

Elle ne changea pas de visage ; elle dit, de très haut, avec mépris :

— Je ne partage votre vie que depuis trois ans, Santiago. L'existence que vous meniez avant de m'avoir épousée a pu vous valoir plus d'un ennemi.

Il la regardait avec dans les yeux tant de tendresse et de douleur que j'en fus touché.

Sur le pâle visage de Mélusine, l'indifférence s'était effacée. J'y vis de l'incompréhension, l'étonnement d'un enfant aimant que l'on bat, mais elle ne protesta ni ne se défendit.

J'essayai d'attirer leur attention :

— Vous êtes arrivé dimanche à Tumaco. Comment vos ennemis auraient-ils été prévenus de votre voyage ?

— Depuis longtemps, je leur suis suspect. Le sabotage du hors-bord remonte peut-être à mon dernier séjour ici.

Mélusine s'adressa à moi :

— Mon mari est épuisé. Il insiste pour que nous nous mettions en route dès le lever du soleil. Vous-même, Gauthier, vous devez avoir grand besoin de nourriture et de repos. Venez, voulez-vous ? Laissons-lui reprendre un peu de force avant l'épreuve du voyage.

Il ne nous retint pas. À la porte, elle demanda :

— À qui dois-je commander le dîner ?

Santiago tenta de se redresser dans le hamac et retint un gémissement de souffrance :

— À Lorenza, une jeune Noire. Manuel, son mari, s'occupe de la ferme en mon absence. Elle prépare mes repas.

— Désirez-vous dîner, Santiago ? Depuis votre départ de la Linda Mora, vous avez négligé de vous nourrir convenablement, j'imagine.

Elle hésitait à le quitter. En espagnol, elle le tutoyait. Quand elle s'adressait à lui en français, elle employait le vouvoiement.

— Je n'ai pas faim.

De nouveau, mains crispées aux bords de la toile, il grimaçait de peine.

— Laisse-moi, Lorenza préparera une chambre pour notre ami. Nous ne pouvons lui offrir qu'un hamac. Je suppose qu'il parviendra à y dormir.

Il me regardait d'un air interrogateur.

— J'ai l'habitude. Sous ces climats on supporte mal la chaleur du lit.

— Il me reste à vous souhaiter bon appétit et bonne nuit. Je serai prêt demain à l'aube. Envoie-moi Manuel, veux-tu ? Il m'aidera à faire ma toilette. J'ai besoin qu'on installe la moustiquaire.

Mélusine referma la porte derrière nous.

Si le dîner que nous prîmes ensemble manqua de saveur, l'animation et la gaieté lui firent complètement défaut. Assise en face de moi, Mélusine ne parlait pas. Elle émiettait dans son assiette le pain de yucca que je trouvais savoureux. Le poulet était dur, les légumes immangeables. Je me rattrapai sur le riz, sur la pâte de goyave très sucrée et le fromage sec qui constituaient le dessert.

— Vous ne mangez pas, Mélusine. Vous semblez triste. Pourquoi ?

Les yeux gris quelle levait sur moi étaient brillants de larmes. Elle eut un sourire sans force :

— Je ne suis pas triste, Gauthier. Je n'ai aucune raison de l'être. Santiago a échappé à la mort.

Mais le coin de sa bouche tremblait.

— Pourquoi me mentez-vous ? Est-ce de votre part courage ou mauvaise foi ?

Elle mit les coudes sur la table et, visage caché dans les mains, pleura. Le bruit de ses sanglots ressemblait à un râle. C'était la première fois que je la voyais pleurer. Je quittai ma place et je vins auprès d'elle. Les mots qui auraient pu la consoler ne me montaient pas aux lèvres. Honteux de ma maladresse, je ne savais que dire :

— Mélusine, Mélusine, ne pleurez pas. Votre chagrin me brise le cœur. Votre bonheur m'est plus cher que le mien. Comment vous aider ? Que puis-je faire ?

Et à ce moment-là, j'étais sincère. Pour sa joie, j'aurais volontiers oublié mes rancœurs ; pour un sourire d'elle, j'aurais été supplier Santiago de l'aimer mieux et de la rendre heureuse. La pensée de ce sacrifice m'exaltait déjà. Je répétais :

— Que puis-je faire ?

— Rien.

Les épaules secouées d'un frisson, elle essaya de redresser la tête. Elle ne me regarda pas. Enlaidie par les larmes, elle chercha à tâtons dans son décolleté, dans sa manche, un mouchoir. Je lui mis le mien entre les doigts. Elle s'essuya les yeux.

— Pourquoi dois-je rester prisonnière d'un pays où je suis étrangère ? Il m'a servi à bien peu de chose de m'attacher à la Colombie. Vous allez partir, Gauthier. Vous ne savez pas ce que signifiait pour moi votre présence...

Après un silence, elle murmura à voix basse comme pour elle-même, le regard fixé droit devant elle :

— Le réconfort, la douceur de vous trouver là à mes côtés, au moment du besoin...

— Accompagnez-moi. Je ne souhaite rien tant que de vous ramener en France.

Quand elle leva sa bouche qui tremblait et son visage taché de marques rouges, son abandon me toucha. Pourtant, jusque dans ses moments de faiblesse, elle ne se départissait pas de la dignité et de la réserve qui me paraissaient les traits dominants de son caractère.

J'eus honte de mon élan et de mes paroles trop tendres. À reculons, je regagnai ma place au bout de la table rustiquement dressée.

— Comment le pourrais-je, Gauthier ? Je suis la femme de Santiago. Alors que devoir et promesse me lient à lui, c'est par l'amour, surtout, que je suis enchaînée.

— L'amour de lui ?

Je posai la question pour dissimuler mon trouble. La simplicité de son aveu m'avait fait mal.

— Oui, dit-elle, avec candeur. Je ne puis le quitter. Je voudrais fuir l'hacienda où je suis environnée de menaces. Je rêve de départ. Aussitôt la pensée d'être éloignée de Santiago m'est insupportable. Comme une prisonnière, je maudis la chaîne qui m'attache, et si l'on me donnait le choix de la liberté, par peur de ce vide soudain, de cette légèreté sans but, je refuserais l'évasion.

Sa froide apparence ne cachait que le désarroi de ses pensées et de son cœur.

— Pourquoi pleurez-vous puisque vous êtes passionnément éprise de votre mari ? Ne m'avez-vous pas dit qu'il vous aimait ?

L'amertume de son sourire souligna le passé irrévocable :

— Il m'aimait, en effet.

Un événement s'était produit qui avait changé les relations de ces deux êtres et brisé en Mélusine l'espérance et la joie. J'allais lui demander : « Que s'est-il donc passé entre vous ? », mais Manuel venait d'entrer dans la pièce aux portes grandes ouvertes.

Il s'approcha de moi et sa main noire à la paume claire posa une enveloppe près de mon assiette.

— Le señor vous envoie ceci, Votre Grâce.

J'ouvris l'enveloppe : elle contenait mon passeport, mes permis de conduire, le français et l'international, mes billets d'avion.

Manuel restait debout à mes côtés. Son visage de mulâtre trop prompt au sourire ne me plaisait pas.

— C'est bien. Remercie-le.

Au bout de la table, Mélusine gardait les paupières baissées.

— Ma belle-mère m'a remis hier soir une lettre cachetée pour Santiago. Depuis qu'il l'a lue, son attitude a changé. Il me traite avec méfiance, en ennemie.

— Vous estimez donc que la mère de votre mari le dresse contre vous ?

Elle continuait à émietter distraitemment une galette en farine de manioc. Consciente de sa force ou résignée à la défaite, elle reconnut les faits :

— L'exemple de Cecilia Beatriz parle de lui-même.

Je manquai d'arguments pour la reconforter.

La nuit suivante, je dormis mal. Il faut un peu de temps pour reprendre l'habitude du hamac et la plus dure des couches m'aurait mieux convenu.

Trop las pour trouver le sommeil, la pensée de Mélusine, de son amour et de ses larmes ne me laissait pas en repos. J'étouffais sous la moustiquaire. La transpiration me coulait le long du dos. La porte de la chambre était restée ouverte pour créer un courant d'air illusoire. Les rumeurs de la forêt nocturne pénétraient jusqu'à moi : le rugissement du jaguar, la plainte aiguë du paresseux. Insectes et papillons frémissaient contre la moustiquaire. L'obscurité grouillait d'ailes, d'antennes, de pattes, d'élytres. Yeux ouverts, en proie à un sentiment désagréable, j'écoutais.

Il était une heure du matin quand j'entendis dans le couloir le glissement d'un pas furtif. Je rejetai la moustiquaire et quittai le hamac. À

pieds nus, je m'avançai jusqu'au seuil. Un homme — une ombre — refermait silencieusement la porte de la chambre qu'occupaient Santiago et Mélusine. Je distinguai mal sa taille. Un chapeau aux larges bords était enfoncé sur son front ; il tenait un sac vide à la main. Sans se retourner, il gagna le porche et disparut. J'enfilai ma robe de chambre et je pris le revolver dont Mélusine m'avait muni à la sortie de Pasto. Je vérifiai que l'arme était chargée, défis le cran d'arrêt et allai frapper à la porte de mes hôtes.

— Qui est là ?

— C'est moi, Gauthier Malgorn. Puis-je entrer ?

Leurs hamacs étaient superposés, entrecroisés et protégés par la même moustiquaire qui tombait du plafond. Prêt à tirer, j'allumai l'électricité. Avant moi, Mélusine l'avait aperçu. Elle poussa un cri. Un crotale de deux mètres de long déroulait ses anneaux avec une lenteur implacable. La lumière le surprit. Il agita sa queue qui produisit un son de castagnettes et tendit vers moi sa tête méchante.

On ne survit pas à la morsure du crotale. En visant calmement le cou du serpent, je pensai à Maria del Socorro Guzman de Heredia. Je tirai. Le reptile eut un dernier soubresaut. Sa queue fit un bruit de sonnettes très caractéristique. Il retomba, raidi.

— Vous nous avez sauvés, dit Santiago. Merci.

Mélusine, elle, ne me remercia pas. Dans le geste qu'elle ébaucha pour ramener sur elle le drap qui la couvrait, je vis qu'elle était nue. Le sang me monta au visage. Blessé par les images d'une intimité si cruellement évoquée, je restai sur place, incapable de prononcer un mot, tandis que m'envahissait, comme un venin, la certitude de la merveilleuse entente qui liait charnellement ces époux.

— Comment ce serpent est-il entré ici ?

— On vient de l'y mettre.

Je racontai ce que j'avais vu.

— N'avais-je pas raison de prétendre qu'on en voulait à ma vie ? Qui soupçonnez-vous ? Manuel ?...

Santiago posait des questions. J'y répondais. J'avais détourné les yeux du hamac où reposait Mélusine, mais, âpre et trouble, l'imagination des liens qui unissaient ces deux êtres n'allait plus cesser de me tourmenter.

Était-ce pour me donner conscience de ma solitude que le destin m'avait mis en leur présence ?

Quand nous entrâmes dans la chambre que le mulâtre partageait avec Lorenza, sa femme, nous dûmes le réveiller. Son sommeil semblait innocent et profond. Nous ne pûmes relever aucune preuve contre lui.

À minuit, nous étions de retour à Cali. J'arrêtai la Cadillac devant la clinique du Dr Montalvo Torrès. Par un coup de téléphone donné de Popayan, Mélusine l'avait prévenu de notre arrivée nocturne. Le médecin guettait le retour de Santiago. Il l'accueillit et le fit aussitôt hospitaliser. Je restai au volant de la voiture à attendre le retour de ma compagne que je devais ramener à l'hacienda. Il était 3 heures du matin quand, fourbu, harassé de fatigue, Mélusine à mes côtés, je pénétrai dans le garage de la Linda Mora.

XII

Avant de repartir pour Bogota, et de là pour Paris, je restai deux jours encore à l'hacienda. C'était pure lâcheté de ma part. Il me déplaisait de quitter Mélusine. Je reculais le moment de lui faire mes adieux. L'instant où je devrais m'éloigner d'elle sans certitude de la revoir serait, je le savais, l'un des plus douloureux de ma vie.

À 11 heures, au matin de notre retour, Carmela m'apporta le petit déjeuner. Je regardai ma montre et je me redressai dans le lit.

— Pourquoi m'a-t-on laissé dormir jusqu'à présent, Carmela ?

— Ordre de la señora Maria del Socorro, Votre Grâce. Elle vous a entendu rentrer. Elle s'est entretenue aussitôt avec la señora Mélusine. Elle sait que vous avez conduit la voiture et que vous n'avez guère pris de repos depuis avant-hier soir.

Elle avait posé le plateau sur mes genoux, D'un regard, je reconnus le décor qu'avait choisi Cecilia Beatriz et le portrait de la morte. Les habitudes se prennent-elles si vite ? Il me semblait que j'étais de retour au bercail, que je n'avais jamais connu d'autre cadre ni d'autre climat.

Carmela resta debout à mon chevet. Elle cacha ses mains sous les plis de sa lourde jupe.

— Tu vois, je suis délivré des gouttières plâtrées ; à présent, je n'ai plus besoin de ton aide. As-tu quelque commission à me faire ?

— La señora Maria del Socorro n'a pas encore quitté sa chambre. Elle vous attendra à midi dans le patio.

— J'y serai.

Elle se dirigea vers la porte. Des rubans noirs nouaient le bout de ses tresses.

— Carmela !

— Si, señor ?

— Ta mère, Araminta ? Comment va-t-elle ?

La jeune Indienne hésita. Le patient sourire s'effaça de sa bouche. Ses yeux noirs trahirent tout à coup la mélancolie profonde de sa race :

— Elle s'est soumise à la volonté de Dieu, Votre Grâce. Contre la mort, que peut-on faire ?

Elle parut attendre un ordre ou un encouragement. Aux deux phrases qu'elle venait de dire, je n'avais rien à ajouter.

Dans le patio, à l'ombre des arcades, je guettaï la mère de Santiago. Je n'avais pas aperçu Mélusine. Après les journées fatigantes que nous avons vécues, elle dormait encore sans doute.

Je m'arrêtai pour allumer une cigarette. La brise qui tombait de la montagne persistait à éteindre les minuscules allumettes en cire. Mon « Flaminaire » n'avait plus de recharge. L'exactitude n'est pas la qualité dominante des Américaines du Sud. En voyant s'avancer Maria del Socorro Guzman de Heredia, je m'étonnai de sa ponctualité.

— Je suis heureuse de vous voir guéri et debout, monsieur, me dit-elle en français.

Nous l'avions laissée dans une maison encombrée de cadavres. Si Mélusine avait téléphoné à la police de Palmira, il nous aurait fallu partir sans attendre l'arrivée des gendarmes. Je fis allusion aux fâcheuses circonstances qui avaient entouré notre départ.

— Ces messieurs de la police ont été fort bien, dit-elle avec un ricanement. Ils ne pouvaient s'en prendre à une innocente de mon espèce. Deux bandoleros — l'un blessé, l'autre mort — prouvaient assez la qualité des assaillants. On ne ménagea pas le bandit blessé qui avoua tout ce qu'on voulut. Parmi les survivants de la gendarmerie — il y en avait deux ou trois assez mal en point — l'enquêteur recueillit d'autres témoignages. L'absence de mon fils le mettait à l'abri des soupçons. La police débarrassa le jardin et la maison ; dès avant-hier soir, l'ordre était rétabli.

Au cœur du patio, les poinsettias n'en ouvraient pas moins leurs étoiles écarlates ou livides. Les mains crispées des morts ne s'étaient pas toutes retenues à un anthurium noir.

— La police, depuis, ne vous a pas importunée ?

— Non. Pourquoi m'aurait-elle importunée, je vous le demande ?

Elle ne semblait pas au courant du complot dont son fils était l'âme.

Je gardai le silence. Aux côtés de cette dangereuse compagne, je me mis à arpenter le patio sous les arcades. Il y avait huit jours seulement que j'avais raté l'avion à l'aéroport de Cali. De toutes les semaines de mon existence, celle-ci était sans contredit la plus remplie.

— Vous avez arrêté la fontaine...

— Nous souffrons d'une sécheresse persistante. Il était sage d'économiser l'eau.

J'avais le sentiment de me promener auprès de la mère supérieure d'un couvent de religieuses enseignantes. Elle allait m'entretenir d'une de ses élèves.

— Vous désirez me parler, madame ?

Elle s'arrêta et me fit face :

— Je voulais vous poser une question : Que pensez-vous de l'état où vous avez trouvé mon fils ?

— Il souffrait beaucoup, hier encore. Nous attendons le diagnostic du Dr Montalvo Torrès. Ses jours, soyez-en sûre, ne sont pas en danger.

— J'ai téléphoné à la clinique, il y a une heure. Je connais de longue date ce Montalvo Torrès. Il est venu au bout du fil pour me tranquilliser. Santiago s'en tire avec une épaule démise et deux fractures. Les plâtres qu'on vous a mis par jeu, je crains que la nécessité ne l'oblige à les supporter. Ma belle-fille est partie à Cali. Dès ce soir, elle nous ramènera son époux.

Elle se tut. Je crus qu'elle allait me signifier la fin de l'entretien. Le moment était venu de lui fixer le moment de mon départ, le lendemain, un dimanche, ou le surlendemain, ce qui m'accordait un autre jour de grâce. Je n'avais pas été heureux à la Linda Mora. J'allais repartir pour Bogota et la France. La blessure que m'avait causée le mariage de Mélusine s'était aggravée. Sans romantisme inutile, après tant d'années, je pouvais affirmer que je n'en guérirais pas.

— Ce n'est pas de la santé de mon fils que je voulais vous parler, monsieur Malgorn. Il paraît en proie à un tourment secret. Il est malheureux et déprimé. Son moral est atteint. Sa foi profonde en une personne que je ne nommerai pas a été ébranlée.

Les mots sifflaient sur ses lèvres. Je la regardai avec horreur. Sa tête triangulaire, au bout de son long cou, se tendait comme celle d'un serpent. Elle évoquait le crotale dans la nuit de la ferme. Devant elle, j'éprouvais la même impression d'un danger imminent. Je n'avais pensé qu'à moi et à la tristesse de ma vie solitaire. Enchaînée à ce mari qu'elle aimait, Mélusine connaîtrait l'amertume d'être exposée sans défense aux coups de ses

ennemis. La ferveur de son amour l'empêcherait de se libérer et d'user de ses armes.

— Vous voulez parler du président Rojas Pinilla, madame ?

Feindre l'imbécillité me permettait, sinon de protéger Mélusine, tout au moins de contraindre cette femme à dévoiler ses batteries. Elle me jeta un regard haineux et étouffa une insulte :

— Réflexion ridicule ! Qu'est-ce que le président Rojas Pinilla vient faire dans cette histoire ?

— Il y joue un rôle, n'en doutez pas. Votre fils est un ardent patriote. Il souffre de voir son pays livré à la dictature.

Il n'était pas le seul. La banalité de ma remarque ne trahissait pas les secrets des conjurés. Mon interlocutrice haussa les épaules.

Pendant quelques instants, nous nous avançâmes en silence, l'un près de l'autre.

— Monsieur Malgorn...

— Madame ?

Elle s'était arrêtée. Elle me faisait face. Ses doigts nerveux jouaient à détacher et à attacher l'anneau de sûreté d'une large chaîne d'or quelle portait au bras. Son regard brillant guettait le mien.

— Vous aimez Mélusine, n'est-ce pas ?

— Profondément.

Ma réponse avait été rapide, assurée. Je n'avais rien trahi. Incapable de prévoir le piège qu'elle allait me tendre, je me tenais sur mes gardes.

— Alors, dit-elle, s'il en est ainsi, qu'attendez-vous pour l'emmener loin d'ici ?

— Loin d'ici ?

Elle tapa du pied d'un mouvement impatient.

— Vous repartez pour la France. Mélusine est Française. Il est mieux quelle vous accompagne. Vous seul pourrez la décider à partir.

Je la regardais sans parvenir à la comprendre. Prêt à me réjouir et à la remercier, je l'examinai d'un air incrédule :

— Mélusine est la femme de votre fils.

— Bien sûr. Mais si la femme de mon fils est en danger, sous son toit, n'ai-je pas le droit de chercher à la sauver ?

Elle prit avantage de mon silence pour affirmer :

— Vous seul pouvez la sauver, Gauthier Malgorn.

Ses yeux alertes étaient pleins de franchise. Elle tendait vers moi un visage passionné en quête d'un acquiescement et d'un geste de gratitude.

Avec un bruit presque métallique, le vent agita les palmes des arbres du voyageur. Une odeur de terre chaude, enrichie de pourriture végétale, m'enveloppa. Alors, je me souvins de Cecilia Beatriz. Le jeu recommençait, dangereusement semblable : « Achetez-vous une voiture, Cecilia Beatriz. Il vous sera plus facile de vous rendre à Palmira et à Cali, de circuler dans les environs ou de faire visite à vos amis. Cette distraction vous est nécessaire. » Et Cecilia Beatriz, victime de sa confiance, trompée par les machinations de sa belle-mère, en prêtant le flanc à la critique, avait donné à Santiago des raisons de venger son honneur. « Emmenez Mélusine loin d'ici... Qu'elle parte avec vous. Quelle vous accompagne en France. » À peine serions-nous arrivés à Bogota, que Santiago nous aurait rattrapés. Je lui aurais moi-même fourni des raisons de tuer sa femme. J'aurais moi-même armé sa main. Alors, j'eus peur. Je n'avais pas compris jusque-là que la vie de Mélusine était menacée.

— Eh bien, qu'attendez-vous pour mettre à l'abri votre amie d'enfance ?

Le piège était par trop grossier.

— Avec quelle joie je conduirai Mélusine en France, madame, si Santiago veut bien m'assurer par écrit qu'il me la confie.

Elle haussa les épaules.

— À votre aise. Je doute qu'il ne vous écoute. Vous ne voyez donc pas de quel côté vient le danger ?

Tête levée, je dis d'un ton de bonne compagnie :

— Vos orchidées sont merveilleuses.

Des corbeilles suspendues s'échappaient de beaux hybrides aux taches singulières qui unissaient les tons rares et précieux à la bizarrerie des formes.

— Jamais elles ne m'ont paru si belles qu'en Colombie. Je comprends que l'orchidée soit devenue la fleur nationale.

Ma compagne me fit face ; elle dressa sa tête vipérine et cracha son venin :

— Ou vous êtes fort, beaucoup plus fort que je ne l'aurais cru, ou vous êtes complètement stupide !

Et rageusement elle tourna sur ses talons et me laissa seul. Il me fut impossible de sourire et de me réjouir de ma victoire. Le visage de Cecilia Beatriz à l'expression apeurée tourmentait mon souvenir. De l'honnête Santiago, elle n'avait rien eu à craindre. Cette femme qui venait de me quitter avait armé la main du criminel. Elle avait abattu sa jeune rivale aussi sûrement que si, le doigt sur la détente, elle l'avait visée à bout portant.

J'allumai une cigarette et, bras croisés, je réfléchis longtemps au problème. Des vautours dans le bleu du ciel décrivaient de larges orbes. Ils attendaient peut-être un prochain cadavre. À la Linda Mora depuis huit jours, on ne s'en montrait pas chiche. Cependant, tout était paisible et beau. Des colibris, bijoux vivants, s'envolaient des bougainvillées pour se confondre avec la corolle corail ou noire d'un anthurium. Autour de la fontaine silencieuse, les hauts poinsettias écartaient leurs étoiles rouges. Une mélopée d'une désolation infinie parut venir de la montagne. Je reconnus le chant d'un murga qu'on entend le plus souvent au cœur des hautes terres.

Il était difficile de ne pas aimer Santiago de Heredia y Guzman que j'avais appris à connaître. Intelligent et droit, davantage gouverné par ses passions que par la raison, cet homme si brave était curieusement influençable. Généreux et franc, il n'avait pas une mentalité d'adulte. Sa mère avait assuré sur lui son emprise. Sans doute est-ce la revanche des civilisations où le deuxième sexe compte pour peu de chose. Une influence maternelle désordonnée octroie aux femmes vieillissantes une dangereuse compensation. Que faire pour protéger Mélusine contre une adversaire puissante et acharnée à la détruire ?

M'enfuir avec elle ? Chercher refuge à l'ambassade de France ? Attachée à son mari par le plus puissant des liens, je doutais qu'elle ne consentît à le quitter pour me suivre.

À une heure, on me servit le déjeuner. Maria del Socorro Guzman de Heredia n'y parut pas ; elle préférerait, l'après-midi, goûter d'une collation à base de chocolat chaud au fromage. Je pris le café au salon, refusai le cigare que m'offrait Carmela et allumai une cigarette. À plusieurs reprises je regardai ma montre. Au désir de revoir Mélusine s'ajoutait le besoin de lui parler et de la mettre en garde. Les doubles portes communicantes étaient ouvertes sur la pièce contiguë, une bibliothèque. Je m'y avançai. Des livres aux belles reliures étaient rangés dans des armoires aux battants garnis d'un

treillis de cuivre. Les clefs étaient sur les serrures. Je choisis trois titres et m'installai pour commencer ma lecture. J'ouvris d'abord un roman : La Marquesa de Yolombo, de l'auteur colombien Tomas Carrasquilla. L'esprit tourmenté, il m'arriva de relire plusieurs fois les mêmes pages sans en comprendre le sens.

À 4 heures, volumes sous le bras, je regagnais ma chambre quand le bruit d'un moteur m'arrêta. Du seuil du vestibule où brûlait une veilleuse devant l'image de la Vierge du Bon Secours, j'entendis la voiture entrer au garage. La voix de Santiago appela :

— Juanito ! Carmela !

Une portière claqua. Le maître de la Linda Mora était de retour. Sa présence m'interdirait le tête-à-tête que je souhaitais avoir avec Mélusine. Je me retirai donc chez moi.

Porte-fenêtre ouverte, je m'assis dans un ridicule fauteuil à jupon, les yeux sur le portrait de Cecilia Beatriz. Il faisait encore chaud. Au loin, un chien aboyait. J'allais partir sans avoir visité les quelque trois mille hectares des plantations de canne à sucre, d'agrumes et de coton ou les deux mille hectares de pâturages qui appartenaient à Maria del Socorro Guzman de Heredia. Santiago n'en était que le régisseur. Sa mère seule en pouvait disposer et favoriser ses petits-enfants, aux dépens de son fils. Les fermes, les riches terres du domaine s'étendaient loin de la maison aux quatre coins de la fertile vallée.

Ce fut au dîner, ce soir-là, que j'exprimai le regret de ne pas avoir visité l'hacienda.

— Rien de plus simple, dit Santiago. Juanito vous sellera un cheval demain matin. Nous avons à peu près la même taille, vous et moi. Je vous prêterai des bottes, une culotte. Juanito vous guidera à travers les terres et les bâtiments de la propriété. À quelle heure souhaitez-vous partir ?

— À 9 heures.

— Parfait. (Il avait étendu sur un tabouret sa jambe couverte d'une botte plâtrée.) Je regrette l'accident qui ne me permet pas de vous accompagner. Tenez-vous vraiment à nous quitter dès après-demain ?

— Il le faut. Je n'ai que trop abusé de votre hospitalité.

Santiago protesta avec beaucoup de courtoisie :

— Je suis votre obligé. Ne renversez pas les rôles. Ce n'est pas une vaine politesse que de dire : « Cette maison est la vôtre. Disposez-en

comme il vous plaira. » Je n'oublierai pas les services que vous nous avez rendus.

Mélusine ne mangeait pas. Elle s'était à peine servi des plats qu'on lui avait présentés. Son visage avait retrouvé l'expression d'indifférence et de réserve qui lui servait de masque. Assise face au patio, elle s'était effacée devant sa belle-mère qui occupait la place d'honneur. Ses yeux gris regardaient la nuit qu'étoilaient les lucioles. Depuis le début du repas, elle n'avait pas parlé. Je craignais qu'elle ne rencontrât mon regard, quelle n'y découvrit ce désir qui le troublait comme une faim. La passion me gonflait le cœur et son pénible tumulte résonnait dans ma tête. J'aurais voulu crier le nom de Mélusine et lui dire : « Vous vous êtes égarée. Votre place n'est pas ici. Partons ensemble. Je vous rendrai le pays qui vous appartient, la terre et le ciel auxquels vous appartenez. » Mais n'était-ce pas là faire le jeu de Maria del Socorro ?

— J'étais venu au hasard d'un changement d'horaire pour revoir Mélusine. Ma visite s'est prolongée plus qu'il ne l'eût fallu.

La voix acerbe de la señora Guzman de Heredia me coupa la parole :

— Le regrettez-vous donc ?

Je m'inclinai vers elle sans retenir un sourire :

— Peut-être, madame.

Elle serra les dents et prétendit avoir de la difficulté à couper sa viande. Ses mouvements étaient saccadés. Je m'étonnai de l'entendre murmurer des mots hachurés et incompréhensibles.

— Vous a-t-on mal accueilli ? Avez-vous des raisons de vous plaindre de notre hospitalité ? dit Santiago d'un air peiné.

Je pensai à l'homme qu'il avait tué et dont il m'avait fallu transporter le cadavre. J'évoquai le coup que j'avais reçu et les appareils plâtrés qu'on m'avait mis. L'éprouvante fatigue du voyage vers le Rio Mataje, c'était volontairement que je l'avais assumée. Il eût été préférable de ne pas revoir Mélusine que de l'avoir retrouvée en vain. Incapable de la sauver, je devais éviter, par une fausse manœuvre, de donner de nouvelles armes à ses ennemis.

Du mieux que je le pus, je tranquillisai mon hôte.

— Me voilà contraint à l'immobilité. Mélusine, j'en suis certain, aimerait vous accompagner dans cette promenade. N'est-ce pas, ma chère ?

Elle tourna la tête vers son mari, puis vers moi. La détresse que je lus au fond de ses yeux me rappela ses larmes et l'aveu qu'elle m'avait fait à Santa-Barbara.

— Tenez-vous vraiment à ma compagnie, Gauthier ? Si elle peut vous apporter quelque agrément, je remettrai à plus tard cette matinée de paresse dont je me promettais le plus grand bien.

Son regard, qui contenait une prière, ne quittait pas le mien. Elle n'ignorait pas qu'elle se trouvait en danger. Le cercle fatal se resserrait autour d'elle. Il lui fallait éviter de me rencontrer seule à seul.

— Je m'en voudrais d'ajouter à votre fatigue. Nous sommes de trop vieux amis pour que vous vous embarrassiez d'une vaine politesse.

Maria del Socorro Guzman de Heredia étouffa un rire criard. On eût dit quelle déchirait un mouchoir entre ses dents. Tous les trois, nous la regardâmes. Personne ne posa de question. Étais-je le seul à éprouver soudain une sensation de malaise ?

— Ce n'est rien, dit-elle, en riant de plus belle. Une idée saugrenue...

Trop fatigués pour prolonger la soirée, nous reconnaissons implicitement que nous n'étions pas heureux ensemble. Santiago fit appeler le valet et lui donna des ordres pour ma promenade du lendemain.

— Juanito est un peu jeune pour remplir les fonctions de majordome, mais Aquileo, qui l'avait en grande estime, avait commencé à le former. J'espère que sa compagnie ne vous sera pas désagréable.

Un élancement de peine lui arracha une grimace.

— Voulez-vous m'excuser ? Ces fractures sont douloureuses. Je souffre d'insomnie depuis ma noyade manquée. À la Linda Mora j'espère dormir mieux.

Il me souhaita bonne nuit. Mélusine se leva et me sourit tristement en disant : « À demain, Gauthier. » Appuyé sur Juanito, son mari s'éloignait. Elle le rejoignit. Je redoutais la compagnie de Maria del Socorro. À mon tour je demandai la permission de me retirer.

Sous le même toit que Mélusine, je ne pouvais trouver le sommeil. Pour charmer les heures nocturnes, je disposais de quelques livres. J'avais terminé *La Marquesa de Yolombo* ; j'eus le temps de relire Maria, le chef-d'œuvre de Jorge Isaacs. L'auteur a situé l'action de son roman dans une finca qu'il place non loin de la Linda Mora. À ce titre, son roman

m'intéressait. Vers 3 heures du matin, je commençai la biographie de Bolivar par l'auteur espagnol Salvador de Madariaga.

Le sommeil persistait à me fuir. Je n'ai rien retenu de ces lectures ; l'inquiétude avait raison de moi. Les menaces qui pesaient sur Mélusine restaient imprécises. Qui attaquer et comment la défendre ? Ma présence à l'hacienda la protégeait. Il suffisait à son ennemie de patienter quelques heures encore. Sans attendre, aussitôt après mon départ trop proche, elle foncerait sur sa proie.

Pourtant, il n'en fut pas ainsi. La haine de Maria del Socorro Guzman de Heredia lui refusait les pauses et le répit. Une attente même courte lui fut insupportable. Le pouvoir quelle avait sur les pensées et les résolutions de son fils lui permettaient de dédaigner la prudence.

Le lendemain à midi, de retour de la longue promenade qui m'avait conduit à travers les plantations, la « trapiche », les pâturages, j'entrai dans la cour de l'hacienda, sautai de ma selle et tendis les rênes au garçon d'écurie. Mon guide du matin me rejoignit.

— Merci, Juanito.

Il refusa le pourboire que je cherchais à lui donner.

— Par ici, señor.

Le valet me montra la porte du jardin. Entre les mimosas, sous les eucalyptus, je me dirigeai vers le vestibule. Je montai le bel escalier qui menait à la galerie. Alors, j'entendis la voix de Santiago.

Pour ne pas être compris des domestiques, il parlait français. Je souhaitais gagner ma chambre sans être remarqué. La réponse de Mélusine m'arrêta. Elle avait beau ne pas élever le ton, sa calme et parfaite élocution détachait chaque syllabe et m'obligeait à l'entendre.

— Vous m'accusez à tort, Santiago. Je vous ai épousé parce que je vous aimais.

Malgré moi, cloué sur place à quelques pas de leur discussion, il me fallait écouter l'échange des répliques. Santiago l'interrompit sèchement :

— Parce que vous estimiez qu'un Sud-Américain ne peut être que très riche.

— Qui vous a inspiré pareille bassesse ?

L'autre chercha une repartie et n'en trouva pas. Mélusine avait marqué un point. Aussitôt, elle me donna raison de déplorer une fierté qui la rendait maladroite :

— Certes, j'étais pauvre. Les familles d'universitaires français sont plus riches d'élévation d'esprit et de culture que de biens. Je travaillais, il est vrai. Vous considérez que je vous ai épousé pour échapper à une vie étroite et laborieuse. Vous avez tort. Parce que je vous aimais, j'ai renoncé à un travail qui me plaisait et à une liberté que je prisais par-dessus tout.

Le rire de Santiago me parut plein d'amertume :

— Infortunée Mélusine ! Vous avez bien souvent regretté un si lourd sacrifice. À peine ai-je le dos tourné, que vous vous employez à regagner une indépendance qui, ici, n'est pas de mise.

J'admirai la netteté de la réponse :

— Je ne vous comprends pas. Ces insinuations sont indignes de vous. Si vous m'accusez, faites-le clairement.

— Votre complice est mort, ma chère. Que gagneriez...

Elle lui coupa la parole :

— Mon complice ? Je vous suis de moins en moins.

— Hernan de Angulo Serrano qui fut mon meilleur ami, puisque vous désirez des précisions.

Il y eut un silence. Était-ce de rage ou de douleur que la voix de Santiago tremblait ? Prêt à intervenir, je m'étais appuyé contre la balustrade à la hauteur de la chambre où Mélusine et son mari se tenaient l'un devant l'autre comme deux adversaires.

— Ainsi donc, vous avez tué Hernan parce que vous le soupçonniez d'être mon amant. La folie d'un tel acte, Santiago !... Pour un accès de jalousie sans motif se rendre coupable de la mort d'un homme !

Il ricana :

— Il vous sied bien de me faire la morale.

— Hernan était votre ami. Si je tolérais ses trop fréquents séjours à la Linda Mora, sa suffisance me déplaisait. Il n'existait même pas entre nous les liens d'une amitié banale. Dès le premier instant où il m'a fait la cour, je l'ai fui.

Quelque chose de brisé, de sincère dans l'accent de Santiago me toucha.

— Pourquoi mentez-vous ? Je vous aimais. J'admirais votre intelligence et votre droiture. Il n'est pas coutumier pour un homme de ce pays de confier à sa compagne ses travaux et ses projets. Pour vous associer au combat que je mène afin de sauver ma patrie et d'en faire la grande nation quelle mérite d'être, j'ai oublié non seulement que vous étiez

Française, mais aussi que vous étiez une femme. J'ai eu tort. Je n'ai pas agi en homme vraiment fort, vraiment viril. L'amour m'a aveuglé. Vous m'avez trahi.

Il y eut un bruit de chaise renversée. Elle retint un cri de chagrin et de révolte :

— Santiago, Santiago, qui vous a prévenu contre moi ? L'amour que je vous ai voué au jour de notre mariage n'a pas changé en mon cœur. Rien n'est venu le diminuer.

— Vous avez peur à présent. La peur vous inspire cet aveu de tendresse qui ne peut plus m'émouvoir.

— Peur ? Si vous ne m'aimez plus, que pourrais-je craindre ? La mort ? La mort, est-ce donc ce qui peut arriver de pire ? Ce n'est rien, Santiago, cela ne fait pas mal. Tuez-moi donc comme Cecilia Beatriz, votre premier amour, comme Hernan, votre meilleur ami. Je n'ai que faire de la vie sans vous...

— Votre bravoure m'a toujours semblé l'un de vos plus grands charmes. J'aurais dû y reconnaître les côtés cruels et féroces du caractère féminin. Pour vous sauver, vous avez eu le triste courage de disposer du cadavre de votre amant.

— Hernan n'était pas mon amant.

— Je ne vous accuse pas sans preuves.

— Qui vous les a fournies ? Votre mère ?

L'échange des répliques avait été rapide. Le soleil me brûlait. J'étais en nage. Derrière moi mes doigts s'accrochaient à la balustrade. Tourné vers cette chambre aux jalousies baissées, à la porte-fenêtre grande ouverte, j'aurais voulu me précipiter au secours de Mélusine et lui apporter mon appui. Sous mes yeux, elle s'était chargée du cadavre d'Hernan de Angulo Serrano. Son attitude avait trahi une insensibilité qui cachait peut-être du dégoût mais non pas le chagrin d'un cœur aimant.

— Laissez ma mère en dehors de notre explication. Vous la détestez.

— Elle me hait. Elle veut ma perte comme elle a perpétré celle de Cecilia Beatriz. Votre mère n'est pas normale, Santiago. La folie la guette. Ne le comprenez-vous pas ?

Il éleva la voix avec une autorité presque brutale :

— Taisez-vous. Je ne vous permettrai pas d'insulter une femme si digne de votre respect ; j'étais en droit d'espérer que mon épouse prendrait

modèle sur sa vie exemplaire.

— Vous êtes aveugle, Santiago !

Il me parut qu'elle ne soutenait plus le combat. Le mépris et la lassitude la dominaient. Santiago avait cessé de l'aimer. Bientôt elle ne tenterait plus de donner à ses actes et à ses pensées leur justification.

— Les preuves ne me manquent pas, vous ai-je dit. Je pourrais négliger le témoignage de ma mère, bien indulgent en vérité. Malheureusement pour vous, j'en ai d'autres.

— D'autres ?

L'incrédulité de la question ne livrait plus qu'un désarroi profond.

— Vous faut-il des noms ? À présent que j'ai vu clair dans votre jeu, je craindrais d'exposer à une injuste revanche mes amis les plus sûrs. Ces quelques heures que je viens de passer à Cali m'ont apporté les éclaircissements que je ne cherchais pas. Tous vous accablent, Mélusine.

— Tous ? Le Dr Montalvo Torrès ?

— Entre autres.

— Il m'a toujours haïe.

Comme si elle eût tenté de se frayer un chemin à travers la forêt vierge où les épuisants coups de machette n'abattent pas les arbres qui cachent le jour, à la recherche de la lumière, elle dit :

— Le Dr Montalvo Torrès et d'autres personnes à Cali vous auraient éclairé sur les relations que j'entretenais avec votre ami Hernan ? De Cali, alors que je ne quitte pas la Linda Mora ? Leurs regards devaient être perçants.

Il eut un rire méprisant et gêné :

— J'aurais dû me méfier de vos talents de comédienne. J'en ai été victime. Vous vous êtes moqué de ma confiance. Votre inconduite m'a ridiculisé aux yeux de tous. La loi colombienne m'autoriserait à laver dans le sang l'insulte que vous m'avez faite. Or, il ne s'agit pas seulement de vos relations coupables avec Hernan. Vous lui avez expliqué les détails de notre complot et les plans que j'avais mis au point. L'échec ou la réussite du coup d'État que je préparais reposait entre vos mains. Vous seule étiez ma confidente.

— Moi seule ? Vous avez mauvaise mémoire. Le Dr Montalvo Torrès n'ignorait rien de vos projets.

— Soupçonner Montalvo Torrès serait ridicule.

— Soupçonner votre femme injustement ne l'est donc pas ?

— Injustement est de trop, ma chère. Avant de quitter la Linda Mora où il ne devait pas revenir, Aquileo avait fait certaines confidences à Araminta qui, dès mon arrivée, hier, en m'installant dans cette chambre, me les a répétées. Ne protestez pas. C'est une pauvre défense que de dire de ma mère : « Elle est folle... », d'Araminta : « Ragot de servante... » et du médecin, un ami de toujours que je considère comme un père : « Il détenait vos secrets. Accusez-le plutôt que moi. » Un fait est certain : les hommes de Rojas Pinilla étaient au courant du complot. J'en étais l'instigateur, j'en détenais l'organisation. Par deux fois ils ont essayé de me supprimer. Ils m'accordent un répit dont je ne suis pas dupe. Ils m'observent. Dès que je leur semblerai guéri, aussitôt qu'ils auront pu découvrir mes nouveaux projets ou le nom de nos affiliés, ils frapperont. Cette fois-ci, qui peut affirmer que je ne tomberai pas sous leurs coups ?

« En incitant Hernan à me dénoncer, avez-vous souhaité mon arrestation, ma mort et l'octroi de cette chère liberté dont notre mariage vous a privée ? Ou peut-être avez-vous laissé miroiter aux yeux d'un imbécile que la passion aveuglait votre désir de l'épouser après vous être débarrassée de moi ? »

Elle dit très bas :

— L'accusation est infâme. Je ne vous reconnais plus, Santiago. Votre chatouilleux honneur à aucun moment n'a été bafoué. Avec moins de jalouse furie et de grandiloquence, le mien m'est également cher. À quoi bon faire mon procès ? Sans m'entendre, vous m'avez déjà condamnée.

— Déjà ? Non, ma chère. Votre complice a payé. Il est tombé sous mes coups. En toute justice, le cadavre vous appartenait. Votre tour est venu ; la situation est rétablie. J'ai bon espoir de mener à bien les projets que vous vous êtes efforcée de compromettre. L'honneur et une sage méfiance me commanderaient peut-être de vous tuer. Je n'en ai pas envie. Vous serez traitée en prisonnière. Vous profiterez de votre liberté pour chercher à me nuire. Le coup d'État réussi, mes camarades statueront sur votre cas. Moindres que les vôtres, les fautes de Cecilia Beatriz ont été punies de mort. Ce rôle de justicier, pourtant, ne me convient guère. Les femmes sont-elles donc, par nature, incapables de fidélité ?

Il y eut un silence. Je lâchai la balustrade. Au moment où j'allais m'éloigner le long de la galerie, Mélusine parla. L'émotion ne faisait pas

trembler sa voix tranquille :

— Votre loi n'est pas la mienne ; votre degré de civilisation n'est pas le mien. Vous parlez, vous agissez comme un Maure du VIII^e siècle, comme si l'enseignement du Christ ne vous avait jamais touché. Pourtant, je connais votre code et je ne l'ai pas transgressé.

« Je prends Dieu à témoin de ma complète innocence, Santiago. Je n'ai manqué ni à mes devoirs d'épouse ni à la promesse que je vous ai consentie. D'aucune façon, je ne vous ai trahi. S'il vous plaît d'ajouter foi aux faux témoignages de ceux qui s'acharnent à me perdre, je n'ai que ma parole à opposer à la leur, que mon amour à leur haine. »

— Votre amour n'a que trois années. Les a-t-il même ?

— Vous voulez dire que ma principale accusatrice vous aime depuis dix fois trois ans ?

— De grâce, cessez de mettre en question le témoignage de ma mère. Je vous interdis ces allusions où la rancune éclate. Retournez dans votre chambre, Mélusine. Vous y resterez aussi longtemps que cette retraite me semblera nécessaire.

— Vous me traitez comme un enfant puni. Il m'est difficile de vous comprendre. Une femme est un être responsable et adulte, Santiago.

Il ne répondit pas.

— Que penseront les domestiques ?

— Je ne crains pas leurs commentaires. Ils me sont dévoués. Nous répandrons le bruit que vous êtes malade. Je souhaite que votre séquestration soit courte. S'il ne dépend que de moi, dans peu de jours on vous rendra une liberté qui vous est plus chère que le devoir ou l'amour.

Elle dit encore :

— Nous sommes unis pour le meilleur et pour le pire. Cette liberté que vous me jetez à la tête, vous n'êtes pas en droit de me la rendre. Puisque vous ne désirez pas ma mort et que je vous souhaite de vivre, nous sommes indissolublement liés jusqu'à la fin de notre temps sur la terre. Croyez-le, cette pensée m'est douce. J'y puiserai un grand réconfort pendant ma réclusion.

Je l'entendis qui jouait avec l'espagnolette de la porte-fenêtre. Je ne m'écartai pas.

— Vous ne quitterez pas votre chambre.

— Ayez la bonté de me choisir quelques livres. Je suis à court de lecture. Les heures risquent de paraître longues.

— Ma mère demeurera à la Linda Mora. Elle veillera à vos besoins et se fera un devoir de vous rencontrer si vous en manifestez le désir.

— Les soins de Carmela me suffiront. Au revoir, Santiago. Je forme des vœux pour votre guérison. Je suis lasse de proclamer mon innocence. Il vous faudra bien, un jour, me rendre justice. Jusque-là, par ma soumission à votre volonté, je m'efforcerai de vous prouver ma bonne foi et mon attachement.

Sans me voir, en suivant la galerie, elle passa près de moi. Très droite, elle se mordait les lèvres pour ne pas pleurer. Les larmes aveuglaient ses yeux.

Tenté par la curiosité, je revins sur mes pas et je m'arrêtai devant la chambre de Santiago. Il me tournait le dos. Coudes sur les genoux, prostré, visage dans les mains, il évoquait l'image d'un captif enchaîné. Ses épaules étaient secouées.

And all men kill the thing they love.

Cet homme pleurait l'amour qu'il venait de détruire.

OceanofPDF.com

XIII

Ce jour-là, Mélusine n'assista ni au déjeuner ni au dîner. Je demandai à Santiago des nouvelles de sa femme ; son embarras fut visible.

— Elle a subi trop d'émotions depuis quelques jours. En grand besoin de repos, sur les conseils de mon ami, le Dr Montalvo Torrès, elle garde la chambre.

Assise à la place de la maîtresse de maison, sa mère triomphait. Elle parlait peu. J'observais à la dérobée la nervosité de ses gestes, ses tics, ses regards fixes. Son visage triangulaire était marqué par les atteintes d'une folie que Mélusine avait dénoncée. Jusque-là, pas plus que Santiago, je ne m'en étais aperçu.

— J'espère qu'elle voudra bien me recevoir. Il me serait pénible de m'éloigner sans avoir pris congé d'elle.

La mère et le fils échangèrent un coup d'œil gêné.

— M. Malgorn va nous quitter demain, dit Santiago. Il nous a rendu de très grands services. Mélusine ne pourra lui refuser un dernier entretien.

La señora Maria del Socorro Guzman de Heredia avait posé son couvert sur l'assiette. Elle était penchée en avant ; le mouvement de son long cou, son regard brillant et fixe une fois encore évoquaient le dard et le serpent.

— Quand désirez-vous lui faire vos adieux ?

— L'avion pour Bogota s'envole à midi. Auriez-vous l'obligeance de me commander un taxi ? Il me faudra quitter la Linda Mora à 10 heures.

— Juanito vous conduira. Il est assez bon chauffeur. Dorénavant, il remplira les fonctions d'Aquileo. Il me déplâit de ne pouvoir vous accompagner. À quelle heure souhaitez-vous voir Mélusine ? Vers 10 heures moins le quart ?

— Si ce moment-là lui convient.

Les instants de notre entrevue m'étaient mesurés. On me permettait de visiter une prisonnière. J'espérais pourtant que la señora Guzman de Heredia ne nous imposerait pas sa présence.

Très tôt, ce soir-là, le dernier que je passais à l'hacienda, Santiago me demanda la permission de se retirer. Il était défait et paraissait beaucoup souffrir. Je savais qu'à sa peine se mêlait le remords. Intervenir en faveur de Mélusine ne ferait qu'ajouter à ses tourments. La jalousie est mauvaise conseillère et je ne doutais pas que Santiago ne fût jaloux.

Il était tard quand j'éteignis la lampe, après avoir achevé le premier tome du Bolivar, de Salvador de Madariaga. Pour parvenir à donner quelque sens aux pages que je lisais, il m'avait fallu vaincre l'obsédante pensée de Mélusine. Mes résolutions et mes plans de bataille ne faisaient qu'accroître le danger qui pesait sur sa vie. Je les rejetai l'un après l'autre. Je dormis peu et d'un sommeil traversé de cauchemars.

Le moment redouté du départ arriva. Juanito sortit la voiture du garage. Carmela s'empara de ma petite valise.

— La señora Mélusine peut vous recevoir maintenant, Votre Grâce. Voulez-vous me suivre ?

À ma montre, il était 10 heures moins vingt. Je n'avais pas revu Santiago.

— Montre-moi le chemin, Carmela.

Avant de quitter la chambre, je jetai un coup d'œil derrière moi. Je n'y avais rien oublié. L'appartement de Cecilia Beatriz ne gardait pas trace de mon séjour. Pour la dernière fois, le portrait attira mon regard. L'expression de la morte, hagarde, apeurée, semblait me reprocher ma fuite. Des colibris volaient à travers le patio. Une brise légère agitait les palmes des arbres du voyageur. Haut dans le ciel planaient des vautours.

— Par ici, señor.

C'était à cette porte-là que j'avais frappé dix jours auparavant. Carmela l'ouvrit et se retira. Je m'avançai. La pièce était plongée dans une pénombre que rayaient des traits de lumière. Mélusine vint à ma rencontre. Elle était vêtue de blanc et je subis, de nouveau, d'une manière poignante, le charme de sa beauté de cygne.

Un long moment, nous restâmes ainsi l'un en face de l'autre, en silence. Nos regards s'étaient rencontrés ; nous échangeâmes un sourire las. Je voulais retenir au cœur de mon cœur son image telle que je la voyais en cet instant. Je n'en avais pas de plus chère. Le seuil de sa chambre franchi, rien ne me resterait qu'un souvenir. La douleur de la séparation, si vive, aurait dû effacer mon lancinant besoin ; éveillé par le regard pensif, par la tristesse

du sourire, par la proximité de ce corps, le désir jaillit en moi comme une source amère.

Imprévisibles, ses premières paroles me touchèrent :

— Ne partez pas, Gauthier.

— Pourquoi ?

L'amour, qui avait raison de moi, me laissait sans riposte.

— Je n'ai plus personne en dehors de vous pour m'aimer et me soutenir.

Désarmé par sa simplicité, je ne dis pas : « J'ai surpris la querelle qui vous a opposée hier à Santiago. » Je préférerai me taire. Elle ouvrit la bouche et renonça à parler. Son regard ne quittait pas le mien.

— Qu'alliez-vous me dire, Mélusine ?

— Rien.

— Ce n'est pas vrai. Vous vouliez me demander quelque chose.

Elle fit un petit geste las :

— Soit. Maintenant, c'est sans importance.

Ma gorge était serrée. J'avais péniblement conscience du temps qui s'écoulait et qui, inexorable, ramenait l'adieu.

— Partez avec moi. Si vous ne m'accompagnez pas, vous resterez seule à la merci de votre belle-mère.

— Vous avez donc compris ce qu'ils ont tu ? Je suis innocente, Gauthier, je vous le jure. Je n'ai pas divulgué les secrets de Santiago. J'ai été fidèlement sa compagne et son épouse.

— Je le sais. Partons ensemble. Avez-vous des papiers ?

— Santiago les garde sous clef.

— Un passeport français ?

— Quand je me suis mariée, j'ai pris la nationalité colombienne.

Sa réponse m'enlevait la dernière chance que j'avais de la sauver. Colombienne, elle ne trouverait pas refuge en ce pays. La conduire loin de la Linda Mora, c'était la condamner à mort.

D'un mouvement qui m'émut, elle posa les mains sur mes épaules. Elle baissa le front. Je respirai l'odeur de ses cheveux. En me cachant son regard, elle fit glisser ses doigts qui s'agrippèrent aux boutons de ma veste. Son geste était nerveux et distrait. Elle tournait les boutons de corozo, la pensée occupée d'autre chose. L'abandon inconscient montrait sa faiblesse. J'eus pitié d'elle. L'amour et la passion m'emportaient, mais je ressentais

pour cette femme qui n'était pas à moi, qui ne m'appartiendrait pas, quelque chose de plus, une compréhension tendre, une amitié fraternelle. Jamais je ne l'avais tant aimée, aussi pleinement aimée qu'en cet instant où il fallait partir.

Je la serrai contre moi à lui faire mal. Elle retint un gémissement.

— Il me semble que nous avons grandi ensemble, vous et moi, Mélusine. Nul autre que vous, si proche de mon enfance, n'a été aussi nécessaire à mon cœur d'homme.

Elle me regardait. Elle se taisait. Sa confiance taciturne, le plus beau des présents, éveillait en moi, avec le désir de la protéger, le besoin d'opposer ma force à un destin contraire.

— Si vous ne m'accompagnez pas, je ne vous reverrai plus. Ils ont tué Cecilia Beatriz, ils ont abattu Hernan. Votre belle-mère a perdu la raison. Elle vous déteste. Elle empoisonnera votre nourriture. Obtenez de Santiago la permission écrite de partir pour la France. Je n'ai pas d'autre moyen de vous sauver.

Elle répéta à mi-voix une phrase que, dans leur discussion de la Veille, elle avait dite à Santiago et que j'avais retenue :

— La mort, est-ce donc ce qui peut arriver de pire ?

— La mort, Mélusine ?

Je l'interrogeais en vain. Si pour mon propre compte je partageais sa philosophie, si j'acceptais avec la même égalité d'âme l'inévitable terme de notre condition, je ne pouvais me résigner à la pensée de sa mort.

Comme pour sentir le plus longtemps possible ma protection et mon appui, elle pressa son corps contre le mien. Tandis que nos regards ne se quittaient plus, j'eus le sentiment d'une communication intime et d'une fusion ardente entre nos êtres.

— Vous me comprenez, Gauthier. Vous seul me comprendrez toujours. La tentation d'accepter votre offre et de fuir avec vous la vie que j'ai choisie est grande. Aidez-moi à la surmonter. Aidez-moi contre moi-même.

— Vous n'aimez donc plus Santiago ?

Un espoir impatient changeait le timbre de ma voix. En détournant la tête, elle s'arracha à mon regard et ne répondit pas.

On frappa au volet. Mélusine retint un gémissement.

— Juanito et la voiture attendent le señor. La route est longue jusqu'à Cali...

— Le señor arrive tout de suite, Carmela.

L'accent de ma compagne n'était pas plus assuré que le mien.

— Faut-il vous dire adieu ? À présent que je connais votre existence, en butte aux persécutions d'une folle, sans défenseur ni ami, il m'est plus dur encore de vous quitter.

— Adieu, Gauthier.

Je pris son visage entre mes mains et je l'embrassai. Elle ne se défendit pas. Je sentis le mouvement de son sang. Un élan la poussait vers moi. Ses lèvres cherchèrent mes lèvres. Elle s'abandonna contre ma poitrine et, une fois encore, se laissa glisser dans le doux et chaud aveuglement du baiser. Elle ne me repoussait que pour me retenir aussitôt. Abandonné à sa faiblesse, le frisson qui la secouait d'un long tremblement était celui de la peur et de la peine mais aussi celui du désir.

Enfin, elle s'arracha à mon étreinte. Elle me considéra avec angoisse ; ses yeux aveuglés ne semblaient plus distinguer mes traits et ma présence.

— Gauthier...

Mon nom, dans sa bouche, avait l'éclat d'un appel et la faiblesse de l'aveu. Elle ne pleurait pas. Elle était très grave, très pâle. Nous savions l'un et l'autre que nous nous regardions pour la dernière fois.

On frappa de nouveau au volet :

— Señora... Il est temps...

Je serrai ses mains tremblantes et les couvris de caresses.

— Si vous êtes en danger, écrivez-moi. Je serai à l'hôtel Tequendama. Je reviendrai aussitôt.

Une telle promesse, je n'en doutais pas, était dépourvue de signification. Cet au revoir était un adieu.

— Je vous aime, Mélusine.

Je ne trouvai rien d'autre à lui dire. Autant que mes actes, mes paroles risquaient de l'exposer aux coups de ses ennemis. Elle ne m'accompagna pas jusqu'au seuil de la chambre.

Immobile et blanche comme une condamnée chargée de chaînes, elle me suivit du regard. Quand je me retournai pour la dernière fois, il me parut découvrir sur son visage, avec la douleur de cet arrachement, une soif que nul, à part moi, n'aurait pu étancher.

Les yeux pleins de son image, je me heurtai à la señora Maria del Socorro Guzman de Heredia.

— Contrairement à mes habitudes, je me suis levée tôt aujourd'hui. Je tenais à vous dire adieu.

Elle me tendit sa main sèche où brillait l'émeraude. Je m'inclinai sans la baiser.

— Laissez-moi espérer, madame, que vous prendrez grand soin de Mélusine. Certaines observations qu'il m'a fallu faire pendant mon séjour à la Linda Mora ont alerté mon amitié. La maladie de votre belle-fille est singulière. Si elle ne guérissait pas, je serais obligé de vous en tenir pour responsable. J'ai plusieurs amis influents à Bogota, médecins et autres. Dès demain, je leur parlerai de son état de santé.

Elle se redressa, piquée au vif :

— Que voulez-vous dire ? Mélusine s'est-elle plainte ?

— Non, dis-je, non certes. Nous avons d'autres sujets de conversation.

La rage lui ôta toute couleur des joues. L'incohérence de son caractère — cette impossibilité d'aimer sans haïr, de donner sans prendre — dessinait sa physionomie à grands traits heurtés.

— Si vous nourrissiez des craintes ou des soupçons, adressez-vous à mon fils. Ses démêlés conjugaux ne me concernent pas. M'a-t-il jamais demandé la permission de se marier ? Je n'ai pas choisi mes belles-filles. Leur santé, bonne ou mauvaise, n'est pas de mon ressort.

— Doit-on lui laisser la responsabilité entière de ce qui se passe à l'hacienda ?

Elle battit plusieurs fois des paupières :

— Il est ici chez lui ! J'habite de préférence ma maison de Cali. Mes petits-fils m'y attendent. J'ai hâte de retourner vers eux.

Une évidente sincérité agitait sa voix. Si je n'avais pas surpris les accusations que Santiago avait portées contre sa femme, j'aurais laissé le doute ébranler mes soupçons. La protestation de mon interlocutrice lui jaillit du cœur. Créature douée d'une conscience complaisante, elle niait dans un perpétuel réflexe de défense ses responsabilités et ses intentions. Il était vain de chercher à la convaincre ou à l'apitoyer. Elle ouvrit la bouche et j'y sentis venir les invectives et les sarcasmes.

En discutant avec elle, je compromettais davantage la situation de Mélusine. Je coupai court à ses protestations rageuses :

— Mon intrusion dans vos affaires de famille peut vous paraître déplacée. L'intérêt affectueux que je porte à une amie d'enfance vous rendra compréhensible le souci que j'ai de sa santé et de son bonheur.

Cette femme, repoussante par certains aspects, par d'autres m'attirait. Il m'était impossible de la percer à jour et de deviner ses réactions de grande malade. Alors que le fanatisme, l'orgueil et les ruses d'une intelligence autrefois brillante me la rendaient odieuse, l'aliénation de ce caractère instable m'émouvait malgré moi.

— Croyez bien, cher monsieur, que le bonheur de Mélusine m'est aussi cher que le mien propre. Vous allez manquer votre avion si vous vous attardez encore. Santiago est au jardin. Il fait ses dernières recommandations à Juanito.

En prenant congé d'elle, je la remerciai de son hospitalité.

— Mon fils m'a appris que vous lui avez sauvé la vie à Santa-Barbara. Je vous dois une reconnaissance qui ne finira qu'avec mon dernier souffle.

J'aurais dû être touché ; son exagération m'irritait. La présence de cette femme me causait un profond malaise.

Appuyé contre le mur, canne à ses côtés, Santiago, une cigarette entre les doigts, m'attendait près du garage. Nos adieux furent brefs. Avant de m'installer au volant, je me retournai vers lui :

— En vous quittant, j'éprouve de l'inquiétude.

— De l'inquiétude ?

Il jeta sa cigarette et l'écrasa de son pied valide.

— Je connais Mélusine depuis de nombreuses années. Pour la première fois, je l'ai vue déprimée, à bout de forces et d'espérances. Que lui avez-vous fait ?

Je regrettai aussitôt une intervention inopportune. Son visage s'empourpra.

— Nos différends conjugaux ne vous concernent en rien. Pardonnez-moi cette remarque. Si vous ne voulez pas manquer l'avion, il est temps que vous vous mettiez en route. Vous préférez conduire, il me semble ?

— Oui.

— Fort bien. Juanito vous montrera le chemin.

Il claqua la portière de la voiture, me salua d'un large geste du chapeau et cria : « Adios » ; à pas lents et boiteux, appuyé sur sa canne, il se dirigea vers le vestibule.

C'est ainsi que je quittai la Linda Mora. Un hasard m'y avait conduit dix jours auparavant. Le destin ne m'avait rendu Mélusine que pour m'obliger à mesurer la fatalité de mon amour. Combien de pays devrais-je connaître et vivre combien d'années avant que je pusse supporter la certitude de l'avoir perdue ?

À Bogota, plusieurs lettres m'attendaient. L'une d'elles, que précédait un télégramme, provenait de mes directeurs. Je la lus avec plaisir : puisqu'il m'avait été impossible de revenir à temps, un autre ingénieur avait pris ma place. Je pouvais donc mettre à profit un séjour prolongé en Colombie pour obéir à un précédent programme et visiter Talara au Pérou.

Le contrordre me plut. Il me permettait de rester trois semaines encore dans un pays voisin de la Colombie et de venir au secours de Mélusine si elle m'appelait à l'aide.

Je passai deux jours à Bogota. La fraîcheur de la capitale, qui s'élève sur le sabana — le haut plateau à deux mille sept cents mètres d'altitude —, me changeait du climat de l'hacienda. Il plut ; il pleut souvent à Bogota. Cette ville d'un million d'habitants étire ses vieux quartiers de style colonial et dresse ses gratte-ciel à l'abri de deux montagnes jumelles ; archaïque et moderne, en perpétuelle transformation, elle ressemble à un chantier.

Le bruit des camions, des marteaux pneumatiques et d'un travail qui continuait à la tombée du jour m'empêchait de dormir. J'occupais le matin à de nécessaires démarches. L'après-midi, désœuvré, tourmenté, hanté par un visage, je longuais au hasard l'avenue Jimenez de Quesada ou la Septima. Éveillée de la sieste, vers 4 heures, Bogota s'animait. La circulation devenait intense. La foule traînait sur les trottoirs inégaux et troués : vendeurs de billets de loterie au seuil des cafés tristes où n'entrent que les hommes, cireurs de chaussures, crieurs de journaux, passantes attardées devant les devantures sans luxe. Au moment où je contemplais d'un œil discret une boutique d'orfèvrerie, il me parut entendre mon nom que prononçait la voix de Mélusine.

Je tressaillis, je me retournai. Une femme rencontra mon regard et, pour me fuir, traversa la rue. Je m'aperçus dans le miroir d'un magasin. Cet

homme blême, amaigri, aux aguets, était-ce bien moi, Gauthier Malgorn ? « Gauthier, disait la voix de Mélusine, Gauthier... » J'allais en perdre la raison. Le besoin d'échapper à cet appel imaginaire me chassa de nouveau le long des trottoirs défoncés et des rues en pente.

Si je ne dormais pas la nuit, je ne devais en accuser ni la rumeur de la capitale ni le bruit des entreprises des travaux publics sous les fenêtres de l'hôtel Tequendama. Le souvenir de Mélusine, l'obsession de son visage et de sa voix, la peur que j'éprouvais pour elle m'empêchaient de trouver le repos. Au bout de la fatigue, à la limite de mes forces, je le savais par expérience, l'oubli se déroberait encore. Heure après heure, j'avancais parmi la foule sans joie, vêtue de couleurs ternes où me frôlaient des descendants de Chibchas en ruana sombre et feutre crasseux.

Enfin, je pris l'avion pour Lima. C'était la première fois que je me rendais au Pérou. J'errai pendant quarante-huit heures à travers la ville des vice-rois qui, dans d'autres circonstances, m'aurait plu. Je repartis vers le nord pour la bourgade perdue où m'envoyaient mes patrons. À Talara, autour des puits de pétrole, une petite ville américaine avait surgi. Je travaillai avec acharnement, sans parvenir à vaincre mon besoin de Mélusine et mon désespoir de l'avoir perdue. Comme passaient les jours, mon inquiétude ne faisait que croître. Je lui avais donné mes différentes adresses. Mes lettres avaient-elles été interceptées ? Aucun mot d'elle ne me parvint.

Trois semaines plus tard, mission accomplie, j'étais de retour à Bogota. Le concierge de l'hôtel Tequendama me remit plusieurs lettres. Je cherchai en vain sur chaque enveloppe l'écriture de Mélusine.

J'avais ramené du Pérou un « Zénith », petit poste à transistors qu'un collègue américain de Talara m'avait vendu. Ce fut le premier objet que je sortis de mes valises. J'en tournai le bouton. En écoutant le concert de musique folklorique colombienne — tristes et doux pasillos, bambucos, sanjuanitos ou torbellinos qui, de quelque façon, évoquaient les jours passés à la Linda Mora — je rangeai mes vêtements ; cette besogne achevée, je fis couler un bain. Le concert se termina. C'était l'heure des nouvelles. Un mot entendu me surprit. Je fermai les robinets de la baignoire et revins près du poste :

« Un complot dirigé contre le président Gustavo Rojas Pinilla vient d'être découvert à Cali. Les instigateurs ont été arrêtés. On soupçonnait

depuis quelque temps un hacendero d'être le chef du complot. Il y a un mois environ, des paysans qui s'étaient égarés dans la montagne découvrirent au fond du ravin le cadavre d'un certain Hernan de Angulo Serrano. Ce jeune homme qui appartenait à une importante famille du Valle avait été assassiné. Les soupçons de la police se portèrent aussitôt sur le meilleur ami de la victime, un hacendero du nom de Santiago de Heredia y Guzman. Alertée par le côté mystérieux de ce meurtre, au lieu d'arrêter le coupable, la police le fit surveiller et se livra à une enquête approfondie. Les résultats obtenus devaient dépasser les espérances. Hernan de Angulo Serrano et Santiago de Heredia y Guzman, liés par la même haine de l'autorité, avaient trempé dans le même complot. Son but avoué était de renverser notre bien-aimé Président. En secret, la police poursuivit son enquête. Elle prit garde de ne pas éveiller les soupçons des intéressés et réunit bientôt assez d'éléments pour lancer avec succès une opération d'envergure. Un officier et deux gendarmes se rendirent à la Linda Mora, l'hacienda du meurtrier ; munis d'un mandat d'amener, ils lui signifièrent son arrestation. L'assassinat d'Hernan de Angulo Serrano en était le premier motif.

« Traîtreusement, Santiago de Heredia les attaqua. En état de légitime défense, sous les yeux de la señora de Heredia — une Française — l'officier l'abattit. « Que périssent ainsi tous les ennemis de la République et de la Colombie ! » dit simplement le président Rojas Pinilla quand on lui fit part du complot dirigé contre son honneur et sa vie. »

Je n'écoutais plus. J'oubliai de prendre mon bain. Je décrochai le téléphone et demandai qu'on m'apportât les principaux journaux, le Diario de Colombia, l'Espectador, le Tempo et les éditions spéciales, si l'on en criait à cette heure-là dans les rues de la capitale. À peine avais-je replacé l'appareil, que je décrochai de nouveau le récepteur. Je m'enquis auprès du portier du prochain vol pour Cali.

En Colombie, pays deux fois et demie grand comme la France, que trois cordillères andines aux glaciers imposants traversent, l'altitude diminue les possibilités de décollage. Conséquence également de la topographie générale, aucun aéroport colombien n'a de radar ni de guidage. À l'exception des aéroports de la côte caraïbe, les atterrissages de nuit sont partout impossibles. Il me fallut attendre le lendemain à 8 heures pour partir à la recherche de Mélusine.

Et le moment vint où, dans le taxi qui m’amenait de l’aéroport, je me rapprochai enfin de la Linda Mora. Partagé entre un élan de joie et la honte de cette joie, je gardais devant les yeux l’image de Santiago de Heredia y Guzman. Son visage honnête et viril m’avait inspiré confiance. Étranger, trop ignorant des problèmes colombiens pour prendre parti dans le combat qui l’avait opposé au président Rojas Pinilla, je ne mettais pas en doute son patriotisme et la noblesse de ses intentions. En déplorant l’aveuglement qui l’avait soumis aux volontés de sa mère, je respectais son intégrité.

La pensée de Mélusine, livrée seule aux inventions fantasques d’une déséquilibrée, me faisait craindre d’arriver trop tard. Je frappai sur l’épaule du chauffeur et je le suppliai d’aller plus vite, encore plus vite.

Il était 11 heures quand la voiture s’arrêta devant le porche de la Linda Mora.

— Faut-il vous attendre, señor ?

— Je me débrouillerai.

Je rétribuai largement le chauffeur avant de pousser la porte entrebâillée. La veilleuse éclairait le vestibule. Un bruit monotone m’arrêta. Des voix pieuses, sur un rythme de mélodie, récitaient le chapelet. Le cercueil devait être exposé dans une pièce de réception. Le salon, la salle à manger, la bibliothèque s’ouvraient sur le patio.

Sans rencontrer âme qui vive, je montai l’escalier qui menait à la galerie. Alors je la vis. Vêtue de noir, elle se tenait à l’écart de tout. Elle avait appuyé les mains contre la balustrade. Je m’approchai. Elle ne m’entendit pas venir.

— Mélusine...

Elle tressaillit. Elle tourna la tête et je m’aperçus qu’elle avait pleuré. Je lui pris les deux mains et me penchai pour les baiser. Ainsi qu’à notre premier revoir elle dit :

— Je vous attendais.

— Pourquoi ne m’avez-vous pas fait signe ? Je vous ai envoyé mes adresses. J’étais prêt à venir au premier appel.

— Santiago ne me permettait pas de vous écrire.

Il faisait chaud. Elle ne portait pas de bijoux. Elle n’avait pas de fard. Le deuil sévère soulignait la simplicité de son extérieur, celui d’une femme qui attache peu de prix à la parure. Le noir qui rehaussait la blancheur de sa peau soulignait la délicatesse de ses attaches et de sa nuque que la torsade

des cheveux pâles découvrait. À chaque rencontre, je m'émerveillais de la retrouver semblable à elle-même, irréelle et singulièrement attirante.

— Ces semaines ont donc été si dures ?

— Très dures.

Elle n'en dit pas davantage. Beaucoup de mois s'écouleraient avant qu'elle ne rompît son silence. Un jour viendrait où elle me laisserait sentir le poids des chaînes dont elle ne s'était pas détachée. Le temps de la libérer n'était pas encore venu.

— Il m'est arrivé de déplorer mon triste courage, Gauthier. Oui, je le confesse : du fond de mon chagrin, j'ai crié vers vous. J'ai regretté de ne pas vous avoir écouté et suivi.

Elle avait maigri ; ses yeux étaient cernés de mauve. Elle semblait se relever d'une longue et cruelle maladie.

— Votre belle-mère ?

— Elle est partie ce matin. L'assassinat de son fils a achevé d'ébranler sa raison. Elle refusait de monter dans l'ambulance. Elle n'était pas responsable, Gauthier. J'espère, oh ! j'ose espérer qu'elle ne souffrira pas. Les fous sont si malheureux...

À mon tour, je gardai le silence. Ma prière se joignait à celle de Mélusine. Cette femme qui avait fait beaucoup de mal ne méritait pas d'être haïe et méprisée. Contre le sort qui l'accablait nous étions impuissants.

— Ne peut-on employer sa grande fortune à l'entourer de soins ? Son cas ne saurait être désespéré.

— Le tuteur de ses petits-fils — un cousin éloigné — veillera sur elle, je pense. Il l'avait aimée autrefois. Parce que son nom lui semblait peu digne d'être accolé au noble nom de Guzman, elle avait refusé de l'épouser.

Elle se tut. Le murmure du chapelet, récité à voix haute, prolongeait notre silence.

Un frisson secoua Mélusine. Elle s'éloigna de moi.

— Les journaux et la radio ont décrit la fin de Santiago. Mensonges que tout cela. J'étais là, présente. Il a rendu le dernier soupir entre mes bras. Je n'oublierai jamais comment ce fut.

Sa voix s'était brisée.

— Parlez-moi de lui.

On eût dit qu'elle ne m'entendait pas. Elle cachait son visage. À force de caresses et d'amour, je voulais effacer la vision qui hantait son regard.

— Était-ce donc si terrible ?

D'un beau mouvement, elle se retourna vers moi. Ses lèvres tremblaient :

— Terrible, oui. La veille, avant-hier — il vivait donc encore avant-hier, Gauthier ! — il a appris la vérité. Le traître qui l'avait dénoncé, lui et les autres conjurés, ce n'était pas Hernan, mais Montalvo Torrès, le médecin, un homme âgé que Santiago aimait et respectait. Pris de peur et craignant d'être découvert, Montalvo Torrès avait formellement accusé Hernan. De plus il m'avait désignée comme la raison de son crime et sa complice.

« Quand Santiago entra dans ma chambre, il était très pâle. Il m'a dit : « Vous êtes libre, Mélusine, je vous demande pardon. » Son regard est tombé sur ses mains. Il a murmuré, en les cachant derrière son dos : « J'ai tué un innocent. J'ai tué mon meilleur ami. Vous que j'aimais, j'ai douté de vous. Je vous ai accusée fausement. »

« La force d'aller vers lui et de le rassurer m'a fait défaut. Je n'éprouvais ni haine ni rancune, mais j'avais trop souffert. Pour oublier, pour recommencer, il m'aurait fallu un peu de temps qui ne m'a pas été accordé.

« Hier, un officier et deux gendarmes sont venus. Montalvo Torrès a cru qu'il devait prévenir la vengeance de Santiago en le faisant assassiner. Lui n'a pas songé à se défendre. Coupable de la mort d'Hernan, il acceptait d'expier son crime.

« Sous prétexte de réclamer une contravention infligée il y a un mois, les gendarmes ont demandé à lui parler. Juanito les a introduits dans le patio où nous nous trouvions ensemble. Il s'est avancé pour les recevoir. Il a fait un geste d'accueil. Les trois hommes ont tiré en même temps. Santiago n'a pas poussé un cri. Son corps a été agité d'un grand soubresaut. Il est tombé sur le côté.

« Je me suis agenouillée. Il vivait encore. J'ai pris sa tête entre mes mains. En un instant je fus couverte de sang. Les meurtriers étaient partis. Ils quittèrent la Linda Mora sans être inquiétés. Et moi, je restais là à genoux, auprès de cet homme, mon mari, qui se mourait et j'étais impuissante à lui porter secours. »

Un gémissement agitait le coin de sa bouche.

Elle serra les paupières. Je m'approchai. Je la serrai contre moi.

— Pleurez. À quoi bon retenir vos larmes ? Vous avez aimé et lutté, vous avez souffert.

Elle dit avec un accent de profonde détresse :

— En vain. J'ai aimé et lutté en vain. Je n'ai rien sauvé, je n'ai rien racheté. Il a détruit cet amour qui lui était donné. J'ai accusé sa mère. Je l'ai haïe. La pauvre femme était innocente. Montalvo Torrès a envoyé la lettre anonyme. Délateur, il a été pris dans l'engrenage de la peur et du crime.

Tendrement, je caressais ses cheveux et son front. En parlant, j'aurais craint de la blesser. Depuis longtemps, je savais que les gestes consolent mieux que les mots. Elle ne pouvait se méprendre à la tendresse et à l'amour que je lui avais voués. Il n'était pas nécessaire de lui offrir, une fois encore, ce qui depuis tant d'années était son bien et son héritage.

— Avant de mourir, Santiago a parlé. Ses yeux étaient clos. Il était déjà loin de moi, loin de tout.

— Avez-vous compris ce qu'il a dit ?

Elle s'écarta. Il n'y avait plus de larmes dans ses yeux. À son insu, sa beauté avait quelque chose de triomphant, une vitalité qui lui faisait remporter sur la mort sa première victoire.

— Trois mots hachés. Entre chacun de ces mots, plusieurs secondes de silence. Pas une fois il n'a ouvert les yeux. Il paraissait commencer un long rêve. Son visage était paisible.

— Ces mots, vous les rappelez-vous ?

Un innocent défi remplissait son regard.

— Il a dit d'abord « Mélusine... », ensuite, avec beaucoup d'effort, « Chaîne ». Penché sur lui, j'aurais voulu qu'il répût ce mot. Je n'étais pas certaine que cela eût un sens. Je tenais tant à ce dernier message. Et enfin, longtemps après, avant qu'il ne rendît l'âme, un mot encore : « Pourquoi ? »

Ses mains étaient froides. Elle faisait effort pour vaincre la montée des sanglots. Elle dit, en se mordant les lèvres :

— Je l'aimais tant, Gauthier ! Est-il normal que chaque homme tue ce qu'il aime ?

Et à l'entendre, on eût dit que c'était elle la morte, et que Santiago vivait.

— Vous qui connaissez la réponse, vous avez dit, Mélusine : « La mort, est-ce donc ce qui peut arriver de pire ? »

Plus tard, je lui demandai :

— Qu’allez-vous faire à présent ? Votre place n’est plus ici.

Elle me regardait d’un air confiant et grave. Mes yeux, qui la dépouillaient de ses vêtements de deuil, l’habillaient de blanc comme une jeune fille et comme une fiancée.

— Depuis le premier jour de notre rencontre, votre place est à mes côtés.

Elle ne répondit pas. Elle glissa sa main sous mon bras et je sus quelle y consentirait.

Nous descendîmes l’escalier qui menait au patio où, après Hernan, Santiago avait été tué. Exposé dans le salon, le cercueil entouré de cierges et caché sous les fleurs, était veillé par un grand nombre de personnes. La chaleur et l’odeur me suffoquèrent. Peones de l’hacienda, paysans et domestiques avaient derrière eux refermé les portes-fenêtres. Ils s’écartèrent pour frayer un chemin à la veuve. Le maître qui n’était plus avait pu ignorer l’élévation de pensée et la grandeur d’âme de sa compagne mais non pas eux. Personne, parmi ces simples gens en larmes, ne mit en doute la douleur de cette femme qui ne pleurait pas, qui ne priait pas, qui ne voyait rien.

Elle qui avait admis le trépas de Santiago de Heredia y Guzman, renonçait à lui comme elle avait renoncé à son amour. Au bout de la révolte et du désespoir, elle avait accepté sa perte.

Elle se retira au fond du salon ; ses mains étaient nouées et son visage tourné vers le cercueil. Elle se tenait dans l’ombre étouffante et malsaine comme une grande flamme claire. Longtemps après, droite contre la porte, elle laissa errer son regard autour de la pièce. Elle ne mêlait pas sa voix aux litanies et aux prières. Il émanait d’elle cet enchantement qui détruit le mal. Capable de rompre ses chaînes et de se libérer de la mort, elle voulut m’associer à sa délivrance.

D’un signe imperceptible, elle parut m’appeler. Je la rejoignis quand elle se retourna. Des deux mains, elle poussa les battants de la porte-fenêtre sur le jardin ensoleillé.

Fin